VOYAGE
AUX
INDES ORIENTALES.

T

VOYAGE

AUX

INDES ORIENTALES.

BRITISH MUSEUM

VOYAGE
AUX
INDES ORIENTALES,
PAR
JEAN-HENRI GROSE;

Traduit de l'Anglois par M. HERNANDEZ, *l'un des Auteurs du Journal Étranger.*

DÉDIÉ

A Son Excellence Monseigneur D. JAIME MASONES, DE LIMA ET SOTO-MAYOR, Gentilhomme de la Chambre de Sa Majesté Catholique avec exercice; Lieutenant-Général de ses Armées, Directeur Général de l'Artillerie d'Espagne & du Génie, Colonel du Régiment Royal-Artillerie, & son Ambassadeur Extraordinaire & Plénipotentiaire au près de S. M. T. C.

A LONDRES,

Et se trouve

A LILLE, chez la Veuve PANCKOUKE.

A PARIS, chez { DESAINT & SAILLANT, *rue S. Jean de Beauvais.* / MICHEL LAMBERT, *rue de la Comédie.*

MDCCLVIII.

BRITISH MUSEUM

A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR

D. JAIME MASONES

DE LIMA ET SOTO-MYAOR,

Gentil-homme de la Chambre de Sa Majeſté Catholique, avec exercice ; Lieutenant-Général de ſes Armées ; Directeur Général de l'artillerie d'Eſpagne & du Génie ; Colonel du Régiment Royal-Artillerie, & ſon Ambaſſadeur Extraordinaire & Plénipotentiaire auprès de S. M. T. C.

MONSEIGNEUR,

Les ſuccès de Votre EXCELLENCE dans les fonctions

importantes dont Elle a été chargée, & ſes qualités perſonnelles, lui concilient la confiance des Monarques, & lui attirent l'eſtime générale.

Votre goût pour les Lettres, MONSEIGNEUR, *& la protection dont vous m'honorez, comme Eſpagnol, authoriſent l'hommage public que j'oſe Vous rendre, en Vous préſentant cette Traduction Je ſuis avec reſpect,*

MONSEIGNEUR,

De Votre EXCELLENCE,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, HERNANDEZ.

AVERTISSEMENT.

J'OSE assûrer, sans craindre d'être accusé de cet enthousiasme déplacé, qu'on a souvent pour les Ouvrages qu'on traduit, que ce Voyage mérite d'être distingué de la foule de ceux dont le Public est inondé. Il contient des détails qu'on ne trouve point ailleurs. La Religion des Persans présente un sujet neuf, & qui a été particuliérement applaudi en Angleterre. Le Caractère des Indiens y est développé ; leurs Mœurs & Usages y sont traités de façon à ne laisser rien à désirer. C'est

d'ailleurs l'état moderne & actuel de ces peuples qu'on nous donne. M. Groſe, l'Auteur de cet Ouvrage, n'a rien dit, dont il n'ait été très-aſſuré, & ſouvent témoin oculaire. Il a de plus été aidé des obſervations de M. Cl. homme célébre en Angleterre par ſes productions, ſon ſtyle & ſon goût. Ce dernier avoit fait le même voyage avant M. Groſe, & lui a communiqué tout ce qu'il avoit recueilli ſur les Indes : Ainſi on donne dans ce ſeul Ouvrage le réſultat des recherches de deux Voyageurs inſtruits, qui n'ont rien négligé pour mettre à profit leur ſéjour dans ces Contrées éloignées.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

Deſcription de la Route de l'Auteur à ſon départ des Dunes. Pag. 1

CHAPITRE II.

Deſcription de l'Iſle de Johanna. 19

CHAPITRE III.

De Bombay. 45

CHAPITRE IV.

Du Gouvernement de Bombay. 52

CHAPITRE V.

Du droit de poſſeſſion des Anglois ſur l'Iſle de Bombay. 61

CHAPITRE VI.

Des fortifications, ouvrages publics & bâtimens de Bombay. 69

CHAPITRE VII.

Deſcription de Iſles voiſines de Bombay & de la caverne merveilleuſe d'Eléphanta; utilité de l'Iſle de Salſette. 81

CHAPITRE VIII.

Des Marattes. 107

CHAPITRE IX.

D'Angria & de ſes ſucceſſeurs. 139

CHAPITRE X.

De Suratte & du Gouvernement Mogol. 151

CHAPITRE XI.

Des édifices de Suratte, des bains Orientaux, joueurs de gobelets, manufactures & caravannes; de l'opium, du pavot & du bang. 169

CHAPITRE XII.

De la puiſſance des Rajahs Gentils;

de Gengiſkan & de Tamerlan. 200

CHAPITRE XIII.

Des ſérails & des danſeuſes de Suratte. 216

CHAPITRE XIV.

Suite de ce qui concerne les danſeuſes, leurs parures & les autres uſages des Maures. 220

CHAPITRE XV.

De la nourriture des Maures, de leurs équipages & voitures. 241

CHAPITRE XVI.

De la religion Mahométane dans les Indes. 257

CHAPITRE XVII.

De la religion des Gentils dans les Indes. 264

CHAPITRE XVIII.

De la religion des Perſes. 304

CHAPITRE XIX.

Des funérailles des Gentils. 322

CHAPITRE XX.

Diverſes obſervations concernant une eſpéce de pygmées, les nôces des Indiens, l'uſage qu'ils font du ſagou, du poivre & du betel; le caractere de leurs Bramines; la Reine d'Attinga; la façon ſinguliére de ſe battre chez les Sarimpatans, les maladies des Indiens, &c. 328

FIN de la Table des Chapitres.

VOYAGE

VOYAGE AUX INDES ORIENTALES.

CHAPITRE PREMIER.

Déſcription de la Route de l'Auteur à ſon départ des Dunes.

CE fut en qualité d'Ecrivain dans la Compagnie des Indes Orientales, que je m'embarquai au mois de Mars 1750. à bord d'un vaiſſeau nommé *Mylord Anſon*, chargé pour Bombay & la Chine, dont le Capitaine s'appelloit *Charles Foulis*. J'étois deſtiné à reſter à Bombay ſous les ordres du Préſident du Conſeil.

Je ne ſçaurois trop exhorter ceux qui font pour la premiere fois voyage ſur mer, à conſulter ceux qui y ont été avant eux, ſur tout l'attirail dont il faut être pourvu pour voyager agréablement ſur cet élement. Ces détails paroîtroient ici minutieux : qu'on ſe contente du conſeil que je donne en général ſur cet objet. Le défaut de prévoyance eſt irréparable dans un long voyage, & l'on ſent durement la privation en pareil cas.

Une autre précaution à obſerver très-eſſentielle pour ceux qui craignent le mal de mer, c'eſt de ne jamais aller à bord avec l'eſtomach plein. Ce n'eſt pas qu'avec ce regime on doive ſe flatter d'échapper totalement à cette incommodité. Tout l'avantage qu'on eſt certain d'en retirer, c'eſt d'en être affecté moins violemment. Quand on eſt ſur mer, il faut manger & boire pour ſoutenir la nature, &

pour n'être pas exposé aux efforts fatiguans d'un estomach entierement vuide. Il n'est d'ailleurs question que de choisir les mêts les plus legers & les plus faciles à digerer.

Lorsque nous partîmes des Dunes, ce fut avec quatre vaisseaux destinés pareillement pour les Indes Orientales; comme ils nous quitterent bientôt après, je n'en ferai plus aucune mention.

Je n'ennuierai pas le Lecteur d'un Journal fastidieux des vents, des courans & de tout ce qui regarde le routier d'un vaisseau. Je ne lui offrirai que de véritables objets de curiosité; & si je suis forcé de parler sur des sujets qui ont déja été traités par les voyageurs qui m'ont précédé, ce ne sera qu'en les regardant sous une nouvelle face, & en y répandant une nouvelle lumiére.

Comme dans un passage les pois-

ſons fourniſſent beaucoup d'amuſemens aux voyageurs, ce ſera par où je commencerai. Outre les lignes & hameçons de toute eſpéce, il n'y a point de vaiſſeau qui ne ſoit muni de harpons, ce ſont de longues perches armées à un bout de pluſieurs pointes de fer, l'autre bout eſt garni de plomb, afin de contenir par ſa péſanteur le poiſſon, qu'on retire par là plus facilement. On voit communement vers les Tropiques des poiſſons volans, dont le volume eſt à peu près de la forme d'un harang, auquel ces poiſſons reſſemblent. D'ailleurs la grandeur extraordinaire de leurs nageoires leur ſert à ſe ſauver, lorſqu'ils ſont pourſuivis par quelque poiſſon ennemi. C'eſt à l'aide de ces nageoires qu'ils font un ſaut conſidérable hors de l'eau. Ce ſaut reſſemble aſſez à celui de l'écureuil ſur terre. On ſçait que c'eſt en éten-

dant les membranes de leurs pattes de derriere que les écureuils ſautent avec tant d'agilité, ces membranes leur tenant lieu d'aîles. A l'égard des poiſſons volans, les Naturaliſtes penſent, que s'ils ſont forcés de réplonger dans l'eau c'eſt parce que leurs nageoires viennent à ſécher. Pour moi je ne crois pas que dans un auſſi court eſpace que celui de vingt ou trente verges leurs nageoires aient beſoin d'être mouillées de nouveau; j'imaginerois plutôt que la force de ce poiſſon étant épuiſée dans la premiere ſecouſſe, c'eſt là ce qui les oblige de replonger. Quoique d'autres poiſſons faſſent auſſi de ces ſortes de ſauts, il n'en eſt point qui en faſſe d'auſſi conſidérables, aucun n'ayant les nageoires auſſi bien adaptées pour cet effet. Il eſt encore certain qu'ils ſont entrainés par une impulſion machinale, & que leur vue ne les gui-

de point dans leurs ſauts, puiſqu'ils vont ſouvent ſe jetter dans les haut-bans des vaiſſeaux. C'eſt aureſte un poiſſon de très-bon goût, on le trouve ſouvent dans les bas fonds où il ſe refugie, pour éviter la pourſuite des Bonites Albacores & Dorades, qui recherchent particuliérement cette capture ; il eſt rare en effet qu'on prenne de ces derniers poiſſons, ſans trouver des poiſſons volans dans leur ventre, auſſi, c'eſt la meilleure amorce dont on puiſſe ſe ſervir pour les attirer ; & ſi on leur en préſente une qui reſſemble à un poiſſon volant, ils viennent goulument ſe prendre à l'hameçon. Ces monſtres voraces ne ſont pas le ſeul ennemi qui attaque le poiſſon volant, certains oiſeaux de mer le guettent lorſqu'il fait ſon ſaut hors de l'eau, & fondent ſur lui avec tant de rapidité, qu'ils le prennent quelquefois, avant qu'il ait le temps de

replonger, deſorte qu'il à également à craindre de la part des deux élémens.

Nous étions environ à 30 dégrés de latitude, lorſque nous prîmes pluſieurs poiſſons appellés *Bonites*. Ils ſont de la grandeur d'un Saumon, mais plus épais. Ce ſont les Portugais qui les ont ainſi nommés, *Bonito* ſignifiant dans leur langue quelque choſe d'excellent, ce n'eſt pas que ce poiſſon ſoit tout ce que la mer fournit de plus délicieux; mais il eſt vraiſemblable, que les Portugais le trouverent très-bon dans la circonſtance, où ils manquoient de proviſions fraîches. C'eſt un poiſſon aſſez ferme, tout ſon défaut eſt d'être trop ſec. Il faut le relever par une ſauce piquante. Après tout, on peut reprocher généralement cette même ſechereſſe à tous les poiſſons de l'Océan. Le Bonite ſe nourrit de petits poiſſons, & particu-

lierement de poiſſons volants; il ſe prend auſſi avec le harpon.

L'Albacore eſt à peu près de la même eſpéce que le Bonite, quoique plus grand. On en prend qui peſent depuis 60 juſqu'à 90 livres. Ce ſont auſſi les Portugais qui l'ont nommé *Albacore*, à cauſe de ſa blancheur. Ce poiſſon eſt encore plus ſec que le Bonite, l'un & l'autre ſont quelquefois tourmentés par un ver, qui les fait tellement ſouffrir, qu'ils ſe jettent hors de l'eau & viennent tomber dans un vaiſſeau, lorſqu'il ſe rencontre ſur leur chemin.

Sur le Dorade, on obſervera que rien n'eſt plus difficile lorſqu'on a une fois donné une fauſſe denomination, d'en revenir. On a voulu l'appeller *Dauphin*, quoiqu'il n'y ait pas le moindre fondement à cela, & qu'il ne reſſemble en rien au Dauphin, tel que les Auteurs, les Peintres & les

Sculpteurs nous le repréſentent. Les Portugais l'ont nommé avec plus de raiſon *Dorade*, à cauſe de ſa couleur tirant ſur l'or : elle eſt d'ailleurs mélangée avec un bel azur. Rien n'eſt plus vif ni plus animé que la couleur du Dorade ; dès qu'il eſt pris, elle ſe fanne & ſe diſſipe en peu de minutes. C'eſt une nouvelle preuve de l'altération ſenſible que la mort produit dans tous les animaux créés. Ce poiſſon, qu'on prend de la même maniere que les Bonites & les Albacores, leur eſt très-préférable pour la table ; il a communement trois ou quatre pieds de long, & il eſt délicatement conformé à la reſerve de la tête, qui eſt un peu trop groſſe à proportion du reſte. Ayant dépouillé le Dorade du nom de Dauphin, qu'on lui donne mal à propos, il s'agit à préſent de rechercher quel eſt le poiſſon qui en peut porter le nom à juſte

titre, & je penſe que ce ne peut être que le Marſouin. D'autres prétendent que le Dauphin eſt purement imaginaire, & qu'il n'exiſte aujourd'hui aucun poiſſon doué des propriétés merveilleuſes qui ont été attribuées au Dauphin par les anciens, telle que ſa familiarité & ſa ſimpathie avec l'eſpece humaine, qui furent ſi marquées dans un Dauphin, qu'il ſauva la vie au muſicien Arion, en l'emportant ſur ſon dos. Selon eux aucun poiſſon n'a cette forme courbe qu'on donne au Dauphin dans les peintures & les Statues Le Marſouin même n'eſt pas plus courbé que tout autre poiſſon qui nage. Sans décider la queſtion, qu'il me ſoit permis de dire qu'il n'eſt pas vraiſemblable que tant de différens Auteurs ayent fait mention d'une eſpéce de poiſſon qui n'exiſteroit point; tout au plus ils auront mêlé beaucoup de merveil-

leux & de faux dans leurs deſcriptions du Dauphin. Quant à la forme qu'on lui donne dans les tableaux, c'eſt parce qu'on le peint ſur le point de ſauter; & ſi l'on peignoit de même le Marſouin dans le moment où il s'élance hors de l'eau, ce ſeroit la même forme; d'ailleurs il y a beaucoup de reſſemblance entre les deux pour la tête & le grouin. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le Marſouin approche bien plus du Dauphin que le Dorade, qui eſt beaucoup trop petit.

Le Goulu de mer qui ſe trouve ſi communement près du rivage, ſe rencontre auſſi en pleine mer, & ſurtout dans le calme; ſa grande voracité lui fait ſouvent ſuivre un vaiſſeau pendant un temps conſidérable. Il ſuffit de lui préſenter quelque amorce telle qu'elle ſoit; mais il faut un harpon très-fort pour l'enlever, & dès qu'il eſt ſur le

pont, il ſecoue ſa queue avec tant de vigueur, que, s'il rencontroit la jambe d'un homme, il la romproit du coup. Au reſte un coup de hache ſur la queue lui ôte toute ſa force, & on le depêche bientôt enſuite : ils ont ordinairement depuis neuf juſqu'à quinze pieds de long, quelquefois même vingt & au delà. Ils n'ont point d'écailles, leur peau rude comme du chagrin, eſt d'un brun foncé tirant ſur le verd, & qui blanchit enſuite vers le ventre. Un ſeul de ces poiſſons fera un repas pour tout un équipage. Plus ils ſont gros, & plus on les recherche, quoique le meilleur ne faſſe qu'un manger peu délicat ; il faut en excepter les nageoires, qui ſéchées au ſoleil, & accommodées ſuivant la cuiſine chinoiſe, font un mêts excellent ; c'eſt même chez cette nation un provocatif très-fort pour les plaiſirs de l'amour. Il excite

& fortifie en même temps. Ce poiſſon auroit fait l'effroi des mers, ſi la nature l'avoit doué d'une agilité qui répondit à ſa voracité. Il eſt armé d'un triple rang de dents auſſi tranchantes qu'un raſoir. Par bonheur pour l'eſpece aquatique, il n'eſt pas grand nageur, & d'ailleurs ſa gueule eſt tellement diſpoſée, qu'il faut qu'il ſe retourne quand il veut ſaiſir ſa proie, ce qu'il fait on ne peut pas plus peſamment. On ne ſçait pas comment il engendre, ce qu'il y a de certain, c'eſt, que les femelles ſont vivipares, puiſqu'on trouve des petits dans leur ventre. Il y a une autre ſorte de Goulus de mer qui ſont bleus: je n'en ai jamais vu prendre, comme ils ne paſſent pas pour bons à manger, on ne les prend que pour l'amuſement. Ce poiſſon a comme les Goulus det erre ſes courtiſans, auſſi bien que ſes ſentinelles & ſes guides qui le con-

duiſent à la chaſſe. Le poiſſon qu'on appelle *le Succeur*, eſt le paraſite du Goulu de mer. C'eſt un petit poiſſon qui n'a jamais plus d'un pied de long & ſouvent moins. Il s'attache à la peau du Goulu & y tient d'une façon ſi adherente qu'on ne peut que difficilement l'en ſeparer : pour l'ôter, il faut ſuivre la veine de la peau dans un certain ſens, alors on l'a ſans difficulté. C'eſt la vraie vermine du Goulu, il ſucce toute ſa ſubſtance, ſans que le Goulu puiſſe s'en débaraſſer ni le détruire. Sa couleur eſt d'ardoiſe ſale. Il ne ſe mange point, n'ayant ni ſubſtance ni gout.

On appelle *Poiſſon-Pilote*, une autre eſpéce de poiſſon qui eſt à la ſuite du Goulu ; c'eſt à tort que quelques Naturaliſtes l'ont confondu avec le Succeur, il eſt également petit, mais d'une très-belle couleur, étant rayé de bandes bleues & jaunes qui font un très-bel effet

dans l'eau. Il eſt vrai, que dès qu'il eſt pris, ſes couleurs perdent beaucoup de leur vivacité. On les voit ſouvent dans les bas fonds toujours en avant & près des Goulus. Quand on préſente l'hameçon, ils ne manquent pas d'y conduire le Goulu ſans qu'ils faſſent le moindre ſemblant d'en vouloir tâter eux-mêmes ; auſſi ne ſe laiſſent-ils prendre à l'hameçon, que lorſqu'ils ſont ſeuls & qu'ils en ſont ſéparés : on les eſtime proportionnement à leur groſſeur. C'eſt un des meilleurs mêts que fourniſſe l'Océan, & il n'a point cette ſéchereſſe qu'on reproche, comme nous venons de l'obſerver, aux poiſſons de cette vaſte mer.

On prend encore avec le harpon un eſpéce de poiſſon de la groſſeur & de la forme à peu près du Dorade, qui s'appelle *Queue-jaune*, & qui a trois ou quatre pieds de long ; il eſt bon à manger,

quoique inférieur au Dorade.

C'en eſt aſſez ſur les poiſſons; nous n'avons plus qu'un mot à dire des oiſeaux de mer, qui ne font pas moins l'amuſement des voyageurs, que les poiſſons.

Ceux qu'on appelle *Oiſeaux du Tropique*, tirent leur nom de ce qu'on les voit près du Tropique, ils ſont blancs, de la groſſeur d'un faucon. Ils n'ont rien de remarquable que la longueur exceſſive des plumes de leur queue.

Les Albatroſſes ſont de la groſſeur d'un Autruche, quoiqu'ils n'ayent pas d'autre reſſemblance avec cette animal. Les Portugais leur donnerent en conſéquence le nom d'*Alcatruz*, d'où par corruption on les appelle *Albatroſſes*. On les trouve plus communement près de terre. Ce ſont les plus cruels ennemis du poiſſon volant. Ils ont un bec ſi pointu, que lorſque la proye leur paroît trop groſſe pour

l'emporter toute entiere, ils s'elancent deſſus, & ils en emportent avec le bec un lambeau.

Les Booby ou Noddy (qui en anglois ſignifie *nigaud*) ſont ainſi nommés, parceque quand ils viennent ſe percher ſur la vergue d'un vaiſſeau, ils ſe laiſſent prendre avec la main, & ce n'eſt pas par laſſitude; car ils ont le pied plat & garni comme celui d'une oye. Ils ſont de la groſſeur d'un Canard, & ſi coriaces qu'il eſt impoſſible de les manger.

Le 10 de Mai nous vîmes une trompe de mer qui éclatta près de notre vaiſſeau, nous la prîmes d'abord pour un amas de fumée de la forme d'une piramide renverſée. C'eſt un corps d'eau renfermé entre un nuage & la ſurface de la mer. Nous n'eumes pas occaſion de tirer deſſus, ce qu'on fait ſouvent pour en diſſiper l'exploſion; elles ſont quelquefois plu-

ſieurs minutes à éclatter. Elles produiſent en attendant une grande ébullition & beaucoup d'écume. Si elles crevoient ſur le pont d'un vaiſſeau, il pourroit arriver qu'elles le fiſſent couler à fond par le poids immenſe de l'eau. Il y a cependant peu d'exemples d'un tel accident, ces phenoménes arrivant toujours de jour, deſorte qu'on peut éviter le danger, ſoit en opérant la diſperſion, ſoit en s'en éloignant.

Nous n'eumes point d'autre accident, ſi ce n'eſt que le 7 Juin le nommé *Stedman*, aide du charpentier étant à faire une opération de ſon métier ſur un des côtés du vaiſſeau, & ne ſe tenant pas aſſez ſoigneuſement, il vint une vague qui l'emporta, de quoi le Capitaine aiant été informé, lui fit jetter auſſi-tôt un treillis & un tonneau vuide, après quoi on envoia à ſon ſecours la chaloupe, de-

ſorte qu'on le ſauva. Ce fut un grand bonheur, car la mer étoit ſi rude, que, quoiqu'excellent nageur, il n'auroit pas pu tenir encore une minute. Lorſque cela arriva, nous faiſions ſept miles par heure ; on peut juger par là du danger qu'il courut.

Le 28 Juillet nous ancrâmes heureuſement devant Johanna après quatre mois de voyage depuis notre depart.

CHAPITRE II.

Déſcription de l'iſle de Johanna.

LA vue de cette Iſle eſt fort agréable pour ceux qui y abordent, & cela indépendemment de l'avantage qu'elle avoit d'être le premier endroit où nous prenions terre après un ſi long voyage. Ce ſont des côteaux toujours verds, qui

viennent se terminer en vallées délicieuses, & forment des payſages charmans. La nature s'y produit dans toute ſa ſimplicité & ſon champêtre. L'œil y eſt preſque auſſi flatté & ſurement moins raſſaſié que par la regularité inſipide de l'art. Le vaiſſeau ne fut pas plutôt à l'ancre, que nous fumes environnés d'une quantité de canots chargés de rafraîchiſſemens de toute eſpéce que produit l'Iſle. Rien de plus amuſant que de voir la confuſion & l'empreſſement avec lequel à l'envi les rameurs ſe diſputoient à qui apporteroit le premier ſes proviſions. Il leur arrive ſouvent de ſe culbuter les uns les autres, c'eſt ſans danger pour leurs perſonnes, étant fort bons nageurs ils en ſont quittes pour perdre leur petit chargement. Quelques-uns mettent des deux côtés de leurs canots deux perches qui ſe traverſent & une en croix pour les

empêcher de ſe renverſer : au lieu de rames ils ſe ſervent de pagayes, & ils ne font point de différence entre la poupe & la proue. Leurs grands batteaux, appellés *Pangais*, ſont relévés des deux côtés avec des branches d'arbres bien liées avec de la ficelle & à l'épreuve de l'eau, au moyen d'une certaine ſubſtance réſineuſe ; leur mât, car rarement ils en ont plus d'un, porte une voile ou deux. Ces voiles ſont faites de feuilles de coco. C'eſt dans ces batteaux qu'ils ſe riſquent à faire de longs trajets & des voyages de 3, 4 ſemaines & plus.

Il y a quelques années que lorſque ces habitans venoient apporter leurs rafraîchiſſemens conſiſtant en coco, plantains, volailles, chêvres, &c. ils les troquoient contre des mouchoirs, des vieilles hardes, des bouteilles, des morceaux de fer, &c. ils ne s'embarroiſſoient point d'argent ; aujourd'hui ils en

connoiſſent la valeur; s'ils troquent, ce n'eſt que ce qu'ils ont de moins conſidérable, auſſi vendent-ils leurs denrées ſi bon marché, qu'on ne peut pas ſe repentir de les acheter.

Johanna eſt une des cinq Iſles de Comro, qui prennent leur nom de la grande Iſle de Comro, les autres étant diſtinguées par les noms de *Majotta*, *Mohilla*, *Angazeja* & *Johanna*. Cette derniere eſt à la latitude méridionale de 12 dégrés 15 minutes, elles ſont toutes vis à vis le rivage de l'Afrique qui eſt ſeparé de l'Iſle de Madagaſcar par un canal appellé *de Mozambique*, à cauſe de Mozambique, iſle ſituée près le continent à 14 degrés de latitude, où les Portugais ont un établiſſement.

Comro la plus grande de ces Iſles, n'eſt point du tout fréquentée par les Européens, tant parce que le havre n'en eſt pas sûr,

que parceque les habirans de l'Iſle ſont barbares & inacceſſibles, & ne veulent point commercer avec les étrangers. Cette férocité n'eſt pas toute à fait inexcuſable, étant certain, que les Portugais, lors de leur premiere navigation, prenant avantage de la ſimplicité & du peu de défenſe des habitans, les pillerent, les volerent, les accablerent d'outrages & de mauvais traitemens, & en emmenerent quelques-uns priſonniers. Ces Inſulaires ſe ſeront enſuite vengés ſur les premiers Européens qui auront abordé, ils auront confondu l'innocent avec le coupable, & le caractére d'inhoſpitalité leur ſera reſté dans notre opinion.

On aborde peu aux Iſles de Majotta, Mohilla & Angazeja, auxquelles on préfére Johanna, dont le havre eſt beaucoup meilleur & les habitans plus civiliſés.

Dès qu'un vaiſſeau y eſt entré,

on y dreſſe une tente à terre, avec des voiles, & on y met les ſcorbutiques qui y recouvrent leur ſanté on ne peut pas plus promptement, tant par la ſalubrité de l'air qu'on y reſpire, que par l'excellence des vivres, des fruits & de l'eau. Si les malades s'y rétabliſſent, les matelots qui y arrivent en bonne ſanté, courent le riſque d'y tomber malade. Il eſt vrai que c'eſt par leur faute, l'intempérance avec laquelle ils mangent des fruits cruds, eſt un germe de maladies très-dangereuſes qui ſe déclarenr dès qu'ils retournent en mer.

Il eſt mal ſain de coucher ſous ces tentes, ce que quelques-uns attribuent aux vapeurs humides & malſaines des montagnes voiſines.

Pour moi je croirois plutôt que c'eſt la ſubtilité de l'air de la nuit qui incommode, dont on eſt mal garanti ſous une tente où l'humi-

dité

dité de l'atmoſphere ſe fait ſentir. Au reſte c'eſt aux Medecins à en juger.

Il y a un mille de diſtance de l'endroit où l'on dreſſe les tentes, à la ville de Johanna, & il faut pour y arriver, traverſer un petit ruiſſeau. Cette Ville, qui n'eſt à proprement parler qu'un bourg, eſt compoſée de deux cens maiſons en y comprenant les huttes. Celles qui ſont de pierre, appartiennent au chef, qu'on honore du titre de Roi, & aux principaux du pays. Leurs plus belles maiſons n'ont qu'un étage, encore eſt-il fort bas. Ils permettent aux étrangers de venir familiérement juſqu'au premier appartement, ſe reſervant le reſte pour leur famille. La maiſon où le Roi habite, eſt bâtie de pierre & de boue, & n'a pas plus d'apparence qu'une maiſon de charité angloiſe. Elle eſt meublée de tapiſſeries fort groſſiéres avec de vieux miroirs de friperie.

Malgré cette grande infériorité du côté du faſte, le Chef de cette Iſle ne laiſſe pas de jouer un rôle aſſez important, puiſqu'il commande à un peuple, qui va juſqu'à trente mille habitans répandus dans ſoixante-treize villages, l'Iſle ayant environ trente lieues de circuit. Ce Prince a ſur ſes ſujers un pouvoir illimité, tant du côté du ſpirituel que du temporel.

Le grand-pere du Roi régnant étoit un marchand More de Mozambique, qui ayant eu querelle avec un Gentilhomme Portugais à l'occaſion d'un marché d'eſclaves, le tua, & fut obligé de s'enfuir précipitamment dans le premier batteau qu'il put joindre : le hazard le conduiſit à Johanna, où il ſe refugia ; il y fut très-bien accueilli, & y vêcut quelque temps dans l'obſcurité, juſqu'à ce que quelques Arabes ayant abordé dans l'Iſle pour y faire de l'eau,

il procura à ſes compatriotes tout ce que l'Iſle peut fournir de ſecours & de proviſion. Retenu par la beauté & la fertilité de l'Iſle & par l'habitude, il ne voulut pas retourner au Mozambique avec ces Arabes. Il forma dès lors le plan de devenir Souverain du Pays, il implora pour cela l'aſſiſtance de ſes compatriotes, qui s'y prêtèrent volontiers dans l'eſpérance de l'avantage qui leur en reviendroit.

Il n'emploia pas d'abord la violence, ce fut par inſinuation qu'il gagna la confiance, il ſe rendit néceſſaire aux naturels du pays en les inſtruiſant ſur l'Art militaire, & en leur apprenant l'uſage des armes qui leur étoit abſolument inconnu. Aujourd'hui ils manient avec beaucoup de dextérité la zagaye, qui eſt un eſpéce de lance.

Comme les peuples de Johanna ſont de tout tems en guerre avec

ceux de l'Iſle voiſine de Mohilla, les ſervices de cet Arabe lui attirèrent tant de conſidération & de puiſſance, qu'il ſçut ſe faire élire Chef ou Roi de l'Iſle; il profita de leurs diviſions pour établir ſon authorité, & il n'y parvint que par dégrés & à force d'artifice. Il fit venir de Mozambique quelques familles pour l'appuyer, & ne confia ſa garde qu'à ceux de l'Iſle ſur qui il pouvoit le plus compter: & lorſqu'il ſe ſentit aſſez fort pour pouvoir établir un gouvernement arbitraire & deſpoque, il fit repentir ſes ſujets de leur credulité. Si quelqu'un oſoit s'oppoſer à ſes prétentions, il le vendoit comme eſclave aux Arabes, qui venoient commercer dans cette Iſle beaucoup plus qu'auparavant. A ſa mort il tranſmit un gouvernement tranquille & paiſible à ſon fils pour lors agé de quarante-trois ans, qui s'y main-

tint auſſi heureuſement juſqu'à ſa mort. Il laiſſa deux fils dont l'aîné regne aujourd'hui.

Quand un vaiſſeau arrive, il faut obtenir du Roi la permiſſion de commercer avec ces Inſulaires, & d'acheter d'eux les bœufs, chevres & autres proviſions, comme auſſi de faire du bois, de l'eau & de debarquer du monde; pour y parvenir, on en eſt quitte pour un préſent de quelques verges d'écarlatte, d'un peu de poudre à canon, de quelques mouſquets & de quelques autres denrées d'Europe.

Le terrein eſt par lui-même ſi fertile, que les habitans ſe livrent à leur indolence, & ils s'épargnent toute culture & la bourage. Les Arabes qui ont une eſpéce de ſouveraineté ſur les Iſles voiſines, viennent dans celle de Johanna dans une eſpece de bâtimens groſſiérement conſtruits de 70 à 100 tonneaux. Ils en rapportent pour chargement

quelques eſclaves, des noix de coco & des couris, eſpece de coquilles qui ſont un objet de commerce. Ce ſont eux qui ont ouvert les yeux aux habitans de Johanna ſur l'utilité de l'argent qu'ils exigent d'eux pour les denrées des Indes.

Dans la grande variété des plantes que la terre produit avec profuſion, il y a des ſimples merveilleux, dont on ne fait pas uſage faute d'aſſez de connoiſſance dans la botanique. L'un de ces habitans nommé *Purſer-Jack*, paſſe pour être fort inſtruit ſur la vertu de ces plantes, avec leſquelles il a fait des cures merveilleuſes. C'eſt de lui-même, & ſans étude, qu'il eſt parvenu à ce dégré d'habileté. Il parle fort bon anglois, eſt fort ſerviable; & ce qui eſt étonnant, il ne retire aucun ſalaire des guériſons qu'il opére.

Le lendemain de notre arrivée

ce fut à lui que je m'adreſſai pour me ſervir de guide dans le pays ; voulant me promener dans l'Iſle avec un autre paſſager Anglois. Il me procura deux hommes determinés, qui parloient un mauvais anglois, comme font tous ceux qui commercent avec les vaiſſeaux de cette nation.

Nous partîmes de bon matin ; & nous fîmes diligence pour pénétrer dans le pays. Nous avions fait cinq miles avant que le ſoleil nous incommodât ; ce n'étoit pas un petit trajet dans un pays montagneux. Nous aurions pu nous promettre une chaſſe fort heureuſe, ſi nous avions pu joindre du gibier : mais il nous fut impoſſible de grimper ſur la montagne quelque effort que nous fiſſions pour cela, en nous ſervant de nos mains & de nos genoux. Nous n'eumes donc d'autre reſſource, que de tirer ſur les petits oyſeaux,

Nous dejeûnames avec des pommes de pin, & nous bûmes du lait de noix de coco pour étancher notre soif. Dans l'après-dinée nous nous assîmes au bord d'une piéce d'eau pour faire un second repas. Nous y jouîmes de l'agréable murmure de quelques cascades, qui faisoient l'harmonie la plus flatteuse. Les orangers & les limoniers qui panchoient sous le poids du fruit, répandoient une odeur enchantée, les pommes de pin sauvage qu'on y voioit, avoient douze à treize pouces de circonférence. Elles étoient encore d'une plus belle couleur que celles que j'ai depuis vues aux Indes. Nos guides nous firent manger des goyaves, espece de prunier, dont le fruit est encore plus gros que celui de Damas. Il laisse après qu'on l'a mangé, pendant quelques minutes, un très-bon gout dans la bouche. Tous ces fruits mêlés sans

ordre au milieu des caſcades, des arbres & de la verdure, faiſoient de ce lieu un paradis terreſtre. Ce ne fut pas ſans regret que nous le quittâmes, on y peut reſter d'autant plus ſurement, que cette heureuſe Iſle ne produit ni bêtes venimeuſes ni ſauvages.

C'eſt à environ neuf miles de la ville de Johanna, que le Roi reſide ordinairement, il ne vient guères dans cette ville, que lorſqu'il y aborde quelque vaiſſeau Européen; alors il ne manque pas d'y venir avec une grande ſuite. Il va à bord des vaiſſeaux, & comme il a une légere teinture de la langue angloiſe, il s'informe avec ſoin de ce qui ſe paſſe en Europe, & ſur tout des guerres & des événemens militaires. Pour s'attirer plus de conſidération de la part de ſes ſujets, il exige qu'on le ſalue de cinq coups de canon à ſon arrivée & d'autant à ſon départ.

Ses ſujets demandent aſſez librement tout ce dont ils ont envie; & ſi on le leur refuſe, ils montrent un air de mécontentement. Ils ſollicitent tous les Européens, & ſur tout les paſſagers, pour qu'ils contribuent d'un ou deux dollars * aux dépenſes qui ſe font pour encourager leur navigation ſur le continent d'Afrique. Pour y déterminer, ils montrent des liſtes des perſonnes qui ont ſouſcrit pour le même objet. Par ce moyen ils retirent à peu près de chaque vaiſſeau trente ou quarante dollars, & ils en donnent une eſpéce de reçu, par lequel ils s'engagent à employer cet argent à cette deſtination.

Leurs huttes ſont bâties à peu près comme nos granges, les murs ſont faits de roſeaux enduits avec de la terre glaiſe & de la bouſe

* Le Dollar vaut environ cent ſols de notre monnoie.

de vache. Ils couvrent le toit avec des feuilles de coco. Il faut être grand Seigneur dans ce pays-là pour y avoir une maiſon de pierre & de boue.

Ils vivent pour la plupart de végétables & de lait qu'ils ont en grande abondance, leurs ſalades ſont de laitues; au lieu d'huile & de vinaigre, ils y mettent une eſpece de liquide qui a de l'air de notre thériaque, & qui eſt une préparation du jus qu'on tire par inciſion de l'arbre de coco avant qu'il s'épaiſiſſe; car alors ils en font une ſorte de ſucre, qu'ils appellent *Jagri*.

Les gens de qualité de l'Iſle ſont diſtingués par les ongles des mains & des pieds, qu'ils laiſſent croître juſqu'à une exceſſive longueur : ils les téignent avec de l'alhena, eſpece de rouge tirant ſur le jaune, que leur fournit un certain arbriſſeau, qui vient dans

les marais de l'Iſle. Au reſte cette pratique eſt commune à toute l'Arabie, & aux ſujets de la domination turque.

Ils ſont preſque tous grands, forts, bien proportionnés dans leurs membres; ils ont des cheveux noirs, des yeux vifs & perçans, des levres un peu épaiſſes & leur teint eſt entre le noir & l'olivâtre. Leurs femmes ont l'air un peu groſſier.

Le peuple n'a pour tout habillement qu'une eſpece de manteau ou de piece de drap groſſier, qui va juſqu'aux reins & couvre tout au plus les parties du ſexe. Il porte un bonnet d'étoffe; les gens d'un rang plus diſtingué, ont une façon de chemiſe à manches qu'ils portent ſur des calçons, & une eſpece de veſte, qui eſt plus ou moins légere ſelon la ſaiſon. Il n'y a que les grands Seigneurs qui portent le turban.

Les femmes ſont plus recherchées dans leur parure, elles portent une robe de chambre ſur une juppe courte, & ſe couvrent le viſage d'un voile. Elles ſe mettent aux bras & aux poignets beaucoup de bracelets faits de verre, fer, cuivre, étain ou argent, ſuivant leur rang. Elles s'ornent de même la cheville & les doigts des pieds avec des bagues & des chaînes, elles chargent auſſi leurs oreilles de bijoux, deſorte que le gras de l'oreille eſt très-dilaté & pendant, ce qui chez elles eſt regardé comme une beauté.

On laiſſe aller les enfans tous nuds depuis leur naiſſance, juſqu'à cinq, ſept & huit ans. Ils ont cela de commun avec les Orientaux. Ce n'eſt pas tant à cauſe de la chaleur du climat, ni par aucune néceſſité, que pour raiſons phyſiques. Ils prétendent, que les enfans ſont conſtitués de façon à ſouffrir plu-

tôt du chaud que du froid ; que l'action de l'air ſur leurs corps eſt nourriſſante & favorable à la crue ; que les habits ne font que les empêcher de devenir robuſtes ; que s'ils ont quelque diſpoſition à quelque vice de conſtruction, c'eſt le vrai moyen de perdre un enfant, puiſque c'eſt empêcher le libre cours de la nature, qui travaille toujours pour le mieux, & qui tend à éviter les imperfections. En effet, diſent-ils, quoi de plus abſurde que les langes, dont on environne les enfans Européens, qui les font ſouffrir & pleurer preſque continuellement, qui occaſionnent ſouvent des deſcentes & expoſent aux inconvéniens d'une ſueur âcre, contre laquelle on n'a d'autre remede que des poudres abſorbentes. Je ne prendrai pas ſur moi de décider la queſtion, les Européens ont ſur cela une trop forte habitude pour ſe déterminer

à la changer. Ce qu'il y a de certain, c'eſt, qu'il eſt rare de voir parmi les Orientaux quelqu'un d'une taille difforme, tout le monde y eſt admirablement proportionné. Les deſcentes qui ſont ſi communes en Europe, leur ſont preſqu'entierément inconnues; ils n'en ont que de nombril, qui ſont ſans aucune mauvaiſe ſuite, & ils en guériſſent très-promptement.

Leur langue eſt un Arabe corrompu mêlé avec le Zanguebar, qui eſt de l'autre côté du continent. Il eſt probable que ce ſont les peuples du Zanguebar qui ont peuplé les Iſles de Comro. Les plus blancs d'entre eux, & ceux qui ſont les plus eſtimés dans le pays, tirent leur couleur du mêlange des Arabes avec les Européens. La communication étoit bien plus fréquente avant qu'ils euſſent adopté la jalouſie des Arabes avec leurs manieres & leur

religion, quoiqu'aureſte ils profeſſent un Mahometiſme groſſier, auquel ils ajoutent ce qui leur reſte de l'ancienne ſuperſtition de l'Idolatrie. Je parle des gens du bas étage. Il ne paroît pas que les Portugais ni aucuns Prêtres Romains aient encore tenté d'y introduire la Religion chrétienne.

Leurs manieres ſont ſimples & peu cultivées. La chaleur du climat les rends indolens & pareſſeux, & fort enclins à l'amour. Ils font ſouvent uſage du droit que leur loi leur donne de faire divorce avec leurs femmes, & profitent pour cela du plus léger prétexte, afin de jouir de nouveaux plaiſirs; ils ont cependant deux ou trois femmes, & ne ſont point bornés pour le nombre de leurs concubines; pouvant en avoir autant qu'ils ont moyen d'en entretenir. Quoique, comme on l'a deja dit, ils demandent fort librement tout

ce dont ils ont envie, ils ne ſont point du tout enclins au vol. Ils traitent les Anglois avec beaucoup de cordialité, non-ſeulement par principe d'intérêt & de convenance, qui y entre à la vérité pour quelque choſe, mais auſſi par reconnoiſſance pour les ſecours qu'ils en ont reçus dans leurs guerres contre les Mohillians. D'ailleurs l'expérience les a convaincu, qu'ils n'ont rien à craindre de notre part, & que nous n'avons aucun deſſein d'envahir ni leur pays ni leur liberté; au lieu qu'ils n'ont que trop d'exemples des uſurpations qu'ont fait ſur le continent les Européens, & particuliérement les Portugais. Après tout, ils ſeroient peu dans le cas de craindre les invaſions, leurs montagnes inacceſſibles les garantiſſent. C'eſt une barriére inſurmontable qui défend leur Iſle.

Ils ont beaucoup de ſinges de

toutes les tailles, l'Iſle produit une eſpéce de bêtes, qui reſſemblent au Renard, & qui ont l'œil très-vif. Leur peau eſt laineuſe & couleur de ſouris, leur queue qui a environ trois pieds de long eſt bariolée avec des cercles noirs à un pouce de diſtance. Les habitans les appellent *Mocock*; & quand on les prend fort jeunes, on les apprivoiſe bientôt. L'Iſle abonde auſſi en écureuils qui ſont fort poſés, d'ailleurs ils ne ſont ni bien faits ni bien marqués. Leurs bœufs, dont ils ont une grande quantité, ſont d'une moyenne taille, & comme tous ceux des Indes Orientales, ils différent des nôtres en ce qu'ils ont une excreſcence charnue entre le col & le dos. Ce morceau de chair bien mariné eſt préferable à la langue, & d'un auſſi bon gout que la moëlle. On ne peut rien imaginer de meilleur que la viande de bœuf en général. Toute

la volaille que nous y avons mangée, étoit parfaite & très-graſſe. Ils ont auſſi de fort bon gibier & en quantité. Comme ces Inſulaires ſont fort mauvais chaſſeurs, tant au filet qu'au fuſil, nous n'en avons pas eu pendant tout le tems que nous avons été dans l'Iſle. En recompenſe ils ſont habiles pêcheurs. Le poiſſon qu'ils appellent *Perroquet*, a environ trois pieds & demi de long, il eſt bigarré des couleurs les plus vives & excellent à manger. Ils ont auſſi des mulets, des tournedos & beaucoup d'autres poiſſons dont j'ignore les noms.

Entre autres fruits, on trouve dans cette Iſle des oranges douces pas plus groſſes que des abricots, qui ſont toutes remplies de jus & beaucoup plus parfaites, que celles qui nous viennent ici de Portugal ſous le nom d'oranges de la Chine. Je crois bien, que ce qui

contribue beaucoup à les rendre ſi ſupérieures aux nôtres, c'eſt qu'on les cueille ſur le lieu mûres & fraîches.

Enfin on ne pourroit rencontrer nulle part une abondance plus complette de proviſions. Tout ce qu'on peut objecter contre l'Iſle de Johanna, c'eſt le défaut de logemens & ſon éloignement de l'Angleterre, étant bien par de là la moitié du chemin de Londres à Bombay, deſorte que les matelots attaqués du ſcorbut, ne trouvent pas aſſez-tôt le remede qui leur eſt néceſſaire; & il faut avouer que quelques précautions qu'on prenne, on n'en prend pas encore aſſez pour garantir les matelots de cette cruelle maladie.

Après nous être pourvus de dix-neuf beſtiaux, nous partîmes le 4 Août pour Bombay, où nous arrivâmes fort heureuſement le 28 du même mois. En mettant à l'an-

cre, nous ſaluâmes le fort, ſelon l'uſage, de neuf coups de canon, & l'on nous en rendit ſept.

CHAPITRE III.

De Bombay.

L'ISLE de Bombay eſt à la latitude de 18 dégrés 41 minutes Nord ſur la côte de Decan, dont les hautes montagnes ſont très-voiſines. Le port de la ville de ce nom eſt peut-être une des bayes les plus commodes qui ſoient dans le monde. Auſſi ſon nom Bombay vient-il du Portugais corrompu de *Buon-Bahia.* L'ancrage y eſt fort bon, & il eſt tellement en cercle, que les vaiſſeaux y ſont parfaitement à l'abri du vent, qui ſouffle à l'entrée. C'eſt le vrai centre du commerce de la côte de Mala-

bar, du golphe Perſique, de la mer rouge & des Indes. Auſſi les autres comptoirs de tous ces lieux ſont-ils ſubordonnés à la Préſidence de Bombay.

Cette Iſle étant ſous le Tropique, le climat y eſt fort temperé. Dans les ſaiſons chaudes, on eſt preſque toujours rafraîchi par les vents frais, qui viennent tant de la mer que de la terre. Ainſi dans l'année il y a peu de jours d'une chaleur étouffante, encore peut-on y tenir en évitant tout exercice violent, en ſe préſervant de l'action du ſoleil, & en ne ſe chargeant pas trop de nourriture. Il ne faut pas non plus s'expoſer aux roſées de la nuit, ni au paſſage ſubit de l'état où l'on a les pores ouverts, à celui où la tranſpiration eſt arrêtée, ce qui arrive à ceux qui s'expoſent à dormir à l'air. Bombay a été appellé eneffet le cimetiére des Anglois. Pluſieurs

y ont perdu la vie. Ce n'eſt qu'à force de ces triſtes expériences qu'on a appris les cauſes de la mortalité dans cette Iſle, qui ſont:

1°. Le peu de ménagement qu'on apportoit, comme on vient de le dire, à ſe garantir de l'air. Ceux qui ne ſçauront pas ſouffrir une chaleur paſſagere & qui chercheront un rafraîchiſſement nuiſible en ſeront toujours les victimes.

2°. On étoit auparavant beaucoup plus dans l'uſage pour engraiſſer les arbres de noix de coco, d'employer du frai de poiſſon, qui dans le pays s'appelle *Bucksha*. L'arbre s'en trouvoit extrêmement bien; mais comme on jettoit de ce frai autour de la racine, il s'y pourriſſoit & exhaloit une vapeur très-mal ſaine. La mauvaiſe qualité de cet engrais eſt conteſtée par quelques-uns; cependant il eſt conſtaté que les habitations dans les bois auprès des arbres de coco

ſont très-malſaines, d'autant plus que l'air n'y a pas un libre accès.

Une autre cauſe de mortalité qui ſubſiſte moins aujourd'hui, c'eſt qu'il y avoit autrefois moins de bons medecins & chirurgiens à Bombay qu'il n'y en a aujourd'hui. On les y admettoit ſur un examen trop ſuperficiel, & on leur donnoit un trop mince ſalaire pour y attirer les habiles gens. A cette occaſion je rapporterai ici un fait qui prouve combien on a négligé à Bombai de ſe procurer des ſecours ſalutaires en cas de maladie. M. Phipps, l'un des premiers Gouverneurs de ce comptoir s'étant propoſé de faire quelques retranchemens dans les dépenſes de la marine, afin de faire ſa cour à ſes Supérieurs, ſe fit rendre compte des différentes paies des employés au ſervice de la compagnie: lorſqu'il en vint à celle des chirurgiens à raiſon de 42. roupies,

qui

qui à raiſon de 3 livres chacune, monnoye de France, font cinq louis par mois : c'eſt ſurement une mépriſe, dit-il, on a mis 42 au lieu de 24 ; c'eſt une tranſpoſition de chiffre qu'il faut corriger. C'eſt ainſi que d'un trait de plume il retrancha plus d'un tiers d'une dépenſe, qui auroit du être plus reſpectée, puiſqu'elle regarde un point auſſi délicat que la ſanté des hommes, & cela dans un pays où il eſt difficile de les remplacer.

Les maladies les plus communes du pays, ſont les fiévres. Les hommes robuſtes y ſont plus ſujets que ceux qui ont les fibres plus lâches & moins de vigueur dans les muſcles. On y a quelque fois auſſi des flux de ſang, Au reſte, ils y font moins de ravage depuis qu'on a trouvé une méthode ſupérieure pour les traiter. Ceux qui arrivent dans le pays ſont ſujets à des éruptions de la

peau, mais elles y ſont plutôt regardées comme ſalutaires, que comme nuiſibles. On eſt encore incommodé de dartres d'une forme circulaire de la largeur d'une piéce de vingt-quatre ſols ; on en eſt quitte pour prendre quelques drogues pendant quelques jours. Enfin il eſt conſtant, que Bombay eſt beaucoup moins fatal aujourd'hui aux Anglois, & même plus ſain que pluſieurs de nos autres établiſſemens dans les Indes. Il ne s'agit que d'y obſerver une certaine temperance ; & quel eſt le climat & le pays où la debauche ne détruit pas la ſanté ?

On peut diviſer les ſaiſons en deux, qui ſont, le temps pluvieux & le temps ſec.

Les pluies qui commencent environ vers le 28. Mai, s'annoncent pat un tonnere violent appellé *Eléphant* dans le ſtyle aſiatique, à cauſe de ſa reſſemblance pour

la force avec l'élephant ; Elles durent juſqu'au commencement de Septembre preſque ſans interruption ; & comme c'eſt le temps le plus chaud de l'année, elles donnent un rafraîchiſſement ſalutaire, qui n'ôte rien à l'agrément du pays, y ayant des petits intervales où le ſoleil luit. Les huit mois qui ſuivent ſont la ſaiſon ſéche. Au reſte, le temps le plus mal ſain de l'année eſt celui qui ſuit la fin de ces pluies. Elles laiſſent des vapeurs nuiſibles, dont on ſe garantit mieux en logeant dans les appartemens hauts.

Pendant cette ſaiſon des pluies, les marchands du pays ſe font un ſcrupule d'envoyer des bâtimens à la mer, ils ne regardent cet élément comme navigable, que pendant les huit mois de la ſaiſon ſéche, encore faut-il qu'immediatement après la ceſſation des pluies, ils faſſent une cérémonie ſuperſti-

tieuſe qui conſiſte à jetter dans la mer une noix de coco dorée par forme d'oblation. Il eſt vraiſemblable, que c'eſt là une de ces coutumes autoriſées & preſcrites par une longue tradition, dont l'uſage ſe perd dans l'antiquité.

CHAPITRE IV.

Du Gouvernement de Bombay.

LE Gouvernement de cette Iſle eſt entiérement Anglois, & ſubordonné à la Compagnie des Marchands qui commercent aux Indes Orientales. Ils ont établi à Bombay une commiſſion compoſée d'un Préſident & de neuf membres, qui forment un conſeil deſtiné à régler dans le pays les affaires de la Compagnie. Il eſt rare que ces neuf conſeillers ſoient tous à la fois à Bombay, y en ayant

pluſieurs d'employés comme chefs dans les factories ſubordonnées à cette Réſidence. Ceux qui ſont dans ce comptoir, y occupent les poſtes importans de Teneurs de livres, Tréſoriers, Gardes-magazin, &c. Ce ſont pour la plupart des écrivains qui parviennent à ces emplois, ſuivant l'ancienneté de leurs ſervices. Les matiéres ſont décidées dans ce conſeil à la pluralité des voix, quoique le Préſident y ait tant d'influence, que tout s'y décide à peu près ſuivant ſon avis. Si quelque membre du Conſeil s'obſtinoit à s'oppoſer au Préſident, il ſeroit bientôt forcé de quitter le comptoir, & de retourner en Angleterre; & s'il vouloit y porter ſes plaintes à la Compagnie, elles ſeroient vraiſemblablement peu écoutées, ſon principe étant de s'en repoſer ſur un chef, ce qui rend l'adminiſtration moins ſujette à inconvénient, que

lorſqu'elle eſt confiée à pluſieurs.

Pour ce qui eſt de la judicature, il a été fait en 1727. une Chartre Royale pour la régler dans les trois Préſidences de la Compagnie des Indes, ſçavoir à Bombay, au fort S. George ou Madras, & à Calcuta. Au reſte, cette Chartre n'a pas produit tout l'effet qu'on en attendoit, faute de Juges conſommés qui puſſent la faire exécuter dans tous ſes points. Ce ſont des marchands qui rempliſſent ces tribunaux; ils décident avec équité les conteſtations qui roulent purement ſur le commerce; mais lorſque l'affaire eſt mixte, & qu'elle demande la connoiſſance des loix d'Angleterre, on ne doit pas s'attendre que des gens qui ont paſſé leur vie dans le négoce, puiſſent en être aſſez inſtruits pour ſaiſir le vrai point d'une affaire & éclaircir toutes les difficultés qui peuvent s'y préſenter.

A l'égard des forces militaires & de celles de la marine, elles ſont ſous l'immédiate direction du Préſident, qui en eſt Général & Commandant en chef, quoiqu'au reſte il ne décide rien de conſidérable ſans la participation de ſon conſeil. La Compagnie fait partir dans ſes vaiſſeaux quelques ſoldats qu'elle engage pour ce ſervice, le reſte eſt compoſé de déſerteurs Hollandois, François & Portugais, qui quittent les établiſſemens voiſins pour venir ſervir à Bombay. Ils ont encore des topaſes demi noirs, qui ſont d'une race mêlée du ſang des Portugais: ceux ci, ainſi que les Catholiques Romains, qui ſont au ſervice de la Compagnie, ne ſont jamais moleſtés ni inquiétés ſur leur Religion, dont on leur laiſſe l'exercice très-libre, ſans les preſſer dans aucun cas d'en changer. Auſſi peut-on compter ſur eux, même

lorſqu'il eſt queſtion de combattre contte leur propre nation. On les forme en compagnies ſous des Officiers Anglois, & on les employe tant à la garde de l'Iſle, qu'à renforcer celle des établiſſemens ſubordonnés à celui de Bombay. On en fait quelquefois des détachemens ſuivant l'occaſion, & on les met ſur des vaiſſeaux armés, où ils ſervent dans des compagnies de marine. On prend auſſi quelques ſoldats parmi les natifs de l'Iſle, on les appelle *Sepay*, leurs Officiers ſont de leur même nation, quoiqu'aux ordres des Anglois. Ces troupes ont des mouſquets, ſans compter l'armure de leur pays, qu'on leur permet de porter. Leur paye eſt peu conſidérable, ſi on la compare à celle des Européens; ils n'en ſont pas moins utiles, ſouvent même ils ſont préférables aux ſoldats étrangers, étant beaucoup plus faits au

climat & à la façon de vivre du pays. Ils ſe comportent fort bien dans les occaſions importantes, ils ne reculent guères dans une action, s'ils combattent avec des Européens, & s'ils ſont encouragés par leur exemple. En un mot ils ſont très-fidéles à leurs maîtres, ou plutôt, pour me ſervir de leurs expreſſions, à ceux dont ils mangent le ſel.

L'Iſle fournit encore une milice compoſée des laboureurs & des habitans qui s'occupent à la culture des noix de coco. Si cette milice étoit un peu diſciplinée, elle ſeroit d'autant plus utile, que ces habitans ſont intéreſſés à défendre l'iſle contre les invaſions étrangeres : c'eſt pour leurs propres familles & leurs biens qu'ils combattroient. Ils ſont auſſi fort attachés au gouvernement Anglois, dont la douceur & la juſtice les frappent ſenſiblement,

lorſqu'ils la comparent avec l'oppreſſion des dominations voiſines.

Independamment de ces forces, la compagnie à été obligée pendant pluſieurs années d'entretenir des vaiſſeaux armés pour protéger le commerce ſur la côte, qui comme celles d'Affrique, a été de temps immémorial infeſtée de pirates. Si ces pirates n'avoient éte réprimés par nos forces navalles, ils n'auroient laiſſé échapper aucun des vaiſſeaux qui trafiquent ſur cette côte. C'eſt principalement au nord de Bombay qu'étoient les pirates, appellés *Sanganians*. Ils s'éloignoient rarement de leur port, & s'attachoient ſurtout à pourſuivre les bâtimens qui commerçoient dans le golfe Perſique; il ne leur arrivoit guères d'attaquer aucuns vaiſſeaux d'une certaine force, n'ayant pas aſſez d'artillerie pour cette entrepriſe. Tout leur objet étoit de

piller; & même ils ne faiſoient communement de priſonniers, que lorſqu'ils ſçavoient qu'il y avoit une rançon conſidérable à en attendre.

De l'autre côté du golfe Perſique, étoient les Arabes de Maskate, qui ne s'étoient armés au commencement que contre les Portugais, ſur leſquels ils firent pluſieurs deſcentes vers la côte de Surate. Ayant pris gout à ce métier, ils ont eſſayé leur force contre toutes les autres nations. Ce n'eſt que depuis que les Anglois les ont battus, qu'ils ſe ſont relâchés de leur goût pour la piraterie; ils ſe ſont même attachés au commerce, & n'ont plus de vaiſſeaux que pour la défenſive. Ils ont été en guerre avec Coulican, qui avoit fort à cœur de les réduire.

Il y avoit encore au nord de Goa quelques pirates, mais ils ſe

ſont réunis aux Anglois contre ceux d'Angria leurs ennemis. Comme c'eſt particuliérement contre ces pirates d'Angria que la Compagnie Angloiſe a été obligée de tenir ſur pied une marine très-diſpendieuſe, on a bâti en Angleterre des galéres faites exprès pour les combattre. Elles ſont très-belles, portent 18 ou 20 canons, & ſont pourvues de rames, qui ſont d'un très-grand ſervice dans le calme. Les Anglois ont auſſi fait faire quelques vaiſſeaux appellés *Grab*, ſur le modéle de ceux d'Angria, ce qui n'empêche pas que la Compagnie n'ait à Bombay quelques vaiſſeaux plus grands, qui, par la ſupériorité de leur artillerie, & par la difficulté dont ils ſont à aborder, ne craignent rien des bâtimens légers de ces pirates. Pour ſubvenir à cette dépenſe, la Compagnie oblige tous les vaiſſeaux Anglois qui traſi-

quent dans ces mers, à prendre des passeports à Bombay, & à payer pour cela quelques droits peu considérables. Je n'ai jamais vu personne s'en plaindre, les marchands au contraire sont reconnoissans de la protection & du secours qu'ils tirent de ces armemens.

CHAPITRE V.

Du Droit de possession des Anglois sur l'Isle de Bombay.

IL faut observer, que, lorsque les Portugais cederent cette Isle aux Anglois, cette cession ne se fit pas à beaucoup près suivant les termes du traité qui avoit été signé entre les deux Couronnes. On nous retint l'Isle de Salsette, quoiqu'elle ait toujours été regardée comme faisant partie de Bombay. Cette

injuſte retention rend l'Iſle de Bombay moins importante, ſa conſervation dependant beaucoup de Salſette, dont la propriété nous apporteroit d'ailleurs beaucoup d'autres avantages. Les Portugais ne ſe contenterent pas de reſſerrer nos poſſeſſions, ils nous aſtreignirent à laiſſer aux habitans de l'iſle tous les priviléges dont ils jouiſſoient, lorſqu'ils étoient ſous la domination du Portugal : deſorte que l'Iſle eſt encore aujourd'hui diviſée comme elle l'étoit autrefois, en trois paroiſſes Catholiques Romaines. Ces paroiſſes, qu'ils appellent dans le pays *Freguezias*, ſont celles de Bombay, Mahim & Salvaçam. Elles ſont gouvernées par des Prêtres Portugais, ce qui eſt tout à fait dangereux pour nous. La liaiſon & la correſpondance de ces Prêtres avec ceux des Colonies voiſines, eſt très-propre à porter ombrage aux Anglois,

qui ont plus d'une raiſon de s'en allarmer. Le gros des cultivateurs eſt compoſé de Metiz & de Canarins. Les premiers ſont le fruit du mêlange des Portugais avec les naturels du pays, les Canarins ſont les originaires de l'Iſle convertis à la foi. Les autres Colons ſont des Maures, des Gentils & des Perſis : Mais ces derniers ſont d'une datte plus recente, ne s'étant introduits dans l'Iſle, que par les acquiſitions qu'ils y ont faites poſterieurement. Au reſte on leur garantit, à tous également, la ſureté de leurs poſſeſſions, & chacun diſpoſe de ſes biens ſuivant les loix & les coutumes de ſa nation & de ſa religion.

La Compagnie a auſſi acquis des domaines conſidérables, tant par achat que par confiſcation pour crimes & ſaiſies pour dettes. Ces domaines ſont regis par un Officier particulier, ſous le titre de

Surintendant. La Compagnie a deux jardins très-agréables, cultivés à l'européenne, l'un eſt aux portes de Bombay, & il eſt ouvert à tous les Anglois qui veulent s'y promener. L'autre jardin qui eſt plus vaſte & plus beau, eſt dans un lieu nommé *Parell*, à 5 milles de la ville. Le Gouverneur y a une jolie maiſon de campagne, qui étoit originairement une chapelle catholique, appartenante aux Jeſuites, ſur leſquels elle fut confiſquée en 1719. Depuis les Gouverneurs ont augmenté les bâtimens, & embelli les jardins au point d'en faire une habitation très-agréable. On y arrive par une avenue d'arbres & de haies de près d'un mille de long. Quoiqu'on ſoit très-près du rivage de la mer, on y eſt à l'abri des vents de mer, parce qu'il y a une colline entre deux. L'air y eſt beaucoup plus frais qu'à la ville, c'eſt

ce qui engage le Gouverneur à y paſſer une partie de l'été.

On emploie principalement le terrein de l'Iſle en noix de coco, en ris & en oignons, qui y ſont d'une excellente qualité. Les arbres de coco y ſont ſi ſerrés les uns contre les autres, qu'ils forment une eſpece de petit bois, où on eſt à l'abri du ſoleil à toutes les heures du jour : Mais on ſe reſſouviendra, que j'ai dit ailleurs, que ces ſortes de lieux devoient être mal-ſains faute d'air.

Toutes les deſcriptions que j'ai vues de la noix de coco ne rendent pas encore la réalité de ſes merveilleuſes propriétés. Rien ne promet moins à l'aſpect que cet arbre, & cependant rien n'eſt d'une utilité plus variée pour le genre humain. Il reſſemble au palmier, ſi ce n'en eſt même une eſpece. Ses feuilles ſervent pour couvrir les maiſons. La coſſe du fruit s'em-

ploie à faire des cordages & même de forts cables pour les bâtimens. On extrait du noiau deſſeché une huile fort eſtimée & qui fait une branche conſidérable de trafic ſous le nom d'huile de copra. Enfin on tire de ce fruit l'arrac, le ſucre appellé *ſagri* & un fort bon vinaigre. Sa culture eſt fort aiſée au moyen de canaux, qui portent l'eau vers ſes racines, & d'un certain fumier, dont j'ai deja parlé. Un particulier qui a deux cens de ces arbres à lui, paſſe pour avoir ſuffiſamment de quoi vivre.

A l'égard du ris, on remarque une particularité qui mérite d'être rapportée. On ſçait qu'il lui faut un terrein très-humide, & s'il eſt dans l'eau, quelque haute qu'elle ſoit, ſa tige monte toujours au-deſſus, fût-ce même à douze & quatorze pieds. On a auſſi obſervé que, lorſqu'on mange du ris trop nouveau, les yeux

en ſont affectés. Je me borne à rapporter ce fait, qui eſt certain, ſans en vouloir chercher la cauſe phyſique.

On trouve dans l'Iſle un petit nombre de palmiers ſauvages, nommés *Brab* en Portugais, qui ſont diſperſés de côté & d'autre: ils portent un fruit inſipide, de la groſſeur d'une poire commune. En faiſant des inciſions au ſommet de l'arbre, il en découle une liqueur nommée *Toddi* dont on fait de l'arrack, qui eſt encore meilleur que celui de noix de coco. Il faut pour cet arbre un terrein ſablonneux, c'eſt pourquoi on le trouve preſque toujours ſur le bord de la mer. C'eſt ſur cet arbre que les oiſeaux nommés *Toddi* font leurs nids. On les appelle ainſi, à cauſe de leur attachement exceſſif à cet arbre. Ils ne ſont recommandables ni par leur plumage, ni par leur chant, ni par leur gout. Le mé-

chaniſme inimitable de leurs nids, fait tout leur mérite : mais auſſi eſt-ce un travail très-curieux ; ces oiſeaux ſont de la groſſeur d'une perdrix.

L'Iſle de Bombay fait l'éloge de notre gouvernement : c'eſt une des Colonies Angloiſes des plus peuplées rélativement à ſon étendue, il n'y a point de terrein inculte ; & encore ne fournit-elle pas à la ſubſiſtance de ſes habitans. Malgré les deſavantages de ſa poſition & de ſon terrein, elle rend beaucoup plus à proportion, que n'a jamais fait l'Iſle de Salſette, lorſqu'elle étoit ſous la domination des Portugais, avant d'appartenir aux Marattes.

CHAPITRE VI.

Des Fortifications, Ouvrages publics & Bâtimens de Bombay.

LORSQUE les Anglois prirent poſſeſſion de cette Iſle, ils trouverent dans la partie qui commande le fauxbourg, une vieille maiſon fortifiée, qui ſervoit de réſidence au Gouverneur Portugais. Ils bâtirent autour de cette maiſon le château qu'on voit aujourd'hui à Bombay. Leur obſtination à conſerver ces anciens bâtimens, les a empêché de placer le château dans tout autre endroit, où il eût été mieux; car dans ſa ſituation actuelle, il eſt commandé par un petit fort, qui n'eſt d'aucune défenſe, & qui s'appelle *la pointe de Dungaddi*. Ce dernier ſert aujourd'hui de priſon pour les debi-

teurs & les criminels. Le château eſt un quadrangle régulier, & bâti d'une pierre forte & dure ; il y a une citerne & un puits, dont l'eau n'eſt pas bien bonne, encore eſt-il ſujet à ſe deſſécher dans les chaleurs. A cette occaſion l'on obſervera, que l'eau en général n'eſt pas trop bonne dans l'Iſle de Bombay ; c'eſt une des raiſons, pour leſquelles les marchands gentils n'y ont point fait d'établiſſement. L'eau eſt pour eux un objet très-important, parce qu'ils ne boivent point de liqueurs ſpiritueuſes, c'eſt ce qui les rend ſi difficiles ſur la qualité de l'eau.

Lorſque la ville a commencé à ſe peupler, on l'a enceinte d'un mur ; ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt, qu'on a négligé d'enfermer dans cette enceinte cette pointe de Dungaddi dont nous venons de parler. Les courtines ne ſont guères plus fortes qu'une mu-

raille de jardin. On a creuſé dernièrement autour un foſſé, qui a couté beaucoup. Il eſt facile d'y faire couler l'eau de la mer, deſorte que la ville eſt entiérement environnée d'eau. Quoiqu'il en ſoit, Bombay eſt une des plus fortes places de la Compagnie dans les Indes ; & vu la commodité de ſon port, on pourroit en faire la capitale de nos établiſſemens, de même que Batavia l'eſt de ceux des Hollandois.

On a diſpoſé dans les lieux les plus convenables de l'Iſle des redoutes : il y en a à Mazagan, Sion, Suri & Worli. Il ne faut cependant pas trop compter ſur ces redoutes, qui ſont de peu de défenſe. Le fort de Mahim eſt le plus conſidérable après Bombay. Il garde le paſſage qui conduit à Bandurah, autre fort, qui eſt vis à vis du rivage de Salſette, & qui en eſt ſéparé par un bras de

mer. Au reſte, il ne peut y paſſer que des petits bâteaux & des barques, qui donnent peu d'occupation au bureau de douane établi en ce lieu.

La ſeule Egliſe qui ſoit à Bombay, eſt un bâtiment fort propre & fort commode, ſitué ſur une eſpéce de place, qu'on appelle *le Boulingrin*. Elle eſt près du fort, on y aborde par des promenades agréables, & on a bâti la plupart des maiſons des habitans à portée de cette Egliſe, qui eſt très-ſuffiſante pour contenir telle aſſemblée que ce ſoit de Chrétiens.

Les maiſons des Anglois ſont preſque toutes bâties entre deux cours, elles ſont faites de pierres & de chaux cimentées avec du plâtre; il eſt rare qu'elles ayent des vitres, auxquelles on ſubſtitue une eſpece de tranſparent, fait d'écailles d'huitres coupées

pées en quarré, qui ont la ſinguliére propriété de tranſmettre la lumiére très-ſuffiſamment, ſans qu'on ſoit incommodé de ſa violence : Elles ſont auſſi très-fraîches. On parquette les planchers avec une eſpece de ſtuc appellé *chunam* : c'eſt une chaux faite de coquilles brulées, qui dure fort long-temps, & prend un poli ſi uni, qu'on peut exactement s'y mirer. Ce qui empêche qu'on en parquette les terraſſes, c'eſt que la violence du ſoleil feroit craquer ce ſtuc, à moins qu'il ne fût préparé tout exprès, ce qui ſeroit d'une dépenſe trop conſidérable. On a tenté de couvrir les murailles de ce même ſtuc, ſans pouvoir y parvenir, parce que les parties ſalines de la chaux lui font tort, & gâtent les couleurs. Je crois devoir obſerver ici en paſſant, qu'au lieu de gravier, il y a des particuliers de Surate qui ont des promenades toutes entieres de ce

ſtuc. Ces promenades ſont ſujettes à beaucoup d'inconvéniens ; on ne peut s'y promener dans les temps pluvieux, elles ſont très-gliſſantes, & bleſſent les yeux, lorſque le ſoleil y donne à plein.

Les maiſons des marchands noirs ſont pour la plûpart fort mal bâties, les appartemens n'y ſont pas bien diſtribués, & ſont un peu obſcurs : enfin, ſi on les compare aux nôtres, on eſt choqué de la groſſiéreté & de l'air mauſſade de ces maiſons. Toutes celles de l'Iſle ont une eſpece de colonade au dehors, c'eſt une rangée de pilliers qui ſoutiennent un auvent que les Portugais appellent *Verandas*, ſous leſquels on eſt a l'abri du ſoleil, ce qui ſert encore à en préſerver les appartemens intérieurs. C'eſt ſur ces vérandas que les habitans de l'Iſle viennent jouir de la fraîcheur de l'air ; ils y terminent leurs affai-

res, & y reçoivent leurs visites. Ces colonades sont si bien inventées, que je suis étonné qu'elles ne soient pas d'usage en Angleterre, surtout dans nos maisons de campagne.

La plus grande partie des maisons de la ville de Bombay sont dans l'enceinte de ses murailles qui a environ un mille de circuit. A l'égard des pagodes des Gentils, ce sont des bâtimens fort simples, qui méritent peu qu'on en fasse mention. Elles ne reçoivent de lumiere que par la porte, vis-à-vis de laquelle est placée la principale idole, & cette idole est faite d'après les différentes imaginations qu'ils se forment des Déités subalternes qu'ils adorent; c'est sur quoi on s'étendra davantage ailleurs. Ils sont convaincus qu'un lieu obscur est plus propre à inspirer une religieuse horreur, ils tâchent, autant qu'ils peuvent

de placer ces pagodes au milieu des arbres, & très-près d'un étang pour la commodité de leurs ablutions. Ils tiennent à ces ablutions non ſeulement par religion, mais par volupté & par gout de propreté; ce qui ne doit pas étonner dans des climats auſſi chauds. Ces étangs ſont très-diſpendieux, étant tous pour la plûpart quarrés & environnés de dégrés de pierre pour la commodité des baigneurs. La pagode la plus remarquable du pays eſt ſur la montagne de Malabar, à environ deux milles de la ville. Le promontoir ſur lequel elle eſt, avec la petite Iſle de la vieille femme, forme ce qu'on appelle *la baye de Back*, dont l'entrée eſt fermée par une chaîne de rochers. C'eſt ſur la pente aſſez facile d'un de ces rochers qu'eſt la pagode, à portée de laquelle ſe trouve un étang formé d'eau de pluie. Les arbres dont elle eſt en-

vironnée, font une eſpece de payſage en amphithéâtre fort agréable dans le genre champêtre. Le vent les bat tellement qu'ils ſont entiérement panchés de l'autre côté, mais c'eſt avec tant de régularité, qu'on croiroit qu'ils ont été ainſi taillés exprès. Ces arbres nous donnent l'idée de ces bocages qu'on voit autour des temples dans les peintures des anciens. Aſſez près de la grande pagode, à l'extrêmité de la montagne, eſt bâtie une autre petite pagode, dont on ne parlera qu'en conſideration du Prêtre gentil qui l'a bâtie. Comme ſon hiſtoire caractériſe aſſez les Prêtres de cette religion, je l'inſererai ici comme me l'a conté un gentil qui en a été témoin oculaire, & j'eſpere qu'on me pardonnera cette digreſſion.

Lorſque cet homme arriva pour la premiere fois dans l'Iſle, il pouvoit

avoir environ trente-cinq ans, il étoit grand & bien-fait. Sur ſon recit très-probable, vu la profeſſion de ces gens-là, il avoit traverſé toute la Tartarie, le Thibet & les frontieres de la Chine. Enfin, dans ſes courſes il s'étoit propoſé de venir à Bombay; & quoique ſelon les mœurs des Gymnoſophiſtes des Indes, ſi célébres dans l'Hiſtoire ancienne, il dût aller tout nud, cependant par égard pour nos mœurs, il voulut bien, pendant ſon ſéjour dans l'Iſle, couvrir les parties que la décence oblige de cacher. Ce ne fut pas cependant ſi ſtrictement, qu'on ne vît un anneau de cuivre qui traverſoit le prépuce; ces anneaux, pour les gens de cet état, font le même effet que la ceinture de chaſteté qu'on donne aux Italiennes; ſes cheveux bruns étoient deux fois auſſi longs que ſon corps, & après lui avoir deſcendu juſ-

qu'aux talons, ils remontoient juſqu'au haut de la tête artiſtement treſſés. Cet étranger à ſon arrivée à Bombay, s'adreſſa aux Gentils pour leur demander dequoi bâtir cette petite pagode. Sa façon d'exciter leur devotion étoit fort extraordinaire, il préchoit au milieu d'un grand feu qui l'environnoit, ce qui paroiſſoit tenir du miracle, quoiqu'en effet il n'y eût rien que de naturel. Il étoit ſur une petite banquette de deux pieds de haut & de douze ou quatorze de large, autour de lui étoit une pile de bois allumée, deſorte qu'il ſembloit réellement être au milieu des flammes, qui à la vérité ne le touchoient jamais, mais qui auroient été inſupportables à tout autre; auſſi s'étoit-il accoutumé dès ſon enfance, & par dégrés à ſoutenir cette exceſſive chaleur. Cet expédient produiſit ſon effet, la collection d'aumônes qu'elle

lui procuroit, fut ſuffiſante pour bâtir la pagode, & je n'ai point entendu dire, qu'il detournât à d'autres uſages, ce que lui fourniſſoit la charité publique.

Je dois encore rapporter une autre particularité remarquable. Sur le mont de Malabar à la pointe il y a un rocher, où eſt une crevaſſe naturelle qui communique à la mer à travers le rocher. Les Gentils vont en ce lieu pour s'y purifier de leurs péchés; ils y entrent par en bas, & ſortent par la crevaſſe. Quoique ce paſſage m'ait paru fort étroit, on m'a aſſuré, que des perſonnes d'une groſſeur aſſez conſidérable y avoient paſſé. Quoiqu'il en ſoit, cette cérémonie eſt ſi religieuſement obſervée dans ce pays, que ſuivant la tradition, que je ne prétends pas garantir, le fameux Conagy Angria, pere du Pirate Angria, aujourd'hui vivant, ſe riſqua de venir

à la derobée & de nuit dans l'Iſle pour cette cérémonie, qu'il y accomplit ſans être découvert.

CHAPITRE VII.

Deſcription des Iſles voiſines de Bombay, & de la caverne merveilleuſe d'Elephanta : utilité de l'Iſle de Salſette.

LA plus voiſine eſt celle qu'on appelle *l'Iſle de la vieille femme*, je ne ſçais par quelle raiſon ; elle n'eſt ſeparée de celle de Bombay, que par le montant de la marée. C'eſt une langue de terre très-étroite d'environ deux milles de long, terminée par une petite éminence, ſur laquelle on a bâti une maiſon pour le guet. Près du milieu de cette Iſle ſont trois ſignaux, qui ſervent pour guider ceux qui entrent dans le port ; les rochers

qui entourrent l'Iſle, ſont dangereux, & les navigateurs ont ſoin de s'en éloigner. Du reſte elle ne produit que de quoi nourrir un peu de betail, ce qui fait que le total de l'Iſle n'eſt pas loué plus de deux cens roupies par an, c'eſt à dire environ ſix cens livres monnoie de France.

En entrant dans le port, on voit deux rochers fortifiés, nommés *Hénara* & *Canara*; ils ont été ci devant entre les mains d'Angria & des Maures. Ce ſeroit un très-grand deſavantage pour nous, ſi nos ennemis s'en mettoient en poſſeſſion; il eſt cependant fort à craindre que les Marattes, qui ont envahi tout le voiſinage, ne s'en rendent maîtres.

A trois milles de notre château on trouve l'Iſle des Bouchers, ainſi nommée, parce qu'on y garde des beſtiaux pour notre uſage. Nous y avons un fort qui ne

tiendroit guères plus qu'un colombier, encore nous nuiroit-il beaucoup entre les mains de l'ennemi. Cette Iſle eſt fort petite, n'ayant pas plus de deux milles de long, & à peine deux de large.

A trois milles de là ſe trouve la petite Iſle de Caranja, qui appartenoit dernierement aux Portugais, avant qu'elle fût tombée au pouvoir des Marattes, qui en ſont aujourd'hui les maîtres. Elle produit un peu de ris, de volailles, de chevres & de legumes, qui ſe vendent au marché de Bombay.

A deux milles de l'Iſle des Bouchers, preſque vis à vis le fort eſt l'Iſle d'Elephanta, ſi célébre quoique petite; elle n'a pas plus de trois milles de circuit, & eſt preſque toute en montagnes aux pieds deſquelles on apperçoit en debarquant ſur le rivage un Eléphant de pierre de grandeur na-

turelle, qu'on prend à une certaine diſtance pour un vrai élephant, vu la couleur de la pierre, fort approchante de celle de cet animal. Sur le dos de cet élephant on en avoit mis un autre plus petit, qui paroiſſoit taillé dans la même pierre, mais il y a long-tems qu'on l'a briſé. On n'a conſervé aucune tradition ſur l'hiſtoire de cet élephant.

On monte par une pente aſſez aiſée, & à moitié chemin de la montagne on trouve l'ouverture d'une grande caverne taillée dans le roc, qui fait l'entrée d'un temple magnifique. Le travail immenſe d'une telle excavation, ne doit pas moins étonner que les piramides d'Egypte. Ce temple ſouterrain eſt un quarré oblong, d'environ quatre-vingt ou quatre-vingt-dix pieds de longueur & quarante de largeur; c'eſt le rocher qui lui ſert de

toit, & je n'y ai rien vu qui empêchât de le croire tout d'une piece, il eſt à dix pieds de hauteur; il eſt ſupporté vers le milieu & à diſtance égale par deux rangées de pilliers d'un ordre ſingulier, ils ſont maſſifs & courts à proportion de leur épaiſſeur, leurs chapiteaux reſſemblent à un couſſin, & paroiſſent n'être qu'une même piece avec la montagne. Au bout du temple ſont trois figures giganteſques, le viſage d'une a cinq pieds de long & une largeur proportionnée. Au reſte, ces repréſentations n'ont de rapport avec aucune hiſtoire connue, ni avec la mytologie des Gentils. Ces ſtatues s'étoient fort bien conſervées eu égard à leur antiquité, juſqu'à l'arrivée des Portugais, qui s'étant rendus maîtres de l'Iſle, ſe crurent obligés de détruire les Idoles; & ſi l'on conſidére la dureté de cette pierre,

ils ont dû ſe donner beaucoup de peine pour defigurer ces ſtatues. On prétend qu'ils ont même employé des piéces de campagne, pour démolir ces morceaux précieux, qui auroient du bien plutôt exciter leur curioſité. La Reine de Portugal faiſoit tant de cas de ce temple, qu'elle ne concevoit pas qu'aucun voyageur pût revenir des Indes ſans viſiter cette merveilleuſe caverne: en effet en la voyant je l'ai trouvée bien au deſſus de toutes les deſcriptions que j'en avois lues; aux deux tiers du temple de chaque côté vis-à-vis l'une de l'autre, ſont deux portes ou iſſues, qui conduiſent à deux plus petites grottes, leſquelles ſont toutes ouvertes. Près d'une de ces portes à main droite, il y a pluſieurs ſtatues & groupes mutilés. Dans un de ces derniers, j'ai remarqué quelque reſſemblance avec le jugement de Salomon, une de

ces figures étant repréſentée avec une épée nue dans une main, & dans l'autre un enfant, qu'elle ſemble vouloir fendre par le milieu. La grotte de la gauche conduit à une ſalle de l'architecture la plus réguliére; c'eſt un quarré oblong exécuté dans un goût tout différent des édifices anciens ou modernes des Gentils. Je remarquai quelques peintures ſur les corniches, ce n'eſt pas que le deſſein en fût curieux, mais la beauté & la fraîcheur du coloris avoit de quoi étonner; car il leur faut ſuppoſer plus d'un millier d'années, ſi comme il y a tout lieu de le croire, ils ſont du même temps que le bâtiment; toute cette ſalle eſt toujours pleine d'eau, n'étant pas poſſible de l'épuiſer; la caverne eſt auſſi dans le même cas lorſqu'il a plu, & l'on ne peut y entrer, que lorſque la terre a eu le tems de ſécher.

Ce qui eſt très-étonnant, c'eſt, qu'un ouvrage auſſi admirable, & qui paroît tant au-deſſus des forces humaines, ne ſoit décrit dans aucun livre ni par aucun des Auteurs anciens que nous connoiſſons, & qu'enfin aucune tradition ne puiſſe fournir des éclairciſſemens ſuffiſans à ce ſujet. Rien de plus fabuleux & de plus ridicule, que l'opinion de ceux qui prétendent que cet ouvrage a été fait par les ordres d'Alexandre. Premierement, il eſt conſtaté par l'hiſtoire & la tradition, que ce conquerant n'a jamais pénetré ſi avant dans les Indes; & quand même cela ſeroit, eſt-il vraiſemble, qu'il eût employé ſon armée ou même aucun détachement de ſes ſoldats dans une petite Iſle d'une lieue de circuit, entiérement hors de ſon chemin, & où il n'y a pas une goutte d'eau fraîche, & cela pour conſtruire un tem-

ple, qu'il a fallu tailler dans une montagne, dont l'excavation ſeule n'a pu ſe faire que dans un long eſpace de tems, ſans compter le travail de la ciſelure de colonnes auſſi réguliéres, & du reſte de l'architecture qui ſubſiſte encore aujourd'hui; outre cela, dans toute cette ſculpture on ne trouve aucune eſpéce d'alluſion à l'hiſtoire, aux mœurs & à la religion des Macédoniens, ni même des Gentils, derniere circonſtance bien plus frappante. La ſeule conjecture qu'on puiſſe établir avec vraiſemblance eſt donc, que la religion des Gentils a eſſuié quelque revolution (c'eſt ce qu'ils nient conſtamment) & que ce temple eſt l'ouvrage des anciens habitans du pays, ce qui ſe confirme, ſi l'on remarque que les Gentils d'apréſent ne rendent aucun hommage, & n'ont aucune pieuſe vénération pour ce temple, qu'ils

ne regardent que comme une piece curieuſe d'antiquité. S'il étoit poſſible de fouiller dans les Annales des Bramins de ce continent, comme ils ſont les depoſitaires des hiſtoires les plus anciennes & des traditions verbales, on y trouveroit, ſans doute, quelques notices qui aſſureroient l'époque & l'origine de cet ouvrage admirable, & qui ſatisferoient la curioſité des antiquaires, qui ne s'occuperont jamais d'un objet plus grand & plus digne de leur attention ; il ne ſeroit pas moins à ſouhaiter, que quelque bon deſſinateur rendît au public le ſervice de nous donner ce temple avec toutes ſes dimenſions, qu'il prendroit ſur le lieu même, il examineroit la hauteur du rocher que l'on a excavé, ainſi que ſa dureté, & il évalueroit le tems & le nombre d'hommes qu'on a du employer à un tel ouvrage. On

y trouveroit de quoi exercer dignement le pinceau d'un Corneille le Brun, dont on ne peut trop vanter l'exactitude & la correction : car on ne doit pas ſe flatter, qu'une deſcription verbale puiſſe rendre parfaitement ce mémorable monument.

Je prie auſſi le Lecteur d'obſerver, que je ne garantis nullement l'exactitude des dimenſions que je me ſuis hazardé de donner, n'en ayant jugé qu'à vue d'œil. Si quelqu'un par la ſuite en prend le plan, ou en donne un deſſein, ſur lequel on puiſſe compter, & qu'on trouve que je me ſuis trompé, ou que j'ai exageré, je demande grace ſur l'erreur où je ſerai tombé ; on doit ſeulement être très-convaincu, que mon deſſein n'a pas été d'annoncer du merveilleux, & que je n'ai parlé que de ce qui m'a le plus frappé, tel qu'il s'eſt retracé à ma mémoire.

Ce lieu étant ſi près de Bombay, tous les Anglois qui demeurent dans cette derniere ville ne manquent pas d'y venir par partie de plaiſir : quelques-uns dînent en chemin à l'Iſle des Bouchers, d'autres préferent de dîner dans la caverne même, à cauſe de la fraîcheur extraordinaire que l'on y trouve. Dans le tems où l'air qui vous environne eſt tout en feu, vous n'entrez pas plutôt dans cette caverne, qu'il n'y eſt plus queſtion d'aucune chaleur, les trois ouvertures dont j'ai parlé y fourniſſant non ſeulement une lumiere ſuffiſante, mais auſſi aſſez d'air qui eſt toujours de la même temperature, étant impénétrable au ſoleil, à cauſe de l'épaiſſeur de la maſſe des montagnes de cette Iſle. D'ailleurs la lumiere en pénétrant juſque là, perd en chemin une partie de la force des particules, auxquelles le ſoleil donne une ſi grande activité.

Car il faut remarquer que dans les Indes comme dans tous les pays chauds, l'excluſion de la lumiere garantit de la chaleur, deſorte, qu'en fermant un appartement, on le rafraîchit conſidérablement. Cette régle n'admet d'exception, que dans le pays où le ſoleil & la poſition ſont d'une telle nature, que la chaleur y continue même après que le ſoleil eſt retiré, comme par exemple à Gambroun * ſur les côtes de Perſe, où les montagnes font une eſpéce de forêt, ce qui joint à la qualité bitumineuſe de la terre, ne permet pas à l'air de rafraîchir entre le ſoleil couché & le ſoleil levé.

Pour revenir à mon ſujet, j'obſerverai que le reſte de cette petite Iſle, n'a d'ailleurs rien de remarquable. On n'y trouve que

* C'eſt Gomeron, depuis appellé *Bender-Abaſſi*, place célébre du Golphe Perſique.

deux ou trois huttes ; ce qui ne doit pas étonner, y ayant auſſi peu de terrein à cultiver, & le pays manquant d'eau, qu'on ne peut ſe procurer que par les pluies.

Au nord de l'Iſle de Bombay, on trouve celle de Salſette, qui n'eſt ſeparée du fort de Sion que par un canal fort étroit, & guéable dans les eaux baſſes, elle a vingt-ſix milles de long & huit ou neuf de large ; le terrein en eſt abondant, & avec une bonne culture il fournit tout ce que peut produire la terre entre les tropiques. Il y a par tout de l'eau, & les Portugais y cultivoient beaucoup de ris pour en fournir Goa, dont cette Iſle étoit le grenier.

Il y a auſſi beaucoup de gibier, enfin je ne crois pas, qu'il y ait dans l'univers un lieu plus agréable. Il eſt impoſſible à Bombay, vu le nombre de ſes habitans, de

ſubſiſter ſans le ſecours & les proviſions de Salſette, auſſi la Compagnie en regrette-t-elle amérement la perte; notre Gouvernement avoit envoié quelques vaiſſeaux pour prendre poſſeſſion de l'Iſle de Bombay & de ſes appartenances; ils paſſerent l'hiver dans la petite Iſle d'Anjadiva, eſpéce d'écueil, où nous perdîmes la plupart de nos hommes par maladie, faute de proviſions & de logemens convenables. Enfin les Anglois laſſés d'une ſi longue attente, aimerent mieux traiter pour une partie, & ſe borner à la poſſeſſion de Bombay avec toutes les reſtrictions qu'il plut aux Portugais d'ajouter au traité. C'eſt ainſi qu'ils trouverent moyen de nous contenter, en nous cedant un ſimple port, qui n'a que le titre de Gouvernement, & dont ils n'auroient pu faire qu'un lieu de pêche.

Ces réflexions nous conduiſent

à d'autres, qu'on peut faire ſur le mariage de Catherine de Portugal avec Charles II. Il ne faut pas reprocher à cette Princeſſe ſa ſtérilité, ce ne fut qu'un malheur pour elle & pour la nation; mais il faut convenir, que ſa dot ne nous a profité d'aucune façon. On ſçait le deſtin de Tanger ſur la côte de Barbarie, que nous fumes obligés de démolir, parce qu'il nous coutoit plus à entretenir, qu'il ne nous rapportoit d'utilité, & c'eſt ſans doute, ce qui avoit déterminé les Portugais à nous céder cette place. Enfin, le reſte de ſa dot qui fut payé en argent fut employé par le bon Roi, ſon époux, à un armement deſtiné pour la défenſe du Portugal contre les deſſeins des Eſpagnols, qui la regardoient comme une Province revoltée. On n'a pas aſſez remarqué une autre conſéquence fatale de cette malheureuſe alliance,

liance, c'eſt que nous y avons perdu le commerce du Japon. On ſçait, que tant que les Portugais & les Eſpagnols ſe contenterent d'y introduire leur Religion, quelqu'oppoſée qu'elle fût à celle du pays, ils trouverent toute ſorte d'encouragement : mais lorſque cette nation ſage découvrit, que ſous prétexte de la propagation de leur doctrine, ces étrangers formoient des partis dans l'Etat, & qu'ils cabaloient pour faire tomber la couronne à quelque Prince de leur parti, il n'eſt pas étonnant, que cette nation prît l'allarme. Ce fut l'aveu indiſcret d'un des Commandans Eſpagnols qui les perdit. (Le Portugal étoit alors annexé à l'Eſpagne.) Ce Commandant leur dit, que ſon Maître avoit ſubjugué pluſieurs nations, en y envoyant des miſſionnaires qui y faiſoient une puiſſante faction, à laquelle ils joignoient des forces

ſuffiſantes pour ſubjuguer le reſte. Voilà ce qui entraîna la perte des Eſpagnols, ce qui les fit bannir du Japon, & ce qui cauſa la mort de quarante mille Japonois martirs de cette cauſe. Nous ne fumes pas à la vérité envéloppés dans ce banniſſement ni dans cette proſcription, nous fumes tolerés preſque ſur le même pied des Hollandois; mais ces derniers, pour aggrandir leur commerce, ne ſe firent pas un ſcrupule de profiter de la circonſtance: & lors du mariage du Roi d'Angleterre avec Catherine de Portugal, ils inſinuerent à l'Empereur le danger d'une telle alliance. Les Japonois, qui regardoient les Portugais comme leurs ennemis les plus implacables, en conçurent les plus vives allarmes, & nous interdirent tout commerce avec eux, ſous peine de mort, ce qui a toujours eu lieu juſqu'à préſent.

Pour revenir au traité par lequel les Portugais retinrent l'Iſle de Salſette, il eſt une nouvelle preuve de cette vérité générale, que les Anglois ſont preſque toujours dupes dans toutes les négociations, & les traités qu'ils concluent. Quoiqu'il en ſoit, ſi les Portugais n'avoient point perdu la poſſeſſion de cette Iſle, comme nous avons toujours été en paix avec eux, nous aurions toujours joui des avantages de ce voiſinage, & cette Iſle nous eût ſervi de barriere contre les incurſions des Marattes; mais l'indolence & l'aveuglement des Portugais ſur leurs propres intérêts, leur firent négliger la conſervation de cette Iſle, qu'il leur étoit ſi facile de s'aſſurer, leurs ennemis n'ayant point alors de forces maritimes, & l'Iſle ne pouvant être attaquée par terre, que par un paſſage fort étroit, appellé *le paſſage de Tannah*, qui

n'étoit guéable que pendant la marée, il n'y avoit qu'une miſérable redoute, qui n'étoit d'aucune défenſe. Cependant à l'approche & ſur les apparences d'une rupture avec les Marattes, les Portugais ſentirent la néceſſité de fortifier un poſte auſſi important; & le croira-t'on? ils firent la lourde faute de commencer à conſtruire un fort ſans aucunes troupes, pour couvrir leurs travaux, & pour repouſſer ceux qui voudroient les detruire. Les Marattes les laiſſerent tranquillement commencer ces fortifications, dont ils étoient ſurs de retirer tout l'avantage. Lorſqu'en effet elles furent ſur le point d'être finies, ils envoyerent des troupes dans l'Iſle, & n'eurent pas de peine à prendre un fort, dont les murailles étoient ouvertes en pluſieurs endroits, & où il n'y avoit pas une ſeule batterie de montée. Ils ne trouverent

d'ailleurs aucune oppoſition dans le reſte de l'Iſle. Le fort de Bandurah qui eſt vis-à-vis de celui de Mahieu, ne tint pas plus de deux jours. Nous ſommes donc à préſent expoſés aux invaſions des Marattes à la moindre méſintelligence; ce qui ne manquera pas d'arriver tôt ou tard, ayant affaire à un peuple auſſi inconſtant, qui entend ſi peu ſes intérêts, & qui s'embaraſſe aſſez peu du commerce, préférant, comme le reſte des Orientaux, le profit du moment aux gains plus conſidérables, qu'il pourroit faire à la longue. Sans même en venir aux hoſtilités ouvertes, ils peuvent beaucoup nous nuire, ſoit en nous refuſant les approviſionnemens dont nous avons beſoin, ſoit en fermant la communication avec le continent dont le paſſage de Tannah, eſt comme la clef. D'ailleurs, nous ne ſommes plus au tems, où, quel-

que ſupérieurs qu'ils fuſſent en nombre, nous pouvions leur diſputer le terrein par notre ſupériorité dans l'art de la guerre, & les intimider par notre artillerie. Aujourd'hui ils ſont auſſi familiers que nous avec la poudre, ils ſçavent même ſe ſervir de mortiers & ouvrir des mines; ainſi nous n'avons plus ſur eux aucun avantage à cet égard.

Si une fois ces peuples s'obſtinoient à s'emparer de Bombay, dont ils ſe regardent comme les propriétaires naturels, toutes nos fortifications ne les en empêcheroient pas; ils peuvent mettre ſur pied juſqu'à deux cens mille hommes y compris la cavalerie, tous bien fournis d'armes & d'artillerie, & accoutumés au climat; ils ſont chez eux, ils peuvent ſe recruter & ſe rafraîchir de vivres continuellement: auſſi quand ils nous virent faire notre foſſé au-

tour des murailles de la ville, ils en firent aſſez peu de cas. » laiſ-« ſons-les faire, diſoient-ils, nous « ne ſommes pas à préſent dans le « cas de rompre avec les Anglois ; « mais ſi cela arrivoit, nous rem-« plirions leur foſſé dans une nuit « avec nos pantoufles. » Leur plaiſanterie au reſte n'étoit pas juſte, & ils ne penſoient pas que le foſſé ſeroit rempli d'eau ; ce n'eſt pas au fond que cela augmentât beaucoup les difficultés du ſiége.

Privés de Salſette, nous perdons tout le commerce que nous pourrions avoir avec les marchands des pays voiſins, & ſurtout de Surate, qui, comme on l'a déja dit, ne viennent point à Bombay, tant parce que l'Iſle eſt trop petite, que parce que l'eau eſt trop mauvaiſe ; ſans cela ils y ſeroient attirés par la douceur & la liberté de notre gouvernement. Si nous avions Salſette, ils n'au-

roient plus d'objections à nous faire, y ayant assez de terrein, & l'eau y étant fort bonne.

Le revenu de cette Isle, lorsqu'elle appartenoit aux Portugais, qui n'y faisoient pas fleurir le commerce, se montoit à soixante mille livres sterlings par an, ce qui n'est pas le quart de ce qu'elle nous produiroit, à en juger par Bombay, malgré tous ses desavantages.

Du reste, excepté l'abondance des productions de la nature, il n'y a rien autre chose de remarquable dans l'Isle de Salsette, si ce n'est les ruines de Canara, qui sont des excavations dans les rochers qu'on suppose faites du même tems, que celles d'Eléphanta. Elles sont beaucoup plus nombreuses que ces dernieres, mais elles n'en approchent ni pour la grandeur ni pour la perfection de l'ouvrage.

Les montagnes de l'Isle sont

très-hautes, la tradition porte qu'elles ſont ſorties de la mer avec le pays des environs par un tremblement de terre violent; pour la confirmation de ce fait, on rapporte qu'on voioit encore, il y a quelques années ſur le ſommet de la plus haute de ces montagnes, une ancre de pierre pareille à celles, dont on uſoit anciennement pour les vaiſſeaux du pays.

Si quelqu'un prenoit le plan du temple d'Eléphanta, il feroit bien de paſſer à Salſette, & de prendre celui des excavations de Canarah. Par leur comparaiſon, il ſe mettroit dans le cas de mieux aſſurer ſes conjectures.

Lorſque Salſette paſſa entre les mains des Marattes, pluſieurs familles de Portugais vinrent ſe refugier à Bombay, & parmi ces familles il vint des Hidalgos Portugais, reduits d'un état floriſſant à la derniere mendicité : malgré

le juſte ſujet que nous avions de nous plaindre de ce que cette nation nous expoſoit par ſa négligence à de nouveaux dangers, ces familles trouverent à Bombay toute l'hoſpitalité & la conſolation qu'elles pouvoient ſouhaiter, entre autres M. de Souza-Ferras, Gentilhomme fort riche, qui s'étoit toujours piqué de bien recevoir chez lui tous les Anglois qui étoient venus à Salſette, fut par un juſte retour accueilli comme il devoit l'être dans l'Iſle de Bombay, où il eſt encore aujourd'hui careſſé & fêté par les amis qu'il s'étoit fait pendant ſa proſperité.

CHAPITRE VIII.

Des Marattes.

AVANT de parler des Iſles voiſines de Bombay, j'ai cru devoir donner la deſcription des Marattes, l'un de ſes peuples voiſins, qui par leur importance mérite un article ſéparé.

Leur nom vient par corruption de Marajah Roi de cette puiſſante Tribu, ce nom eſt purement local, & n'appartient qu'à leur pays; car dans le reſte de l'Inde, & même à Surate, ils ſont connus ſous le nom de Ghenims, ce nom répond à l'idée que nous concevons par le mot *Flibuſtier*, & qui eſt le nom général de tous les Gentils montagnards, qui font plutôt la guerre pour le pillage que pour la gloire. Pour donner

quelque idée de ce peuple puiſſant, qui a réduit une partie de l'Indoſtan ſous ſa domination, & qui donne des loix au gouvernement Mogol, il faut remonter à leur premiere origine,

On obſervera donc que les Monguls, tartares d'où le titre de Mogol eſt derivé, fonderent leur ſouveraineté ſur l'expulſion des Mores Pattans; pluſieurs des Gentils natifs ne pouvant leur faire tête, & ne voulant pas ſe ſoumettre à leur joug, ſe refugierent dans les montagnes de l'Indoſtan. Ils craignoient d'autant plus la domination de ces tartares, que ces derniers ſe faiſoient un point de religion de detruire leurs temples & leurs idoles; auſſi Auremgzeb les appelloit-il plaiſamment *les rats de la montagne.* Ces Gentils ſe ſéparerent en difſérentes tribus ſous des chefs, dont la déſunion avoit de tout

tems facilité l'invaſion de leur pays. Les Mogoles chercherent à fomenter ces diviſions; & ſoit par ménaces ou par careſſes, ils rendirent pluſieurs de ces chefs nommés *Rajah*, leurs tributaires. Quelques-uns d'eux vinrent à la Cour, non ſeulement pour y porter leurs hommages, mais même pour y faire un ſervice militaire, qui ne les empêchoit pas de conſerver leur domination dans les montagnes. Le Gouvernement Mogol ayant enſuite paſſé à des Princes indolents, & livrés aux plaiſirs du ſerail, ils ſe relacherent ſur l'attention & ſur les ſoins qu'il falloit ſe donner, pour tenir en reſpect les chefs des Marattes. C'eſt alors que ces derniers auroient pu recouvrer leurs anciennes poſſeſſions, s'ils s'étoient accordés entre eux ſur le choix de celui à qui appartiendroit l'empire; aimant encore

mieux s'aſſujettir à la famille tartare, que d'obéir à un des leurs: ils ſe bornerent à devaſter l'Indoſtan, c'eſt en quoi tous ces Rajahs s'accorderent, mais la couronne reſta aux Tartares.

Ils n'en jouirenr pas tranquillement; Aurengzeb ſur la fin de ſes jours vit piller deux fois Surate ſa capitale par un de ces Rajahs, nommé *Sevagi*, ou plutôt *Sou-Rajah*. Ce dernier étoit ſi ſûr de la négligence du Gouvernement Mogol, qu'il oſa annoncer ſon invaſion à un jour marqué, & il ne manqua pas ce même jour de piller la ville. Il ne trouva en effet aucune oppoſition, ſi ce n'eſt dans les factoreries Angloiſe & Hollandoiſe, qui ſe mettant en défenſe, échapperent à la deſtinée du reſte de la ville.

Sou-Rajah acquit par cet exploit & par quelques autres entrepriſes heureuſes, beaucoup de

réputation. Il gouverna dans une forme assez réguliere les avanturiers qu'il s'étoit attachés, & qu'il avoit rassemblés dans les montagnes du Decan : il prit le titre de *Marrajah* ou *Arch-Rajah*. Enfin, il fit trembler l'Empire Mogol, auquel il donna des loix. Ce qu'il y a de singulier, c'est que même pendant qu'il étoit en guerre ouverte avec son Empereur, il n'en professoit pas moins une soumission apparente au thrône, puisqu'il prenoit le titre de son Général dans le Decan : il tint sans doute cette conduite, pour ne pas donner trop de jalousie aux autres Rajahs.

Ses Successeurs observerent le même sistême de politique, & combattirent avec la même activité. A mesure que leurs Etats se sont accrus, ils ont mis sur pied des armées plus nombreuses & plus réguliéres. Enfin, ils sont de-

venus nation, ſans quitter l'eſprit de rapine, qui les avoit raſſemblés. On imaginera peut-être, que dès lors ils ont encouragé le commerce, c'eſt ce qu'ils n'ont jamais fait ; au contraire, par tout où leurs armes ont pénétré, ils ont détruit les manufactures ; il y en avoit de très-conſidérables ſur leurs côtes au ſud de Bombay, dont ils ont tellement opprimé les ouvriers, qu'il n'en reſte pas à préſent la moindre trace : ils ne comptent que ſur leur épée, & l'on peut dire, qu'ils ne manquent ni de conduite ni de politique, ils paroiſſent attendre patiemment une occaſion plus favorable pour étendre leurs conquêtes ; ſi même quelques fois il leur arrive d'être repouſſés, ils cédent docilement à la force, ſe retirent en bon ordre, & prennent leurs meſures pour revenir à la charge avec plus de ſuccès.

Ils ont encouragé les déſerteurs Européens au point d'en attirer chez eux; ces derniers leur ont montré tout leur ſavoir dans le genie, c'eſt à quoi ils ſe ſont bornés, les Indiens étant en général aſſez imitateurs, incapables d'ailleurs de porter quoique ce ſoit à ſa perfection. Ils donnent à ces déſerteurs une paye beaucoup plus forte qu'aux natifs du pays; mais ſi ces étrangers, après avoir amaſſé quelques ſommes, veulent les quitter, les Marattes ne le leur permettent pas. Ces ſoldats ne peuvent le faire qu'au hazard de leur vie, ou qu'en rachetant leur liberté, & en donnant tout ce qu'ils ont gagné; c'eſt ce qui fait que parmi les Européens il n'y a que ceux qui ont commis des crimes qui les banniſſent de leur patrie, ou des gens abſolument au déſeſpoir & ſans reſſource, qui aillent ſervir chez les Marat-

tes; ceux qui prennent ce parti languiſſent dans la miſere après avoir épuiſé leur jeuneſſe & leurs forces, & ils ſont négligés & mépriſés par ceux qui les ont employés.

Les Marattes en ont cependant aſſez appris pour former des ſiéges réguliers; c'eſt beaucoup pour gens, qui ci-devant n'avoient aucune connoiſſance du genie: par là ils ſe ſont trouvés en état de prendre ſur les Portugais Baſſaim, place forte ſituée ſur le continent à quelques milles au nord de Bombay; ils ont dreſſé des batteries, jetté des Bombes, employé la ſappe & la mine, juſqu'au moment où la ville s'eſt vue forcée de ſe rendre. Il faut pourtant convenir, que leurs troupes ſont plus propres pour des incurſions que pour des campagnes réglées. D'ailleurs, leurs armées ſont compoſées de laboureurs appellés *Co-*

rumbis, qui ſont obligés de conſulter le tems des ſemailles & de la recolte pour ſe rendre chez eux; c'eſt pour cela qu'ils ſont obligés d'ajuſter ſur les ſaiſons leurs opérations, leur Gouvernement ne permettant point d'importation de grain chez eux; deſorte que s'ils ne veilloient à la culture de leurs terres, ils courroient les riſques d'une famine: auſſi ſont-ils tous également formés à l'agriculture & aux armes, & ils n'en ſont pas plus mauvais ſoldats. Leur paye eſt très-mince, il s'en faut bien qu'on leur donne tout en argent, on leur en fournit la plus grande partie en ris, tabac, ſel & autres beſoins de la vie, qui ſont tous à très-bon compte. S'il falloit les payer en argent comptant, il leur ſeroit impoſſible d'entretenir de nombreuſes armées, ne faiſant aucun commerce.

Leurs chevaux, ſur leſquels ils comptent beaucoup, ſont petits, mais robuſtes, en quoi ils reſſemblent à ceux des montagnes d'Ecoſſe; ils ſont d'ailleurs très-faits à la fatigue, ſurs dans les chemins rabotteux, & il leur faut peu de fourage pour vivre.

Pour ce qui eſt de leurs armes, pluſieurs ſe ſervent du mouſquet, ſur-tout dans le cas où ils veulent tirer ſur l'ennemi pour enſuite ſe retirer à la hâte vers leurs corps. Leurs épées ſont généralement d'une trempe admirable, ils s'en ſervent avec beaucoup d'adreſſe, & dans l'action ils quittent le mouſquet pour ſe battre à l'épée. Ils ſont ſi curieux en lames, qu'ils mépriſent les nôtres, ou du moins les communes qu'on envoie dans les Indes pour les vendre. Lorſque le Darby, vaiſſeau commandé par le Capitaine Anſell, fut pris ſi honteuſement par

quelques canots d'Angria, on apporta devant ce Pirate une grande quantité de nos fournitures militaires. Lorſqu'il en fut aux épées angloiſes, il dit, qu'elles étoient bonnes pour couper du beure.

A l'égard de leurs boucliers, ils ſont exactement ronds, légers & couverts d'un vernis ſi poli, qu'il renvoie facilement une balle de piſtolet, & même à une petite diſtance une balle de mouſquet.

Ils ont parmi eux d'excellens archers & de bons frondeurs, dont ils font cependant beaucoup moins de cas, depuis l'introduction des armes à feu, vu leur peu d'adreſſe à ſe ſervir de ces dernieres; je ne ſçais, s'ils ont gagné au change.

Pour ce qui eſt de leur habillement, rien n'eſt plus groſſier. Un paquet de groſſe mouſſeline autour de leur tête, auquel ils

donnent le nom de *turban*, ou peut-être un morceau de toile ou de callico déchiré, une ſorte de torchon uniquement pour couvrir leur nudité, & un mauvais manteau qu'ils jettent ſur leurs épaules, & ſur lequel ils ſe couchent par terre, voilà toute leur garderobe. Je ne parle que des gens du commun, quoique les Officiers ne faſſent pas une figure beaucoup plus brillante. Tous ces ſoldats ont l'air de Belitres & de Gredins, à quoi contribue encore la mauvaiſe mine de leurs petits chevaux, dont l'équipement répond au reſte.

Leurs vivres ſont très-faciles à porter, ils n'ont beſoin ni de magazin de proviſions, ni de four ni de fourgon, il ne leur faut qu'un peu de ris & une bouteille de cuir pour l'eau, de façon que chaque ſoldat peut facilement porter ſa proviſion. Les Officiers ne

ſont guères plus ſomptueux, ſe contentant également de peu, ſurtout pendant leurs expéditions, qu'ils ſuivent avec rapidité, ſans cependant négliger l'artifice & le ſtratagême.

D'après ce détail il eſt à préſumer, que quelques forces que nous envoyaſſions d'Europe contre un ſi grand nombre de combattans, qui ont de plus l'avantage d'être chez eux, nous ne pouvons nous flatter de l'emporter. C'eſt ce qui doit nous faire déſeſperer de jamais recouvrer l'Iſle de Salſette, quelques raiſons que nous ayons d'en déſirer la poſſeſſion; & malheureuſement la ſituation de Bombay eſt aujourd'hui ſi précaire, qu'on riſque preſqu'autant à traiter les Marattes en ennemis, qu'à vivre en paix avec eux, & à s'y fier avec trop de ſecurité.

Si ces peuples pouvoient en-

tendre leurs intérêts, & ne pas écouter uniquement l'apas actuel, ils comprendroient qu'ils gagnent beaucoup à ce que Bombay ſoit entre les mains des Anglois, puiſqu'il en arrive une circulation de commerce, que cette nation n'eſt nullement dans le cas d'introduire dans ce continent. Ils ſont aſſurés d'un autre côté que l'Angleterre ne recherche les établiſſemens, qu'en vue du commerce, & qu'elle eſt bien éloignée d'avoir l'eſprit de conquête, ſes forts devant plutôt être conſidérés comme des magaſins de marchandiſes, que comme un frein pour brider les habitans. Malgré ces réflexions que les Marattes ſeroient en état de faire, il n'y a aucunement à ſe fier à eux. Un changement de miniſtére dans leur nation, une fantaiſie de piller Bombay, ou le projet de ſatisfaire les troupes, qui ſur toutes choſes deſirent

déſirent le brigandage, voilà de quoi faire un changement ſubit dans leur union actuelle avec nous.

Ce peuple croit en conſéquence de l'idée qu'il a de notre commerce, que Bombay renferme de grandes richeſſes. Les principaux d'entre eux, quoique mieux inſtruits, ne peuvent pas les deſabuſer de cette fauſſe opinion; car dans le fait, il s'en faut bien que Bombay nous fourniſſe de quoi ſuffire à ſes charges : nous ne gardons cette factorerie que par rapport aux autres, & pour le bien général de notre commerce dans les Indes. Quoi qu'il en ſoit, les Marattes conſéquemment à leurs préjugés croient ne pouvoir trop nous demander pour nous faire acheter la paix. Lorſqu'il fut queſtion de quelques ouvertures d'accommodement entre Sambagi-Angria & le Gouvernement de Bombay, après avoir exagéré les avantages

de notre commerce ſur cette côte, il ajouta qu'il ſe rabattoit à nous demander douze lacks de roupies, c'eſt-à-dire, cent cinquante mille livres ſterling par chaque année, au moyen de quoi, il ſe deſiſtoit de toute hoſtilité, & il promettoit de ne plus interrompre notre navigation; quoique cette demande n'ait pas été accordée, & que nous l'ayons traitée avec le mépris qu'elle méritoit, cela ſert toujours à faire voir à quel point cette nation nous croit puiſſants, & l'effronterie avec laquelle elle oſe former des prétentions en conſequence.

On ne doit pas être étonné de cette conduite des Marattes envers nous, puiſqu'on voit entre eux la même avidité. Le peu de leurs ſujets qui trafiquent ſur ce qui eſt néceſſaire pour la vie, eſt obligé de cacher très-ſoigneuſement ſes profits. Les particuliers les plus riches

affectent à l'extérieur toutes les apparences de la pauvreté, pour éviter de devenir la proye d'un Gouvernement avide de rapine. S'il les laisse tranquillement acquérir des richesses, ce n'est que dans la vue de s'en emparer un jour ou un autre ; il n'y a sur cela aucune distinction, si ce n'est les Officiers militaires qu'on respecte par raison d'Etat. Comme ils sont les instrumens de l'oppression, il ne seroit pas sûr de les desobliger & de les décourager. Tout attachés qu'ils soient à leur religion, ils n'épargnent pas plus leurs Prêtres ou Bramins que les autres : lorsqu'ils leur soupçonnent des richesses, ils mettent en usage les menaces, quelque fois même les tourmens, pour arracher leurs trésors, ce qui prouve qu'ils ne sont pas surchargés de scrupules de religion.

Il arrive de là, que les parti

culiers qui échappent au ſoupçon, enterrent leurs biens dans des lieux inconnus à leurs plus proches parens, ſouvent même à leurs héritiers ; & lorſqu'ils viennent à mourir ſubitement, ou éloignés de chez eux, ces richeſſes ſont perdues à jamais. Leur attachement à leurs tréſors eſt tel, que ſi on leur en ſoupçonne, & qu'en conſéquence on les expoſe à de violentes tortures, ils ont la conſtance d'en garder le ſecret, & de ne pas reveler où ils ſont, quoique à tous autres égards ils ſoient reconnus pour très-lâches & très-poltrons. C'eſt à tort que quelques-uns ont avancé qu'ils enſéveliſſoient avec eux leurs tréſors, les regardant comme devant leur être utiles dans l'autre vie ; ce qui prouve le contraire, c'eſt, que lors que ces Marattes ſont ſous un Gouvernement libre, où ils ne craignent point d'être pillés, &

qu'ils peuvent laiſſer leurs biens à leurs héritiers, il ne leur arrive jamais ni de les cacher, ni de les enterrer avec eux. Quoi qu'il en ſoit, j'ai entendu dire, que l'argent qui a été enterré dans les ſiécles paſſés, n'eſt pas moins conſidérable, que celui qui circule à préſent dans tout l'Indoſtan.

Comme le Gouvernement des Maures ou Mogols eſt beaucoup plus temperé & plus équitable, pluſieurs marchands Gentils, & ſur-tout les Banianes ainſi que les Bramins préférent d'y vivre, étant certains de n'y pas rencontrer les mêmes oppreſſions ni exactions. C'eſt ce qui fait qu'on voit à Surate une foule de marchands & d'artiſans Gentils. S'ils y ſont expoſés à l'avarice & aux vexations de certains Gouverneurs avides, ce n'eſt du moins qu'en paſſant; au lieu que le Gouvernement Gentil ſe conduit ſur un ſiſtême ſui-

vi de violence & d'injuſtice.

Tels ſont nos voiſins dont le caractere eſt cependant un vrai paradoxe; car quoique nous ne puiſſions pas y compter, ils n'affectent point, comme certaines nations Européennes, une fauſſe parade de ſincérité & de bonne foi, ils ne prétendent point être pris pour autres qu'ils ne ſont; ils ſeroient les premiers à ſe mocquer de ceux qui ſe fieroient à eux; ils ne font point profeſſion d'amitié ſous les termes ſpécieux du cérémonial. Ils ſe conſiderent toujours comme en guerre avec les puiſſances, dont ils envient la domination, & ſe croient en conſéquence permis tous les ſtratagèmes & les avantages, qui peuvent avoir lieu d'ennemi à ennemi.

Parmi tous leurs vices, on ne peut pas les taxer de cruauté, ni les regarder comme ſanguinaires. S'il leur arrive de tuer, ce

n'eſt que lorſqu'ils ne peuvent voler qu'en répandant le ſang. J'ai deja obſervé qu'ils ne font de priſonniers, que lorſqu'ils ont une rançon a en attendre, autrement ils s'en debarraſſent le plutôt qu'ils peuvent, pour s'épargner la peine de les garder. D'ailleurs, quoiqu'on vende des eſclaves dans les Indes, il n'y a point de ventes réglées pour ceux qui ſont pris à la guerre. Les Gentils ne commercent point en eſclaves, ce n'eſt que dans les tems de famine, que les peres ſe déterminent à vendre leurs enfans aux Maures & aux Européens. D'ailleurs, un Gentil ne peut pas garder ſous le même toit un eſclave d'une autre Religion que la ſienne, ce ſeroit une profanation qui leur eſt défendue par leur loi. D'un autre côté, le ſervice eſt à ſi bon marché parmi eux, qu'on y trouve toujours beaucoup de

domeſtiques prêts à ſervir pour la ſimple nourriture & l'habillement.

Les incurſions de ce peuple n'ayant point pour but de faire des eſclaves, ils en ſont moins formidables à leurs voiſins, ils effraient peu les laboureurs & les payſans, qui n'ont rien dans leurs huttes qui ſoit bon à emporter.

Lors même qu'ils pillent les villes, à moins qu'ils n'ayent quelque motif particulier de reſſentiment, ils obſervent une certaine moderation. Par exemple, quand ils pillerent Surate, outre qu'ils reſpecterent la vie des habitans qui ne firent point de reſiſtance, & qu'ils ne mirent le feu à aucune maiſon, il s'en fallut bien qu'ils exigeaſſent toute la rançon qu'ils en auroient pu tirer à la rigueur. Une de leurs maximes qu'ils expriment ainſi dans leur langue c'eſt, qu'il ne faut point arracher

la barbe par la racine, il ſuffit de la raſer, afin qu'elle puiſſe recroître pour une autre occaſion. Enfin, on peut dire qu'ils ſont une eſpece de bandits civiliſés; on peut même eſperer qu'ils adopteront par la ſuite des maximes plus conformes aux loix de la ſociété, & qu'ils pourront tenir un certain rang entre les Puiſſances réglées.

Le Marrajah, Souverain de ce peuple, tient ſa cour ou plutôt ſon quartier général au fort de Rari dans les montagnes de Decan. Si ce qu'on en dit eſt vrai, ce doit être la place la plus forte de l'Univers, On la décrit comme un rempart fortifié de rochers très-hauts, ſi eſcarpé, qu'il n'eſt acceſſible aux humains que par un ſentier étroit; il a de plus cet avantage, qu'indépendamment des proviſions qu'on y garde, ſon enclos eſt aſſez conſidérable pour fournir des grains ſuffiſamment

pour la nourriture de la garniſon; ſans compter qu'il ne faut qu'une poignée d'hommes pour défendre ce fort contre les armées les plus conſidérables; les paſſages & les défilés qui conduiſent dans la montagne, étant ſi raboteux & ſi étroits, qu'il ſeroit impoſſible à aucune armée d'y pénétrer.

C'eſt là que le Marrajah réſide avec une eſpece de cour militaire, compoſée de ſes Officiers. Il y tient un état ſouverain, & porte toutes les marques de la Royauté, dont une particuliére aux Rajahs de l'Indoſtan, eſt une longue veſte, qui eſt comme celle de tout le monde, à la reſerve, qu'elle eſt échancrée en pointe par en bas de chaque côté.

On ſçait combien les Orientaux ſont peu connoiſſeurs en fait de ſciences & d'arts. Le Souverain des Marattes & ſes Courtiſans, entiérement abſorbés par

les ſervices militaires, ſont encore moins curieux des manufactures de l'Europe & des raretés de la nature & de l'art, qui en viennent. Si on leur montre quelque piece bien travaillée en quelque genre que ce ſoit, leur avidité leur fait deſirer de l'avoir; mais ils aimeroient tout autant en recevoir l'équivalent en argent monnoyé, en diamants ou pierres précieuſes. Enfin, ils ſont ſi groſſiers, que quoiqu'ils ſoient curieux de charger leurs femmes de joyaux, ils préférent ceux mis en œuvre par leurs ouvriers tout informes qu'ils ſont, à ceux qui ont été travaillés par Robertſon ou Lucam, fameux jouailliers anglois, & c'eſt moins par partialité en faveur de leurs compatriotes, que faute de gout, ſe contentant d'ailleurs de ce qu'ils voient habituellement. Ainſi la montre du travail le plus délicat, n'eſt eſ-

timée chez eux, qu'à proportion du métail qu'elle contient; comme auſſi ils préféreront un cheval à tous les tableaux des Raphael & des Titiens.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'enveloppés dans ces profondes ténébres, ils ſoient partiſans de l'aſtrologie judiciaire, puiſque les peuples les plus inſtruits de l'Europe, n'en ont ſecoué le joug, que depuis peu de tems; en conſéquence ce peuple étudie les bons & les mauvais jours d'après les indications que leur en donnent les Bramins, qui ſont leurs aſtrologues, & qu'ils conſultent en toute occaſion. Ils pouſſent la crédulité juſqu'à croire aux devins & aux ſorciéres, dont ils débitent beaucoup d'hiſtoires, auxquelles ils ajoutent une foi aveugle. J'en rapporterai une qui m'a été garantie par un Gentil, qui aſſuroit en avoir été témoin oculaire.

Le Marrajah d'aujourd'hui ayant entendu parler de la grande réputation que s'étoit faite une certaine femme de ſes Etats dans la ſorcellerie & dans l'art de dire la bonne avanture, donna ordre qu'on la fît venir à ſa cour. Son intention étoit de la faire mettre à mort, je ne ſçais ſur quel motif; mais il eut auparavant la curioſité de la voir. Lorſque cette femme parut devant lui (elle avoit environ quarante ans) elle étoit fort replette & d'aſſez bonne mine. Il lui demanda d'un ton ſévére, ſi elle ſçavoit pourquoi il l'avoit envoyé chercher : oui répondit-elle, ſans ſe troubler & avec beaucoup d'intrépidité, c'eſt pour me faire ôter la vie; mais avant d'en venir là, permettez pour votre propre avantage, que je vous donne un conſeil ſalutaire. La curioſité, ou peut-être la crainte, ayant porté le Rajah à l'écou-

ter, elle ordonna qu'on lui apportât un coq & une poule ; le coq étoit plein de vie & de vivacité, en prenant la poule, elle pria le Rajah d'être attentif à ce qui s'enſuivroit, ſurquoi elle ſe mit à tordre le col à la poule, & auſſi-tôt, quoique perſonne ne touchât au coq, il ſouffrit les mêmes convulſions que la poule, & mourut en même tems qu'elle ; après quoi elle dit au Rajah du ton le plus réſolu, reſſouvenez-vous, Seigneur, que vous venez de voir un échantillon de votre deſtinée & de la mienne. Le Rajah, frappé de ce qui venoit de ſe paſſer, non ſeulement renonça à la faire mourir, mais même il la pria de ne point quitter ſa cour, lui aſſigna une penſion conſidérable, lui donna un palanquin & des domeſtiques, & enfin la traita comme une perſonne à la vie de laquelle la ſienne

étoit attachée. Mais revenons à la deſcription des Marattes.

Quant à leur perſonne, ils ſont tous généralement bien formés. Il eſt bien rare de voir parmi eux des tailles contrefaites; la plupart ſont robuſtes, leurs muſcles ſemblent annoncer de la vigueur; cependant la réalité n'y répond point, ſoit que tous les végétables dont ils ſe nourriſſent, ne faſſent qu'une chair molle & lâche, ſoit qu'ils ne prennent pas d'aſſez bonne heure les exercices qui peuvent fortifier le corps; je croirois plutôt cette derniere raiſon; car il eſt certain, que dans les pays chauds voiſins, ou l'on ne ſe nourrit pas mieux, on trouve des porteurs qui ſe chargent de fardeaux auſſi péſans qu'aucun porte-faix Européen. Cependant ce qu'il y a de vrai, c'eſt que dans une action les Marattes ſont battus non ſeulement par les Européens mais

même par les troupes du Mogol : auſſi s'ils engagent le combat, c'eſt qu'ils comptent ou ſur la ſupériorité du nombre ou ſur la légereté & la dexterité avec laquelle ils manient l'épée.

Ils ſont de toutes les couleurs depuis le noir juſqu'au brun clair, mais on a remarqué qu'ils ſont plus beaux à proportion de ce qu'ils ſont plus éloignés de la mer. Leurs traits ſont généralement réguliers & même délicats, ils ſe font raſer la tête à la reſerve d'une toupe de cheveux qu'ils conſervent dans le milieu, qu'ils attachent, & qu'ils laiſſent enſuite pendre par derriere ; les Marattes ſe diſtinguent encore des Maures par deux boucles de cheveux, qu'ils portent des deux côtés ſur l'oreille, & qui paroiſſant ſous leurs turbans, leur donnent l'air aſſez effeminé.

Leurs femmes ſo nt pour la plû-

part aſſez belles tant qu'elles ſont jeunes ; mais auſſi-tôt que cet âge eſt paſſé, elles ne tardent pas à ſe fanner. Il eſt rare d'en voir qui conſervent les graces de la taille & la fraîcheur de leur peau juſqu'à trente ans, paſſé lequel tems elles ne font plus d'enfans. On les eſtime très-fidéles & très-affectionnées à leurs maris, qui ne paroiſſent pas infectés de la teinte générale de jalouſie qui regne dans l'Orient. Comme perſonne ne conſerve les anciennes coutumes auſſi religieuſement que les Gentils, ils obſervent encore l'uſage barbare de brûler, & d'enſévelir avec eux leurs femmes ; (car il y a une tribu qui enſévelit ſes morts ſans les brûler.) Plus le mari eſt d'un rang élévé, & plus la femme eſt tenue de le ſuivre au tombeau. Les Rajahs ſpécialement ont toujours pluſieurs de leurs femmes brûlées avec eux. Cette cérémonie a été décrite par

tant d'Auteurs différens, que je ne m'y arrêterai pas, d'autant plus que je n'ai été témoin d'aucune. On a prétendu que les Bramins avoient établi cet uſage, pour arrêter les fréquens empoiſonnemens des maris par leurs femmes, ce qui arrivoit ſur la moindre querelle. Selon moi cette opinion n'eſt qu'un rafinement de conjectures auſſi fauſſes qu'injurieuſes aux femmes de ce pays, elle n'eſt confirmée par aucune tradition, & elle eſt contredite par le caractere des autres femmes Indiennes, qui ſont trop douces & trop tendres pour devoir être ſoupçonnées d'une cruauté auſſi déteſtable. J'atribuerois donc plutôt cet uſage à la force de la paſſion, qui a plus d'empire ſur les eſprits les plus foibles. Les Bramins ont auſſi travaillé à établir cette coutume pour faire leur cour aux principaux du pays, dont la vanité & la jalouſie eſt ainſi flattée aux dé-

pens d'un ſexe, qui eſt chez eux avili & captif. Les Bramins y ont auſſi cru la religion intéreſſée, tant parce que cette cérémonie y tient, que parce que ce ſont eux qui la réglent, ce qui redouble la vénération du peuple pour eux. Ajoutons-y que cet uſage augmente leurs émolumens. Les Marattes s'accordent ſur ce point comme en pluſieurs autres avec le reſte des Gentils.

CHAPITRE IX.

D'Angria & de ſes Succeſſeurs.

POUR ne rien laiſſer à déſirer de ce qui concerne les Marattes, on a cru devoir donner ici une hiſtoire abrégée de leurs chefs.

Conagi Angria, pere de celui qui regne aujourd'hui, eſt le premier fondateur de ce peuple de Pirates : il a joué un rôle très-

conſidérable dans les Indes, & ſur-tout relativement à notre nation. On a rapporté tant d'hiſtoires fabuleuſes ſur ſa naiſſance, ſon élévation & ſes progrès, que j'ai cru devoir m'attacher à demêler le vrai parmi tout ce merveilleux. Une lettre imprimée qu'on a prétendu dattée de cette côte, rapporte entre autres fictions qu'Angria étant originairement Maure ou Muſulman, changea de religion, & ſe fit Gentil, en épouſant la fille d'un Rajah. Cette alliance eſt un fait faux, quoiqu'elle ne ſoit pas impoſſible. Mais ſa converſion du Mahometiſme à la religion des Gentils, eſt entiérement abſurde, & n'eſt pas même probable. Un Gentil peut bien ſe faire Maure, mais un Maure ni toute autre homme de quelque religion qu'il ſoit, ne peut embraſſer celle des Gentils; elle eſt attachée excluſivement & inaltera-

blement à la naiſſance, & il eſt certain que ces peuples ne font point de proſélytes, c'eſt ce qu'on expliquera par la ſuite plus au long. Voici d'ailleurs les circonſtances que j'ai appriſes à Bombay ſur ce Pirate : elles me paroiſſent d'autant plus vraies, qu'elles ne tiennent ni du merveilleux ni de l'improbable.

Conagi Angria étoit d'une naiſſance obſcure, il nâquit dans un vil reduit du Décan, & ſervit quelque tems à Baſſaim un Hidalgo Portugais, en qualité de domeſtique, ou porteur de flambeau. Soit qu'il fût degouté de cette condition, ou qu'il eût d'autres vues, il s'enrôla ſur la fin du dernier ſiécle comme ſimple ſoldat, pour ſervir dans un petit fort ſur la côte du Décan, ſous un de ces Gouverneurs independants, dont il y avoit un ſi grand nombre, & qui ne dominoient que ſur

un petit terrein uniquement ſuffiſant pour fournir à la nourriture de leur garniſon. Angria y étoit entré ſans aucune marque de diſtinction, lorſqu'il arriva une mutinerie dans la garniſon, ſur ce que l'avare Gouverneur retenoit la paye des ſoldats. On ne dit point ſi Angria ſuſcita cette revolte; ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'il y prit beaucoup de part, & s'y ſignala par ſon activité & ſa fermeté : on maſſacra le Gouverneur, & on s'empara du fort, après quoi les complices lui en défererent le commandement unanimement, & s'engagerent à ſervir ſous lui. Cet attentat fut impuni, & peut-être ignoré dans ces tems de trouble, de façon qu'Angria, qui ne manquoit ni de réſolution ni de prudence, s'établit dans ſon uſurpation. Sentant combien il auroit à craindre des Marattes, il réſolut de s'attacher à eux en ſe rendant

utile par ſes ſervices dans ces foibles commencemens. Il arma un petit bâtiment appellé *Gallevat*, & il croiſa ſur les bâtimens marchands qui n'étoient pas armés, & qui trafiquoient ſur cette côte. Ses premiers ſuccès le mirent en état d'acheter la protection du Marajah par les préſens qu'il lui fit, de s'attacher ſes adhérens en leur partageant les depouilles qu'ils faiſoient, & d'accroître ſa puiſſance tant par terre que par mer.

La piraterie étoit peu connue ſur ces côtes, elle y étoit même marquée d'infamie; cependant la réputation & le bonheur qui accompagnoit les entrepriſes d'Angria, porta pluſieurs avanturiers & ſur-tout des Gentils à venir ſervir ſous lui. La côte étoit alors diviſée entre les Marattes, les Portugais, les Maures & les Anglois, qui s'y étoient introduits les der-

niers, deſorte, que ne pouvant s'accorder entre eux, & n'ayant aucun intérêt commun, Angria eut tout le tems de perfectionner ſes plans de conquête. Les Marattes, ſous la protection deſquels il piratoit, ne voulant point entretenir eux-mêmes des forces maritimes, virent avec plaiſir ſes deſſeins, & le regarderent comme un inſtrument très-propre à détruire leurs ennemis, ſe reſervant de renverſer Angria lui-même, s'il devenoit pour eux un adverſaire redoutable.

Bientôt au lieu de gallevats, Angria ſe ſervit de bâtimens plus forts, nommés des *Grabs*, portant neuf canons de dix livres, & ayant une proue. Ce changement commença à allarmer les Anglois, qui auroient pu facilement arrêter ſes progrès dès le commencement; mais tant qu'il n'avoit attaqué que les petits bâtimens marchands

des

des Indiens, les Anglois n'avoient pas cru devoir l'interrompre, perſuadés que pour le commerce & le fret, on n'en ſeroit que plus obligé de recourir à eux, dont les vaiſſeaux étoient plus forts & mieux équipés. Ils ne prévirent pas qu'en laiſſant accroître la puiſſance de ce pirate, il deviendroit à craindre pour eux-mêmes.

Angria, qui avoit trouvé moyen de dépoſſeder de leurs forts quelques chefs voiſins, oſa enfin attaquer notre pavillon, prit quelques vaiſſeaux anglois qui trafiquoient ſur la côte, pilla leur chargement, & fit quelques priſonniers, dont il exigea une rançon. Le Gouvernement de Bombay lui reprocha auſſi-tôt ce procédé de pirate, à quoi il répondit, en ſe juſtifiant de ce titre odieux, & en prenant celui d'Amiral du Marrajah, à qui il prétendit qu'appartenoit la Souverai-

neté de ces mers ; il ajouta qu'il étoit très-déterminé à faire reconnoître ce Prince par les vaiſſeaux de toutes les nations, en les forçant à prendre ſes paſſeports. Il joignit l'effet aux ménaces, & continua ſes déprédations. Cela obligea la Compagnie des Indes à entretenir une forte marine, pour protéger la navigation angloiſe, ce qui augmenta de beaucoup les charges de ce comptoir. Angria de ſon côté ſe ſoutint en croiſant indiſtinctement ſur toutes les nations, & en attaquant tous les bâtimens qui paſſoient ſur la côte ſans convoi. Il eut cependant ſoin de ne jamais s'expoſer par delà le mont Dilly ni vers le nord, de peur d'être intercepté par les Anglois, qui veilloient ſur tous ſes mouvemens.

Les inſultes qu'il fit au pavillon Portugais, forcerent cette nation à ſe joindre à nous en 1719 ; on

tenta une deſcente ſur ſes territoires, & on voulut le chaſſer de Colabba, dont le ſiége fut entrepris par le Commandeur Mathews, & le Vice-Roi Portugais. Quelques fautes qu'ils firent, les forcerent à ſe déſiſter de cette entrepriſe & à léver le ſiége, d'autant plus, que les Marattes étoient venus au ſecours des habitans de Colabba.

Ce ſuccès rendit Angria encore plus inſolent, il commençoit même à vouloir ſe rendre indépendant des Marattes, & à leur donner de la jalouſie, lorſqu'il mourut en 1731 âgé d'environ ſoixante ans.

Sa taille étoit un peu groſſe, il étoit plus noir que ne le ſont communement ceux du Décan; il avoit l'œil vif, le viſage plein, & le maintien ſévére, auſſi l'étoit-t'il en fait de diſcipline; il ne manquoit jamais de punir les

délinquans : d'ailleurs liberal envers les troupes, avec qui il affectoit une franchiſe militaire, pour ne pas dire de la familiarité : il étoit comme les Marattes peu ſoigneux de garder ſa foi ; auſſi n'étoit-il point étonné qu'on ſe défiât de lui.

Après ſa mort deux de ſes fils reclamerent ſa ſucceſſion, Sambaji Angria & Monackji Angria. Je ne ſçais par quelle raiſon le premier traitoit le dernier d'illégitime. Quoi qu'il en ſoit, Monackji s'étoit fait un parti aſſez puiſſant & étoit le maître de Colabba & de ſon diſtrict qui eſt vers l'embouchure du havre de Bombay. Sambaji avoit de ſon côté Gheri, Sivandrouck avec les territoires du ſud & la plus grande partie des forces navalles. Les Marattes n'étoient pas fâchés de voir une telle puiſſance ainſi affoiblie par ſa diviſion, ils ſe réu-

nirent avec les Anglois pour protéger Monackji, & l'aiderent à ſe défendre contre ſon frere, qui cherchoit à ſurprendre Colabba, où il avoit un parti ſecret. Sambaji nous fit le plus de mal qui lui fut poſſible juſqu'à ce qu'enfin tous ſes ennemis réunis lui prirent ſes forts & détruiſirent ſa puiſſance navalle, en prenant ou brûlant tous ſes grabs & ſes galevats dans ſon havre.

On a mis en queſtion ſi les Anglois avoient agi prudemment en détruiſant un ennemi, à la place duquel pouvoit s'élever une autre puiſſance, à qui il n'y avoit pas plus à ſe fier qu'à Angria, c'eſt à dire les Marattes.

Ce raiſonnement ſeroit concluant, ſi les Marattes par leur voiſinage de Bombay n'étoient déja en état de nous nuire & de nous attaquer par terre. Mais dans cette poſition, il nous eſt ſurement plus

avantageux de tâcher de nous conſerver en bonne intelligence avec eux, que d'avoir continuellement à craindre les hoſtilités d'un pirate, dont il n'y avoit aucune paix à attendre, ſans compter qu'il auroit fallu des forces de terre beaucoup plus conſidérables que nous n'en avons, pour reprimer ſa puiſſance. A ſuppoſer même que les Marattes puſſent lever une marine ſupérieure à celle d'Angria, leurs attaques par mer ne nous ſeroient pas plus fatales que par terre; car il eſt certain que Bombay ne pourra jamais tenir, dès que les Marattes auront décidemment réſolu d'en faire la conquête; ce qui n'eſt pas une conjecture hazardée dans la circonſtance actuelle, où ils n'ont rien à craindre des Mogols. Quand même les fortifications de Bombay pourroient tenir contre le choc des Marattes, il n'eſt pas

douteux, qu'en nous blocquant & en interceptant nos proviſions, ils peuvent rendre le comptoir de Bombay entierement inutile à la Compagnie.

CHAPITRE X.

De Suratte & du Gouvernement Mogol.

SURATTE a eu juſqu'ici tant de liaiſon avec le Gouvernement de Bombay, que ſa deſcription n'a rien de ſuperflu, d'autant mieux qu'elle ſervira à faire connoître le Gouvernement Mogol, avec qui nous avons tant d'intérêts à démêler, & ſur lequel on a debité tant de paradoxes politiques.

Suratte eſt ſituée ſur le continent un peu vers le nord de Bombay, environ vingt milles au-deſſus de la riviere de Tappi ſur

la droite en remontant : cette riviere n'a rien de remarquable, mais la ville qui eſt ſur le bord, eſt peut-être une des plus fortes preuves du dégré de puiſſance & de population, auquel le commerce peut porter une ville en très-peu de tems.

Vers le milieu du dernier ſiécle, Suratte étoit l'habitation d'un petit nombre de marchands, qui s'y refugierent à l'abri d'un vieux château de peu de défenſe. C'eſt à préſent une ville auſſi conſidérable & auſſi peuplée que Londres. Il y a beaucoup de belles maiſons dans le goût Indien. Lorſqu'elle eut commencé à prendre forme de ville, on bâtit des murailles autour de ſon enceinte pour la défendre contre les inſultes des Marattes, qui l'avoient pillée deux fois. Ces murailles ne pourroient tenir que contre l'attaque de ces avanturiers, ſans qu'on pût ſe

flatter de les défendre contre un ſiége régulier. Le château qui eſt du côté de la riviere, & devant lequel on paſſe avant d'arriver à la ville, n'eſt qu'un amas confus de bâtimens fortifiés de canons montés çà & là ſans aucun ordre. On n'a d'ailleurs obſervé aucunes des régles de l'architecture militaire.

Avant que la Compagnie des Indes angloiſes eût Bombay, c'étoit à Suratte qu'elle avoit établi la Préſidence des comptoirs de toute la côte ; nous y avions une factorerie, à laquelle le Gouvernement Mogol avoit accordé beaucoup de priviléges ; depuis même que la Préſidence a été transférée à Bombay, on a continué d'y avoir cette factorerie, & n'étant pas encore aſſez ſpacieuſe pour contenir tous nos effets, on a loué pour cet uſage une autre maiſon ſituée beaucoup plus près de la

riviere, qu'on appelle la *nouvelle Factorerie.*

Quoique le pays produiſe des denrées, & entretienne des manufactures qui font un objet important de commerce, Suratte eſt encore plus conſidérable étant le lieu d'étape des Indes, d'où les marchandiſes ſe diſtribuent dans tout l'Empire : auſſi n'y en a-t'il d'aucune eſpece qu'on n'y trouve ; la Compagnie angloiſe y envoie beaucoup d'étoffes, & ſurtout des Birampauts & Chelloes pour la Guinée, quoiqu'au reſte notre commerce ſoit très-baiſſé pendant les troubles de l'Empire, circonſtance toujours fatale au commerce par les atteintes qu'elle porte à la ſureté & au credit.

Pendant que le Gouvernement Mogol étoit en vigueur, l'équité en faiſoit tellement l'ame, que comme on l'a déja dit, les marchands de toutes les religions &

de toutes les nations, les Gentils ſurtout, venoient s'établir à Suratte de préférence. Si depuis, l'oppreſſion & l'injuſtice s'y ſont introduites, ce n'eſt que parce que le Gouvernement Mogol s'eſt reſſenti des coups que lui a porté la nouvelle puiſſance des Marattes, & de la confuſion qui a ſuivi tous les troubles qui ont agité l'Inde dans ce ſiécle. Il faut auſſi y ajouter, que les marchands eux-mêmes ont occaſionné des actes d'injuſtice, en déférant, pour ſe ſatisfaire, leurs querelles particulieres au Gouverneur, & en faiſant des partis pour en avoir qui leur fuſſent favorables. J'en rapporterai comme un exemple frappant le malheureux ſort de Mahmudally, petit-fils de ce grand commerçant Abdurgafour, qu'on dit avoir fait lui ſeul un commerce auſſi conſidérable que celui de la Compagnie angloiſe. (il

y a ici beaucoup d'exageration.) Il envoyoit chaque année ſur mer vingt bâtimens marchands de trois à huit cens tonneaux chargés chacun pour au moins vingt mille livres ſterling de marchandiſes, & quelques-uns pour vingt-cinq, ces bâtimens lui en raportoient à proportion pour les débiter à Suratte au marché de l'année ſuivante. Son fils étant mort avant lui, il laiſſa ſes biens à ſes deux petits-fils. La cour s'en ſaiſit, en prit pour un million ſterling, & leur laiſſa le reſte. L'un de ces deux freres étant mort, Mahmudally réunit les débris de cette immenſe fortune. S'il ne fit pas un commerce auſſi conſidérable que ſon grand-pere, il fut du moins le plus riche négociant de Suratte. Il avoit même ſur la riviere un fort en proprieté, nommé *Otway*, où il gardoit ſes magazins & ſes matériaux pour la conſtruction de

ſes bâtimens. Malheureuſement pour lui, quelques intérêts qu'il avoit à demêler avec un Baniane nommé *Lolldaſs Vituldaſs*, exciterent l'envie & la haine de ce dernier contre lui, en conſequence Lolldaſs réſolut de le perdre. Il faut remonter à la ſource de tous ces événemens, pour qu'on puiſſe entendre cette intrigue. Mahmudally avoit précédemment eu beaucoup de liaiſon avec Sorabkhan, Gouverneur de la ville de Suratte, ils avoient même commercé enſemble, & ce Gouverneur étoit debiteur envers Mahmud. Le bruit s'étant répandu que Sorabkhan méditoit l'extorſion la plus injuſte ſur les marchands de cette ville, ils firent une ligue contre lui; & Mahmud étant le plus conſidérable d'entre eux, ils le chargerent de conduire cette affaire. Il fut obligé de s'y prêter; l'événement répondit à ſes efforts,

Sorabkhan perdit ſon Gouvernement : mais on mit à ſa place Teg-Beckhan qui avoit eu autrefois ce Gouvernement, & qui en avoit été revoqué pour ſes oppreſſions. Mahmud qui déteſtoit ce Gouverneur, ſe repentit d'avoir contribué à la deſtruction de Sorabkhan ; & s'il ne travailla pas au retabliſſement de ce dernier, il crut du moins devoir le ſauver des mains de ſes ennemis, qui travailloient à ſa perte. Mahmud y étoit engagé par l'ancienne amitié qui l'avoit lié à Sorabkhan, & par la perte qu'il auroit faite de ſa créance, s'il avoit laiſſé périr ſon debiteur. Il n'y avoit point de recours à l'autorité ſouveraine. La Cour du Mogol étoit alors plongée dans cette indolence qui avoit invité Tamaskoulican a envahir la Perſe ; deſorte que les Chefs de Province appellés *Nababs* *, & les

* D'autres les nomment *Nabobes*.

Gouverneurs des villes vivoient dans l'indépendance, & n'obſervoient plus les régles de la bonne politique. Par exemple, les Mogols étoient ci-devant dans l'uſage d'envoyer un miniſtre ſous le titre de *Vokanaviſs*, pour examiner la conduite des Gouverneurs des Provinces, & pour leur inſpirer une juſte crainte; c'eſt ce qui n'avoit plus lieu. On obſervoit encore d'établir un Gouverneur dans la ville de Suratte, qui n'eût aucune eſpece de liaiſon avec le Gouverneur du château. Il étoit même de régle que ce dernier ne ſortoit jamais qu'une fois l'an pour aller à la principale moſquée. Cette ſage diſpoſition avoit encore été négligée. Teg-Beckan étoit proche parent & intimement lié avec le Gouverneur du château, ce qui leur donnoit lieu, à l'un & à l'autre, d'exercer encore plus impunement l'oppreſſion & l'injuſ-

tice. Toutes ces circonſtances favoriſoient le projet de Lolldaſs. Mahmudally ayant donné azile à Sorabkhan dans ſon château d'Otway avec quelques perſonnes de ſa ſuite, ils y furent aſſiégés par le Gouverneur à la tête d'un parti conſidérable, qui le força à ſe rendre, & raſa ce château, qu'on pouvoit regarder comme le ſiége de la liberté de Suratte. Peu de tems après Teg--Beckan envoya chercher Mahmudally, & le fit maſſacrer une nuit dans ſon appartement. Ses biens furent pillés, & ſes deux fils abandonnés & livrés à la diſcrétion de l'aſſaſſin de leur pere. Les autres marchands ne furent pas long-tems ſans ſentir la perte qu'ils faiſoient, & Lolldas devenu l'objet de l'exécration publique, mourut de chagrin bientôt après, ne laiſſant à ſes enfans qu'une banqueroute. La mort de Mahmud arrivée en 1732, fut

l'époque du déclin du commerce de Suratte, & la ſource des deſordres & des troubles, dont nous avons ſouffert ainſi que les autres.

J'ai déja obſervé que les Gentils étoient en grand nombre à Suratte, il y en a ſurtout beaucoup de la tribu des Banianes, qui ſont marchands de profeſſion. J'ai lu & entendu dire, qu'ils étoient ruſés, pleins de fineſſes, & qu'on avoit peine à commercer avec eux, ce qui ne doit s'entendre que des *Brocanteurs*, & petits marchands; car ceux qui ſont négociants dans toute l'étendue du terme, ſont très-honnêtes gens & très-sûrs. Ceux en particulier de Suratte ſe diſtinguent par la franchiſe & la droiture avec laquelle ils commercent; en une demie heure de tems, ils concluront en peu de paroles un marché de trente mille livres ſterling, & ils y feront éclater toute la bonne foi qu'on

pourroit attendre des Européens les plus honnêtes gens. Leur facilité à courrir les hazards du commerce, eſt paſſée en proverbe. Ils ont d'ailleurs ſur nous un avantage conſidérable, c'eſt le flegme & la tranquillité ſurprenante avec laquelle ils font un marché. Leur offre-t'on beaucoup au-deſſous de ce que valent leurs marchandiſes, ou marque-t'on de la colére de ce qu'ils rabaiſſent les nôtres, rien ne les provoque à aucun mouvement violent ni indécent. Ils vous laiſſent évaporer votre reſſentiment ſans vous interrompre, & attendent patiemment que vous ſoyez revenu de votre ivreſſe; car c'eſt ainſi qu'ils traitent notre emportement. Ils reprennent enſuite leurs mêmes propoſitions comme ſi de rien n'étoit; & s'ils s'en relâchent à un certain point, nous pouvons être sûrs que ce n'eſt point en conſidération du

bruit que nous venons de faire & de nos repréſentations, mais uniquement en conſéquence de l'avantage qu'ils y trouvent. Enfin, à cet égard ils ont ſur les Européens le même avantage, qu'un homme qui joue de ſang froid a ſur quelqu'un qui joue avec paſſion.

Les Gentils ſont employés à Suratte, non ſeulement dans le commerce, le change, l'agiotage & les manufactures, mais auſſi ils occupent ſous le Gouvernement Moreſque les emplois d'Officiers de douane, de Collecteurs, & en général tous ceux qui exigent la Science du calcul, ſur laquelle ils ſont très-ſupérieurs aux Maures, ces derniers n'étant guères propres qu'au militaire. Perſonne ne ſçait mieux qu'eux mettre ſur pied une extorſion & une vexation; on diroit que l'oppreſſion eſt leur élément.

On porte devant le Gouverneur de Suratte toutes les actions tant civiles que criminelles, il les expedie auſſi-tôt à la maniere de l'Orient. Il obſerve une coutume dont je n'ai vu faire mention dans aucun Auteur, c'eſt qu'il ne donne jamais ſes ordres de bouche, il les écrit en Perſan ſur des petites feuilles de papier, qui, quand elles ſont écrites, s'appellent des *Houkoms*, & auxquelles on obéit ſans replique; on les lui rapporte enſuite, & on les enfile enſemble pour ſervir de notte des actes qui ont eu lieu dans la journée.

On excelle à Suratte dans l'art de conſtruire des vaiſſeaux; & ſi leurs modéles étoient auſſi beaux que les nôtres, qu'ils s'efforcent d'imiter, on pourroit aſſurer, ſans exagération, qu'ils bâtiſſent les meilleurs vaiſſeaux qu'il y ait dans le monde, ſurtout pour la durée: ils en font de mille tonneaux &

au-deſſus. Il faut pourtant avouer que leur conſtruction a toujours quelque choſe de groſſier & de non fini; d'ailleurs il eſt fort ordinaire d'en voir durer un ſiécle, & cette ſolidité eſt duë à leur façon de travailler, & à la nature du bois qu'ils emploient; le joint des planches eſt impénétrable, le bois de charpente, dont ils ſe ſervent, eſt courbé naturellement, ſans qu'il ſoit beſoin de le forcer ni de le travailler au feu. Leur bois, qu'ils appellent *Tick*, eſt auſſi durable que le bois de chêne, & il a de plus la propriété de ne point éclater, quand il eſſuie un coup de canon, événement qui pour l'ordinaire, fait plus de tort à l'équipage que les balles mêmes. Ils ont encore une façon de conſerver le fond de leurs vaiſſeaux, en le frottant avec une huile, qu'ils appellent l'*huile de bois*, qui s'imbibe dans les planches, les nour-

rit, & les empéche de se gâter. Ils ne lancent pas leurs vaisseaux comme nous, en les faisant glisser, ils creusent des canaux qu'ils rempliſſent d'eau dans le chantier, & le courant emporte le vaisseau. On en bâtit aussi à Pegu, mais ils ne passent pas pour être aussi bien construits ni aussi forts que ceux de Suratte. Ils se servent de mats de la côte de Malabar; leurs cordes sont de cosses de cocos, & par conséquent plus rudes & moins maniables que celles de chanvre : cependant ils ont des cables qui durent plus long-tems que ceux d'Europe dans l'eau sallée, l'eau fraîche les corromproit bien-tôt. Ils préférent les ancres d'Europe, le fer en étant meilleur & mieux travaillé. A l'égard des voiles, ils les tirent de leur manufacture de coton; & si elles ne sont pas si fortes ni si durables que celles de cane-

vas, elles ſont du moins plus plian-tes, & moins ſujettes à ſe fendre. Au lieu de poix, ils ſe ſervent de la gomme d'un arbre appellé *Damar*, qui n'eſt point inférieure à la nôtre.

Leurs navigateurs ne ſont pas bien habiles, ils ſe ſervoient ci-devant d'Européens pour commander leurs bâtimens; depuis quelque tems ils commencent à s'en paſſer, ayant ſtilé à ce ſervice les natifs du lieu, qui peuvent d'autant plus y ſuffire, qu'ils ne ſe mettent guères en mer que pendant la belle ſaiſon, & conſéquemment ils eſſuient peu de tempêtes, & ils n'ont pas grand beſoin d'art dans la conduite de leurs vaiſſeaux : ils ſont mieux fournis en mariniers, quoique cependant il s'en faille bien, qu'ils aient la vigueur, la dextérité, & qu'ils ſoyent endurcis à la fatigue comme les Européens. Quand nos

vaiſſeaux ſe ſont trouvés dans le cas d'avoir leur équipage trop affoibli, ſoit par maladie, ou par quelqu'autres accidents, ils ont été obligés de recourir à ces mariniers noirs, qu'on appelle *Laſcar*, pour les remener en Angleterre. On a ſouvent vu dans les rues de Londres ces déplorables objets de la miſere humaine, demandant la charité, & expoſés à toutes les détreſſes que peuvent eſſuyer des malheureux qui ſont loin de leur pays natal, ſans aucun ſecours ; & qui ne connoiſſant ni nos loix, ni nos mœurs, ſont la proye & le jouet du petit peuple.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

*Des Edifices de Suratte, des Bains Orientaux, Joueurs de gobelets, Manufactures, & Caravannes, de l'*Opium, *du Pavot, & du Bang.*

LA ville de Suratte eſt bâtie dans le goût du pays; elle eſt en partie à la Mauresque, & en partie à la façon des Gentils. Les maiſons des gens de conſidération ſont preſque fortifiées. Il eſt facile de s'y défendre contre les ſoldats armés, que le Gouvernement envoie quelquefois, qui peuvent y arriver à chaque inſtant pour opprimer & mettre à contribution les particuliers. S'ils ſe defendent de ce premier mouvement de violence, ils en ſont ſouvent à l'abri par la fuite. Les

appartemens des femmes ſont ſur le derriere des maiſons, les Maures en étant exceſſivement jaloux. Ils ont toujours autant qu'ils peuvent, une chambre au milieu de laquelle coule une fontaine. Indépendamment de la fraîcheur qu'elle procure dans l'appartement, ſon agréable murmure les endort. Je ne conſeille cependant pas aux Européens de ſe livrer à cet uſage, à cauſe de l'humidité qui en eſt inſéparable, & qui eſt dangereuſe pour nous. Leurs chambres ſont meublées de ſophas, qui leur ſont commodes, parce qu'ils ſe tiennent toujours aſſis les jambes croiſées. Ils ont auſſi des glaces à l'Européenne, dont ils font beaucoup de cas, & des ſecretaires travaillés en fine moſaique. Leurs appartemens ſont encore ornés par les plafonds, qui ſont richement marquettés en ivoire & en mere perle. Leur Sallon

qu'ils nomment *Divan*, eſt entiérement ouvert du côté du jardin, dont les jets d'eau, les caſcades, & les parterres bigarrés forment le coup d'œil le plus raviſſant. Quoique les chaleurs de l'été ne ſoient pas auſſi inſupportables à Suratte qu'en bien d'autres endroits, ni même ſi malſaines, ils ont près de la ville des maiſons de campagne, où ils ont ſoin de diſtribuer beaucoup d'eau pour en faire un agréable azile contre les plus fortes chaleurs de cette ſaiſon. La Compagnie angloiſe a un jardin de cette eſpece pour l'uſage des négocians de ce Comptoir : mais il faut convenir que les incurſions des Marattes, qui ravagent la campagne, & vont juſqu'aux portes de la Ville, les empêchent quelquefois de profiter de ces délicieuſes retraites.

Les rues de Suratte ne ſont pas réguliéres ni tirées au cordeau.

La conſtruction des maiſons les rend fort commodes en été. Les ſeconds étages avancent en ſaillie ſur les premiers, & les troiſiémes ſur les ſeconds, deſorte que comme les rues ne ſont pas bien larges, les derniers étages des maiſons des deux côtés de la rue ſont ſi proches les uns des autres, qu'on peut ſe parler. Cette façon de bâtir garantit de la chaleur du ſoleil, ſans exclurre un rafraîchiſſement ſuffiſant. Les boutiques n'ont pas beaucoup d'apparence dans cette ville. Ce n'eſt pas qu'elle ne ſoit très-commerçante, puiſqu'il n'y a aucune marchandiſe qu'on ne puiſſe y trouver; mais les marchands ſont dans l'uſage de tenir leurs denrées dans d'autres magaſins, & ils n'ont dans leur boutique, que ce qu'il faut pour y vendre par échantillon.

Pour tout ce qui regarde la vie, je ne crois pas qu'il y ait au monde

une ville mieux approvisionnée, surtout, lorsque la communication avec la campagne n'est pas interrompue. Sans parler de l'abondance qui regne au marché, il faut avouer, que les productions du pays sont toutes exquises dans leur genre. Ainsi il ne faut pas s'étonner, si elles y sont un peu plus cheres qu'à Bengale : mais il en coute dans cette derniere ville pour nourrir les volailles, & les mettre en état d'être servies sur la table, au lieu qu'à Suratte on n'a aucuns frais à faire, la piece qu'on achete étant en état d'être mangée & d'une bonne qualité. Au reste, tous les vivres sont à Suratte à un prix très raisonnable. Le bled est renommé dans cette ville pour sa blancheur singuliére, sa substance & son goût; leurs legumes & leurs sallades sont de la meilleure qualité. On y a aussi du

gibier & de la venaiſon à fort bon compte.

A l'égard des vins & des liqueurs, c'eſt aux Européens a en apporter avec eux ; car on a de la peine à ſe faire à la diſtillation du pays, qui fournit ſuffiſamment d'eſprits & d'extraits ; mais les Européens n'en boivent guères ; ces liqueurs étant préparées d'une façon particuliére. On les appelle *Eſprit de mouton*, *Eſprit de daim*, *Eſprit de chevre*, & cela parce qu'on met dans les alembics une éclanche de mouton, une cuiſſe de daim ou un quartier de chevreuil ; & on prétend, que ce melange donne à la liqueur une maturité & un corps qui en corrige la rudeſſe & le feu.

On a tant de détails ſur les bains de l'Orient, qu'il eſt inutile d'en parler. Mais les Orientaux pratiquent à Suratte une eſpece d'opération qui n'eſt pas ſi connue en

Europe. Quelque voluptueuſe qu'elle ſoit pour eux, ils n'y attachent aucune idée d'immodeſtie ou d'indécence. Voici ce que c'eſt. On eſt couché ſur un ſopha, & celui qui eſt chargé de l'opération, vous *paîtrit tous les membres* les uns après les autres comme ſi c'étoit de la pâte. Il tire les extrémités des membres ſans faire de mal, mais aſſez fort pour faire craquer toutes les jointures des poignets, des genoux & même du col. On peut ſe livrer entiérement à eux; ils ſont de la plus grande adreſſe. On eſt perſuadé que cette opération rend les membres plus ſouples, & facilite la circulation des fluides, qui ſans cela croupiſſent & n'ont pas leur mouvement aſſez libre à cauſe de la trop grande chaleur. Elle excite chez les Orientaux les plus délicieuſes ſenſations. Elle leur fait éprouver une tendre lan-

gueur, qui va quelquefois juſqu'à ſe pâmer & s'évanouir.

Il paroît que les Turcs ont puiſé cet uſage chez les Chinois. On a voulu me perſuader, que s'il n'a pas lieu aujourd'hui en Europe, il paroît du moins que les anciens Romains le mettoient en pratique. C'eſt ſur un paſſage de Martial qu'on appuie principalement cette opinion. En le rapportant, je mettrai le Lecteur en état d'en juger.

Percurrit agili corpus arte tractatrix
Manumque doctam ſpargit omnibus membris.

Parmi les détails de luxe qui ſont l'objet des invectives de Seneque, on croit voir auſſi la friction Orientale. *An potiùs optem ut malaciſſandos articulos exoletis meis porrigam? ut muliercula aut aliquis in mulierculam ex viro verſus digitulos meos ducat.*

Quoi qu'il en ſoit, cette opé-

ration eſt une des plus eſſentielles des barbiers, qui la font tous avec beaucoup de ſuccès. Je dirai à cette occaſion, que les barbiers d'Orient l'emportent pour la dextérité & pour l'appareil ſur les nôtres. Outre qu'ils raſent avec beaucoup plus d'aiſance, ils portent avec eux une toilette complette, compoſée d'un miroir de poche, d'un gobelet de cuivre de la grandeur d'un taſſe à thé, de petites pinces & d'outils pour nettoyer les oreilles, couper les ongles &c. Il faut rendre cette juſtice aux Orientaux, qu'ils pouſſent plus loin que nous les recherches ſur la propreté; ce qui n'eſt pas étonnant chez un peuple qui en ſçait plus que nous en fait de ſenſualité.

Les femmes des Gentils du rang le plus honnête, ne font aucun ſcrupule de ſe baigner dans les rivieres en public & à la vue des

hommes : il eſt vrai qu'elles entrent dans l'eau avec leurs chemiſes ; mais dès qu'elles ſont mouillées, elles ſe collent tellement ſur le corps, qu'on voit la tournure & la forme de toutes leurs parties. C'eſt ſans doute de là que les Sculpteurs Grecs ont tiré l'idée des drapperies mouillées, comme ce qui pouvoit rendre plus préciſément & ſans indécence la nudité. Elles ſortent enſuite de l'eau, & changent de linge pour en prendre de ſec. C'eſt alors que les curieux ſont en defaut, car elles ont un talent particulier pour en changer en préſence de tout le monde, ſans bleſſer la modeſtie.

Je ne connois à Suratte de divertiſſemens publics que les tours des Joueurs de gobelets & les ballets de leurs danſeuſes. Comme nous parlerons de ces dernieres dans un autre endroit,

il ne ſera ici queſtion que des premiers.

Ces Joueurs de gobelets ſurpaſſent en habileté tous ceux qu'on a pu voir en Europe. Ils font des tours ſi ſurprenants, que je n'oſe rapporter ici ni ceux dont j'ai été témoin, ni ceux dont je ne peux pas revoquer en doute la certitude, quoique je ne les aie pas vus. Si je le faiſois, on m'accuſeroit de donner dans le merveilleux, qu'on reproche aux voyageurs. Je ne puis cependant me déterminer à paſſer ſous ſilence un de ces tours auquel j'avois long-tems refuſé ma perſuaſion; mais il a bien fallu me rendre à l'évidence. Lorſqu'un ſerpent a mordu quelqu'un, & qu'il eſt caché dans la même maiſon, on n'a qu'à envoyer chercher un de ces hommes, il ſe met à jouer pendant quelque tems d'un inſtrument qui reſſemble au flageolet:

le ſon de cet inſtrument opere ſi puiſſamment ſur le ſerpent, qu'il le force irreſiſtiblement à venir où eſt le joueur d'inſtrument, deſorte qu'on n'a plus qu'à le tuer. Peut-être tournera-t'on en ridicule ce que j'avance ici, j'aime mieux courrir ce riſque, que de ſupprimer ou taire une vérité. L'incrédulité ſe trouve tant de fois fondée, qu'elle eſt ſouvent de miſe; mais auſſi lorſqu'elle eſt trop générale, elle eſt dangereuſe, en ce qu'elle empêche l'examen, qui produit quelquefois des decouvertes utiles.

Je crois devoir auſſi placer ici un fait concernant ces charlatans, qui fait honneur à l'humanité. Peut-on tranſmettre trop de traits de cette eſpece à la poſtérité? Une chalouppe angloiſe qui alloit à Calcutta, l'une de nos fortereſſes, ayant été obligée de s'arrêter en attendant le retour de la marée,

les matelots prirent terre à un petit village de Maures où il y avoit une troupe de ces bateleurs. Entre autres tours dont ils avoient regalé le peuple qui s'étoit amaſſé autour d'eux, ils s'étoient ſouvent tiré un coup de piſtolet chargé de poudre à bout portant dans la gorge, ſans qu'il leur en fût arrivé aucun mal; lorſque les matelots Anglois debarquerent, ils voulurent repeter ce tour, & la poudre leur manquant, un de nos matelots offrit de la ſienne, ce qui fut malheureuſement accepté. La poudre angloiſe étant ſans doute beaucoup plus forte, que celle dont ils uſoient ordinairement, l'homme fut tué ſur le champ. Comme il étoit Mahométan, ainſi que tout le village où ſe paſſoit cette ſcène, la populace voulant venger le ſang Mahométan, ſe préparoit à maſſacrer tous les matelots Anglois,

ce qui ſeroit infailliblement arrivé ſans l'interceſſion des Joueurs de gobelets, qui eurent l'équité de déclarer, que quoi qu'affligés de la mort de leur confrere, ils ne l'imputoient pas aux Anglois, à qui il ne falloit ſuppoſer aucun mauvais deſſein. Sur cela la populace s'appaiſa, & les matelots s'en retournerent à leur bord.

Toutes les religions ſont tolérées à Suratte; ce point de politique étoit eſſentiel à obſerver dans une ville auſſi commerçante. Lorſque ces Indiens prennent à leur ſervice un Européen en qualité de canonier, comme il leur arrive ſouvent, ils le laiſſent fort tranquille ſur ſa religion, & ne le tourmentent point pour embraſſer la leur. Ils ſe relâchent dans cette ville du zéle exceſſif qu'ils marquent ailleurs pour faire des proſelytes. Peu de Chrétiens y deviennent apoſtats, & le pe-

tit nombre à qui ce malheur arrive, meurt abandonné & miſérable.

La ville de Suratte eſt abondante en manufactures. Il y en a ſurtout beaucoup de ſatins à fleurs en or & en argent. Le premier coup d'œil en eſt brillant; mais les deſſeins en ſont de mauvais goût, & les fleurs mal choiſies ainſi que la couleur du fond qui eſt rouge.

On y fabrique auſſi des pieces appellées *Chals*, (les plus fins viennent de Cachemire) ils en font des toiles ſur le mêtier, qui ſont bordées aux deux bouts d'un travail en fleurs, la piece eſt de deux verges * & demi de long, & d'une & demi de large, & ſert de manteau aux naturels du pays. Le prix en varie depuis dix-huit livres juſqu'à ſoixante. L'é-

* La verge d'Angleterre contient ſept neuviémes de l'aune de Paris.

toffe en eſt moelleuſe, très-chaude, & ſi prodigieuſement fine qu'on peut faire paſſer une de ces pieces dans une bague.

Lorſque la piece d'étoffe ne leur a pas été commandée, ils la portent eux-mêmes au marché, où ils trouvent gens qui les leur achetent de la premiere main, pour les revendre enſuite à d'autres marchands. Il eſt rare qu'ils reviennent du marché ſans s'en être defaits. Cette reſſource favoriſe l'induſtrie, & procure au fabriquant l'avantage de ne point dependre du marchand en gros, qui abuſe toujours de ſa ſituation.

Suratte étant le ſeul port qui ne ſoit pas entre les mains des Européens, dans les vaſtes Etats du Mogol, on peut juger du nombre & de l'importance des caravannes, qui tranſportent les marchandiſes dans l'intérieur de cet Empire, & ſurtout à

Dely & Agra, qui ne ſont qu'à trente journées de Suratte. Malheureuſement les chemins, qui n'étoient déja pas trop sûrs à cauſe des vexations des Raias indépendans, le ſont encore bien moins depuis les troubles qui déchirent aujourd'hui le pays. Autrefois on avoit imaginé un moyen ſingulier pour la sûreté de ces caravanes; on les mettoit ſous la protection d'une ſeule perſonne, c'étoit un enfant ou le plus ſouvent une femme qui étoit ſoudoyée pour cette expédition. On la choiſiſſoit d'une race qui eſt ſacrée chez les Gentils. Ces Gentils ſont les ſeuls dont la caravane ait à craindre. Lors donc qu'ils l'abordoient avec deſſein de la piller, la perſonne ſous la protection de laquelle étoit la caravane, proteſtoit contre cette violence, & ménaçoit les aſſaillans de ſe donner la mort s'ils perſiſtoient dans

leur entrepriſe. Ils ſe la donnoient en effet, lorſque la caravane étoit pillée. La ménace ſeule ſuffiſoit pour que les Gentils ſe cruſſent coupables de ſacrileges; s'ils faiſoient violence à la caravane après une telle déclaration, ils riſquoient les peines civiles & religieuſes, à leur retour chez eux, ils étoient dégradés d'honneurs, déteſtés & exclus de leur propre tribu. Il arrivoit de là que quelques-uns, pour éviter l'infamie, renonçoient à leur proye. Je ne crois pas que cette coutume ſubſiſte encore, ſoit que la race de ces religieux Suicides ſoit éteinte, ou ce qui eſt plus probable, que les Gentils aient ceſſé de reſpecter leurs oints, & qu'ils aient fait céder leurs ſcrupules à la paſſion de l'intérêt & du brigandage.

La correſpondance entre Suratte & Bombay s'entretient non-ſeulement par mer, la diſtance

étant très-courte, mais encore par des meſſagers à pied, qu'ils appellent *Pattamares*, qui portent les lettres à un prix fort raiſonnable. Ils font leur route avec beaucoup de diligence, au moyen de beaucoup d'*opium* dont ils uſent. Ils prétendent que cet uſage de l'*opium* leur donne des forces, & les délaſſe des fatigues du chemin. Ils courent en dormant & ſont aſſoupis quoiqu'avec les yeux ouverts.

Puiſqu'il eſt queſtion d'*opium*, je me permettrai une digreſſion à ce ſujet pour n'y plus revenir, non-ſeulement les Pattamares, dont on vient de parler en prennent, mais tous les gens de travail & les portefaix y ont recours. Il eſt très-certain que ces derniers ſe chargent de fardeaux, que les plus vigoureux Européens n'oſeroient pas entreprendre de porter. On m'a aſſuré que ces gens là pren-

nent à la fois ſans en être incommodés juſqu'à une once d'*opium*, & ils attribuent à cette drogue l'aiſance avec laquelle ils ſupportent leurs travaux les plus pénibles.

La plûpart des grands & des Orientaux riches ſe ſervent auſſi d'*opium* par ſenſualité, & pour ſe procurer un délire agréable. Ils en font auſſi beaucoup de cas, parce qu'ils le regardent comme ſouverain pour provoquer les déſirs, & prolonger la volupté. Quoi qu'il en ſoit, le trop fréquent uſage de l'*opium* leur donne de bonne heure toutes les incommodités de la vieilleſſe : mais ce n'eſt pas là de quoi contenir les Orientaux, qui ne ſont jamais frappés que de l'objet préſent, ſans s'affecter de l'avenir.

Selon eux il y a un melange de qualité dans l'*opium* qui ſemble tenir du paradoxe : il fait

éprouver à la fois une peſanteur dans la tête & un aſſoupiſſement apparent, & cependant on eſt intérieurement très-éveillé. On rapporte à ce ſujet un fait très-certain, & qui paſſe pour conſtant à Suratte.

Un Gouverneur de cette ville fut viſité par un Raia voiſin de ſes amis. Lorſque les grands Seigneurs vont les uns chez les autres, ils ſe font toujours accompagner, afin d'être plus en ſûreté. La trahiſon qui eſt commune entre eux, les oblige à ne négliger ſur cela aucune précaution. Le Gouverneur & le Raia dont nous parlons vivoient dans la plus parfaite intelligence, & ſe croioient entre eux à l'abri des inquiétudes & de la défiance : mais le premier ayant par hazard jetté les yeux ſur les gardes du Raia, leur ſituation attira ſon attention. Ils étoient tous accroupis par terre,

& ſembloient accablés par l'aſſoupiſſement le plus profond. On les auroit cru tout-à-fait endormis, & leurs têtes penchoient ſur leurs ſabres qui étoient hors des fourreaux, ſur quoi leur Gouverneur dit en riant au Raia : Il faut que vous comptiez bien ſur notre amitié pour vous riſquer avec des gardes, que l'*opium* a reduit à un tel état. Permettez-moi de vous dire, répondit le Raia, que vous vous trompez ſur ce ſujet. Il ne tiendra qu'à vous de vous en convaincre. Si vous avez parmi les gens de votre ſuite quelqu'un dont la vie ne vous ſoit pas bien chere, ordonnez-lui d'aller arracher une fleur du turban d'un de ces gardes. Recommandez-lui de le faire le plus imperceptiblement & le plus adroitement qu'il pourra, & vous verrez ce qui en arrivera. Soit que le Gouverneur eût parmi ſes eſclaves quelque ſujet

qu'il voulût punir, ou ſoit qu'il ne crût pas que ce badinage pût avoir des ſuites, il choiſit un de ſes gens pour faire cette expérience. On peut bien s'imaginer, que cet eſclave s'adreſſa au garde qui lui parut le plus endormi; mais ce garde, malgré ce prétendu ſommeil, ſentit très-bien ce qu'on lui faiſoit, & ſans plus de cérémonie, il coupa un bras au malheureux, & à l'inſtant tous les autres gardes furent ſur pied & en état de défenſe. Le Gouverneur ſe convainquit que l'*opium* ne diminuoit point la vigilance de ces gardes. Il n'en coûta qu'à l'Indien qui fut ſacrifié, & qu'on ne plaignit pas beaucoup. Tel eſt le ſort de ces victimes infortunées ſous un Gouvernement deſpotique & arbitraire.

Les Orientaux regardent auſſi l'*opium* comme un vrai ſpécifique pour inſpirer le courage & une

parfaite inſenſibilité dans le danger. Auſſi lorſqu'il eſt queſtion d'une entrepriſe périlleuſe & preſque déſeſperée, ils ne manquent jamais d'en faire prendre à leurs ſoldats.

Le meilleur *opium* vient de Patna ſur le Gange, où l'on en fait un trafic conſidérable, & d'où on le tranſporte dans toutes les Indes, ſans en excepter les côtes de Malai, où cependant l'*opium* eſt défendu ſous peine de mort, à cauſe des effets terribles & des meurtres qu'il y occaſionne. Cela n'empêche pas qu'on n'en paſſe en contrebande, l'appas du gain fait braver les réglemens & les loix.

Les rives du Gange produiſent tout ce qu'il y a de plus fort en pavot. Nous en eumes la triſte épreuve que je vais rapporter. Un Nabob ou Vice-Roi du pays ayant invité à une partie de plaiſir tous les

les membres d'une factorerie angloiſe, un Ecrivain de la Compagnie étant entré dans le jardin arracha un pavot, dont il ſuça la tête, ne croyant pas que cette petite plante eût plus de force en Orient qu'elle n'en a en Angleterre, où il lui étoit arrivé d'en ſuçer d'autres ſans inconvenient. Il éprouva le contraire; car il ne tarda pas à s'endormir profondément. Le Nabob qui apprit cet événement demanda auſſitôt de quelle eſpéce étoit le pavot ſur lequel étoit tombé le jeune Anglois. Dès qu'on lui en eut rendu compte, il nous annonça qu'il n'y avoit aucun remede humain, ni contrepoiſon qui pût le ſauver. Il nous en marqua tous ſes regrets & s'excuſa ſur ce que les qualités dangereuſes de ce pavot étoient ſi univerſellement connues dans toutes les Indes, qu'il avoit cru pouvoir élever cette plante dans ſon jardin, ſans

que perſonne fût tenté d'en cueillir, d'autant mieux que le pavot n'a rien d'attraiant pour le goût, La prédiction du Nabob s'accomplit, & l'Ecrivain Anglois ne ſe reveilla point.

Tant d'Auteurs ont parlé du Bang, que je ne crois pas devoir m'y arrêter long-tems. On en uſe à Suratte. On ne ſauroit comprendre ce que ſon uſage a de ſi ſeduiſant; cette herbe étant très-déſagréable pour le goût, & ſes effets ſi violents, qu'ils ſe terminent par une eſpece de fureur & de rage. Ceux qui en ont pris courent comme des déſeſpérés en tuant tous ceux qu'ils rencontrent. Cette phrénéſie dure juſqu'à ce qu'on les aſſomme. Il faut cependant convenir qu'on ne s'en ſert pas tant aujourd'hui dans les Indes qu'on faiſoit autrefois. Revenons au commerce du Pays.

Les manufactures particuliéres du Guzarat doivent leur origine à l'induſtrie des Perſans, ou plutôt d'une race de Perſans réfugiés, qui depuis pluſieurs ſiécles quitterent leur Patrie pour ſe ſouſtraire à la perſécution des Mahometans, qui infeſtoient la Perſe. Ils s'embarquerent avec la plus grande précipitation dans trois vaiſſeaux, ſans autre projet que celui d'aborder où l'on voudroit les recevoir. Il eſt à préſumer, qu'il y avoit parmi eux quelques Seigneurs diſtingués, qui étoient en butte à la haine du conquerant. Nowroj-Ruſtumgi qui a été en Angleterre, & dont la famille eſt fort conſidérée dans le Guzarat, tire ſon origine de ces Rois de Perſe, dont la Dynaſtie fut détruite lors de l'invaſion des Mahométans. C'étoit un Prince nommé *Izdigerdes* qui regnoit alors. Il deſcendoit de Coſroes fils

d'Hormisdas. Il fut detroné & maſſacré en 1650. Ces transfuges Perſans furent reçus à Suratte avec beaucoup d'humanité. On a dit qu'ils débarquerent au premier endroit où ils virent du feu, & que ce fut à Suratte ; que les Gentils ne les reçurent qu'à condition qu'ils ſe conformeroient aux coutumes de l'Inde, & que ſpécialement ils s'abſtiendroient de manger tous les animaux. Ces faits ne me paroiſſent pas appuyés ſur des authorités aſſez fortes, pour qu'on doive les croire ; auſſi n'y ajoute-t'on pas également foi dans le pays. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on leur impoſa la loi de ne point tuer de vaches, ce qu'ils évitent encore aujourd'hui, même à Bombay, où ils auroient encore plus la liberté de le faire. Il eſt vraiſemblable que c'eſt plutôt par imitation que par néceſſité, qu'ils ont adopté les manieres & les uſa-

ges des Indiens. Ils ont cependant toujours évité ſoigneuſement de ſe mêler pour les alliances avec ces mêmes Indiens. Les malheureux Perſans qui ſont reſtés en Perſe, & qui ne purent pas ſe ſauver de l'orage de la perſécution avec ceux qui vinrent à Suratte, les regardent comme leurs freres, ſans cependant conſerver avec eux une correſpondance bien étroite. D'un autre côté les Perſans du Guzarat ſemblent avoir perdu de vue leur origine. Ils regardent l'Inde comme leur propre pays; mais ce qui les fera toujours paſſer pour étrangers, c'eſt leur conſtance à ne point faire de mariages avec les habitans du pays, & le peu de zéle qu'ils ont pour faire des proſélytes.

Ils ſont communement plus beaux que les Indiens naturels, quoique d'une couleur jaunâtre.

A l'égard des femmes, celles qui ne ſont pas employées à des travaux pénibles, ont la peau aſſez blanche. La néceſſité qui a obligé leurs ancêtres à un travail journalier pour gagner leur vie dans un pays étranger a perpétué chez eux le goût du travail; deſorte, que ce ſont eux qui font le plus ferme ſoutien des manufactures & de l'agriculture. Les uns s'emploient à la conſtruction des vaiſſeaux & les autres au commerce de la diſtillation, lequel commerce fleurit, ou languit ſuivant que les Gouverneurs Maures de Suratte ſont plus ou moins attachés à l'obſervation de la loi de Mahomet. Au reſte, cette loi ne condamne pas formellement les liqueurs fortes, elle ne renferme que des conſeils de s'en préſerver. Les paſſages de l'Alcoran qu'on rapporte ſur cet objet ſont plutôt contre l'abus de ces li-

queurs, que contre leur uſage. Mais à la façon dont ils ſont exprimés, on voit bien que le Légiſlateur connoiſſoit à fond les hommes, & qu'en conſéquence il a ſenti qu'il leur coûtoit moins de s'abſtenir tout à fait d'un plaiſir que de le prendre moderément. D'ailleurs ces Perſans ne ſe mêlent preſque jamais du Gouvernement ni de la guerre. Ils ſe ſoumettent tranquillement au plus fort, Gentil ou Maure, & au moyen de cette réſignation, & de l'utilité dont ils ſont à la nation, ils ſont toujours protégés par l'un ou par l'autre des deux partis.

CHAPITRE XII.

De la Puiſſance des Rajah Gentils, de Gengiskan & de Tamerlan.

C'Est à préſent le Gouvernement Maureſque, qui du moins pour la répréſentation prévaut à Suratte, quoiqu'éclipſé & balancé par les Marattes leurs voiſins, qui tiennent les Maures perpétuellement en crainte. Conſéquemment ces derniers ſont dans une eſpece de dépendance des Marattes qui durera long-tems, les Maures n'étant pas à beaucoup près ſi forts en nombre. Ils pourroient cependant ſecouer le joug des Marattes, & les renvoyer dans leurs montagnes, s'ils étoient renforcés par le ſecours des étrangers. Dans l'état actuel des choſes, le Souverain Maure

de l'Indoſtan, ſi connu ſous le titre de *Mogol*, n'eſt qu'un phantôme ſur le trône depuis l'invaſion & la fin de Schahnadir, il ne regne qu'au gré des Raia Gentils, qui l'élévent, le dépoſent & l'aſſaſſinent comme il leur plaît. Ils aboliroient même juſqu'au nom de Mogol, s'ils pouvoient convenir entre eux de la puiſſance & du nom qu'il faudroit y ſubſtituer. Cette indéciſion & cette diviſion pourroit bien un jour cauſer leur perte, ſur-tout ſi leurs voiſins Mahométans prenoient la réſolution, ou de rétablir l'autorité des Mogols, ou de s'emparer eux-mêmes du Gouvernement. Ce ſont les Tartares qui bordent l'Indoſtan qui ſeroient le plus à portée d'amener cette revolution. Ils ont été long-tems épuiſés par les eſſaims nombreux avec leſquels Gengiskan & Tamerlan ont conquis & devaſté l'Aſie

& même une partie de l'Europe. Mais le tems a reparé ces vuides conſidérables, & ils ſont aujourd'hui nombreux & redoutables. Quelques traits de l'hiſtoire de ces deux grands Conquerans pourront éclaircir l'hiſtoite de l'Indoſtan. C'eſt ce qui m'engage a en faire ici mention.

C'eſt vers l'an 1200 que Gengiskan réunit ſous le même étendart une armée innombrable de Tartares ſeptentrionaux. Quoique ces Peuples fûſſent de tribus & de nations fort oppoſées & contraires, & qu'ils vécûſſent preſque comme des ſauvages Américains, Gengiskan ſçut les raſſembler pour la même cauſe. Avec leurs ſecours, non-ſeulement il aſſujettit une grande partie de la Chine, en traverſant la muraille célébre qui la défendoit; mais il étendit ſes conquêtes juſqu'à la plus grande partie de l'Aſie, qui

étoit poſſédée par des Mahométans. Il ſe declara bien plus ouvertement contre ces derniers, que contre les Chrétiens, qu'on peut dire qu'il favoriſoit. Gengiskan lui-même étoit de la religion des grands & des ſçavans de la Chine, qui n'adorent que le *Thien*, c'eſt-à-dire, le ſouverain Etre. On ſait que les partiſans de la loi naturelle ſont fort tolerans. Auſſi Gengiskan étoit-t'il fort indifférent ſur toutes les religions, que vouloient obſerver ſes nouveaux ſujets. S'il perſécuta les Mahométans, ce fut plutôt par politique que par averſion pour leurs maximes & leur croiance. Après ſa mort ſes enfans ſe perſuaderent, qu'en embraſſant la religion Mahometane, ils parviendroient plus facilement à établir leur puiſſance temporelle ſur ces riches contrées, ſi préférables aux déſerts & aux mon-

tagnes de la Tartarie. Pour ſatiſfaire leurs nouveaux ſujets, ils firent du Mahométiſme une religion d'Etat; mais ce fut ſans en venir juſqu'à la bigotterie. On voit en effet, que lorſque Holagukan petit-fils de Gengiskan pouſſoit ſes conquêtes juſqu'à la Perſe & la Meſopotamie, & qu'il eut pris Bagdad d'aſſaut, il fit mourir ignominieuſement Moſtazem le dernier de la race des Califes, quoique ce titre fût ſacré parmi les Mahométans, dans l'eſperance d'appaiſer la colére du Conquérant, Moſtazem s'étoit couvert du même manteau que Mahomet avoit porté, & dont il avoit fait préſent au Poëte Caab, pour lui marquer le plaiſir extrême qu'il avoit pris à des vers que ce Poëte lui avoit récités. Le deſcendant de Mahomet avoit auſſi le bâton du Prophéte; mais toute cette ſainte friperie ne le ſauva

pas du dernier ſupplice. A l'égard du manteau & du bâton, le Général Tartare fit brûler l'un & l'autre, & il ordonna que les cendres en fûſſent jettées dans le Tygre. Il declara publiquement que ce n'étoit pas par mépris, mais bien plutôt pour que ces précieuſes reliques ne tombaſſent pas par la ſuite entre les mains des prophanes. Ce Moſtazem étoit le dernier de la ligne des Abaſſides. On ſait que les Caliphes de cette branche étoient depuis trois cens ans reduits à la puiſſance ſpirituelle, l'un d'eux s'étant dépouillé l'an 935 du pouvoir temporel, le dépoſa entre les mains d'un chef de la milice nommé *Rayk*, qui ſut le conſerver & le tranſmit à ſes ſucceſſeurs, ſous le titre d'*Emir-Al-Omirah*, Commandant des Commandans, titre qu'ils changerent enſuite en celui de Sultan. Ils gouvernerent deſpo-

tiquement l'Etat, & furent au-deſſus des Caliphes juſqu'au tems où eux-mêmes, ainſi que les Caliphes, furent ſubjugués par les Tartares. Cette branche de Princes Tartares ne tarda pas à éprouver de nouvelles révolutions. Les deſcendans de Gengiskan s'étant diviſés & pourſuivis avec toute l'animoſité d'une haine qui s'inveteroit avec le tems, ils ſe détruiſirent mutuellement ; deſorte qu'il n'en reſte aujourd'hui dans les Indes un ſeul rejetton. Le Prince de la Tartarie Crimée prétend deſcendre de Gengiskan ; cette génération n'eſt ni bien claire ni univerſellement reconnue.

Enfin, en moins de deux ſiéeles le champ devint libre pour un nouveau conquerant, ce fut Tamerlan, qui ne trouvant aucun obſtacle, marcha ſur les traces de Gengiskan, & conquit avec la même facilité que lui une

grande partie de l'Aſie. Ce fut de même à la tête d'une nombreuſe armée de Tartares, qu'il defit en 1402 Bajazeth, & qu'il le prit priſonnier. Il ſembloit qu'une fatale deſtinée attendoit tous les conquerans de l'Aſie, & leur faiſoit perdre leurs lauriers avec la même facilité, qu'ils les cueilloient. Les ſucceſſeurs de Tamerlan ne ſçurent pas mieux ſe conſerver que ceux de Gengiskan. Leur branche s'éteignit, à l'exception des deſcendans du Prince qui avoit conquis l'Indoſtan ſur les Pattans. Ces Pattans, premiers poſſeſſeurs du pays, étoient des Mahométans de la race des Sarazins, qui quelques ſiécles avant Tamerlan avoient fait une deſcente à Maſulipatan ſur la côte de Coromandel. Le peuple efféminé qui l'habitoit, n'oppoſa point de réſiſtance aux Pattans, qui pénétrerent plus

avant dans le pays, & s'établirent vers Agra & Dehli, jusqu'au tems où ils furent renversés par les Tartares.

Les Pattans ayant été ainsi dépossédés, ceux d'entr'eux qui échappérent à l'épée du conquérant, & qui ne voulurent pas s'y soumettre, se réfugierent dans les montagnes qui bordent la Perse, où uniquement bornés à conserver leur vie & leur indépendance, ils formerent une Nation séparée qui n'est point aujourd'hui soumise aux loix du Mogol. Ils s'associérent avec d'autres Tribus de Montagnards, telles que les Rachpouts, Coulis & Varels. Ils vécurent de leurs déprédations sur la frontiére; & jamais les Indiens ne purent les détruire. Les Pattans sont si fiers du courage, qu'ils puisent dans leur position sur ces montagnes escarpées, & dans le genre de vie qui en résulte, qu'ils n'ont jamais

deſiré de troquer leur ſéjour contre celui des vallées délicieuſes de l'Indoſtan. Auſſi laiſſerent-ils pénétrer l'armée de Schahnadir fort tranquillement. Ils virent ſes progrès dans cet Empire ſans envie; mais ils l'attendirent à ſon retour chargé des riches dépouilles qu'il rapportoit en Perſe. Ce fut alors qu'ils l'attaquérent. Maîtres des paſſages & des défilés, ils firent trembler cette armée toute couverte de lauriers. On ſait que Schahnadir fut obligé d'en venir avec les Pattans, à une compoſition d'autant plus honteuſe, que la ſomme qu'il leur paya pour acheter ſon paſſage avoit tout l'air d'une rançon.

On voit que le gouvernement Mogol a aſſez de peine à ſe maintenir contre les Pattans, & les Raia Gentils indépendans. Ces derniers qui commandent un peuple nombreux, ſont d'autant plus

redoutables, qu'ils ont la premiere poſſeſſion du pays, dont ils ſont originaires. Soit que les ſucceſſeurs de Tamerlan ayent déſeſpéré de réduire ces Raia, ou bien qu'ils ſe ſoient abandonnés à la molleſſe & à l'indolence; il eſt certain qu'ils n'en exigent qu'une ombre de ſoumiſſion & d'hommage; & s'ils parviennent à l'obtenir ce n'eſt que par leur tolérance en matiere de Religion. On a déja obſervé que le Dogme dominant de la Tartarie, eſt le même que celui de la Chine dont il tire ſa ſource. Ainſi le Mahométiſme qu'affichent les Souverains Mogols, à l'imitation de Tamerlan, chef de leur Dynaſtie, doit être plutôt conſidéré comme le fruit de leur politique que de leur perſuaſion. On doit juger par là qu'il ne leur coûte pas beaucoup pour s'en relâcher. En vain voudroit-on citer Aurengzeb comme un mo-

dele, & comme fervent Sectateur de Mahomet. Il eſt vrai qu'il fut ſtricte obſervateur de ſa Loi ; mais perſonne n'ignore qu'il crut ne pouvoir ſoutenir ſon uſurpation que par cette diſſimulation ; & ces dehors de religion qui le rendirent cher aux Mahométans zèlés qui ſe trouvoient dans ſon armée. Le pur Déiſme, étant donc le vrai ſiſtême des Empereurs Mogols, on expliquera facilement l'eſprit de tolérance qu'on leur a toujours vû ſur toutes les Religions. Cette tolérance a été juſqu'à accueillir les Prêtres Catholiques Romains, les careſſer & leur donner l'eſpérance de faire des proſélytes parmi les Princes du ſang Royal. Enfin la politique auroit pû déterminer les Princes Mogols a embraſſer la Religion des Gentils, ſi un de ſes principes fondamentaux n'étoit de rejetter tout proſélyte.

On m'objectera que les Princes Mogols ont fait détruire des Temples & des Idoles des Gentils, ce qui ſemble contredire cette idée de tolérance que je viens de leur attribuer ; je conviens du fait, mais on obſervera que cette eſpece de perſécution n'a jamais eu lieu qu'en tems de guerre dans le feu des combats, & ſouvent ce n'étoit que par le zèle de quelque Général qui perdoit de vue le ſiſtême de la Cour, pour ſatisfaire à ce qu'il ſe croioit preſcrit par la Religion. Les Raia Gentils eux-mêmes, ne ſe font jamais beaucoup plaints de ces exécutions qu'ils ont regardées comme des exceptions ſans conſéquence, qu'on devoit pardonner aux circonſtances.

Un autre point eſſentiel de la politique des Princes Mogols, étoit de ſemer la jalouſie & la diviſion parmi les Raia Gentils, dont

ils redoutoient la puiſſance. En ſuivant ce principe ils auroient gouverné long-tems avec la plus grande tranquillité, s'ils ne s'étoient pas relâchés de leur premiere vigueur, & s'ils n'étoient pas tombés dans l'indolence la plus inexcuſable. Ce fut alors que les Emirs ou Omrah, porterent de ſenſibles atteintes à l'autorité Royale. Les Princes Mogols négligerent leurs entrepriſes dans le principe. Elles leur devinrent ſi funeſtes par la ſuite qu'ils furent obligés de s'aſſervir aux Emirs qui avoient le plus d'autorité dans le Militaire. Quelques-uns de ces Emirs, qui étoient Gouverneurs de grandes Provinces, s'établirent & ſe fortifiérent dans leurs Gouvernemens, s'y rendirent indépendans & s'alliérent avec les Gentils Raia pour ſe ſoutenir mutuellement. Chickliskan un des plus célébres d'entr'eux, & connu depuis ſous le

nom de Nizam-à-moluch, ayant laiſſé ſon fils dans ſon Gouvernement, s'étant d'ailleurs fortifié de l'alliance des Marattes, oſa venir à la Cour, où l'on n'ignoroit pas ſes pratiques ſecretes. Plus on en étoit inſtruit, plus on le craignoit. Malgré le crédit de ſes ennemis, il parvint à un poſte conſidérable à la Cour, impoſa à ſon Souverain la dure néceſſité d'employer un Sujet dont il connoiſſoit la perfidie. Chickliskan non content de ces menées ſecretes, & craignant d'ailleurs que la cabale qui lui étoit oppoſée, ne l'emportât à la longue, il forma un autre plan bien plus dangéreux. Il invita Schahnadir à la conquête du Mogoliſtan, qu'il lui préſenta comme une proye facile d'après la molleſſe efféminée d'une Cour déja déchirée par des diviſions inteſtines. On ſait aſſez les cruelles ſuites de ce conſeil, qui ne fut que trop

avidement ſuivi par Schahnadir.

Cet événement affoiblit tellement le Gouvernement Mogol, que les Raia Gentils en ſentirent mieux leur force & leur importance ; ils s'en prévalent aujourd'hui, & il eſt probable qu'ils conſerveront long-tems leur aſcendant, à moins que les nations qui ſont frontieres de l'Indoſtan ne viennent au ſecours des Maures, & qu'elles ne les remettent en poſſeſſion des Provinces qui ſe ſont ſouſtraites à leur domination. Ce projet ſeroit d'une exécution d'autant plus facile, que la plupart des Gentils eux-mêmes préferent le Gouvernement des Maures à celui des Gentils. J'ai déja parlé des raiſons de cette préférence.

CHAPITRE XIII.

Des Sérails & des Danſeuſes de Suratte.

LA Cour du Mogol annonce la ſplendeur & la magnificence ; chacun des courtiſans Mogols y contribue à proportion de l'élévation de ſon poſte. On ne peut pouſſer plus loin le luxe, quoique dans un genre différent de celui de l'Europe. Leurs Sérails ſont fournis des plus belles femmes du monde entier. Ils préférent ſur tout celles de Cachemire, comme en Perſe & en Turquie l'on préfére les Géorgiennes & les Circaſſiennes. Selon eux, les Cachemiriennes l'emportent ſur les femmes du Mogoliſtan par la délicateſſe de la taille. Ils aiment tellement les beautés délicates,

cates, qu'ils achétent très-cher les eſclaves qui, ſans manquer d'embonpoint, conſervent un air de délicateſſe. Nos beautés à port majeſtueux & à taille avantageuſe, ne trouveroient pas d'admirateurs chez les Indiens. Les habitans de Suratte, auſſi jaloux que le reſte des Aſiatiques, commettent leurs femmes à la garde d'Eunuques, dont l'opération a été complette. Ils font choix par préférence des eſclaves Abyſſins, tant à cauſe de leur couleur noire qui eſt moins tentante, qu'à cauſe de leur fidelité & des autres talens dont ils ſont bien plus avantagés que les autres Eunuques. Peut-on trop plaindre le ſort de ces malheureuſes victimes de la jalouſie d'un ſeul homme qui ſur trois à quatre cens beautés qu'il aura, ne pourra faire goûter les douceurs de l'amour qu'à fort peu d'entr'elles, tandis que les autres

périſſent & languiſſent, conſumées par la chaleur du climat, & irritées par les écarts de leur imagination, dont leur éducation ne les défend pas. Auſſi la plûpart cherchent-elles à ſatisfaire leurs deſirs, au péril même de leur vie. On m'a aſſuré, que lorſque le Mogol, ou quelque Nabob puiſſant marche pour quelque expédition, où il mene communément à ſa ſuite un nombreux Haram, ſitué dans un quartier ſéparé; il ſe trouve des femmes de ce Haram, qui, vaincues par leur paſſion, tâchent en ſe jettant par terre, de faire paſſer une partie de leur corps hors de la tente, dans l'eſpérance que quelque paſſant ſatisfera en partie leur brûlante ardeur. Ce paſſant ſera quelquefois un vil muletier, ou un conducteur d'Eléphans. Elles n'écoutent que les feux qui les dévorent. Elles n'ignorent cependant pas, que ſi les

Eunuques les ſurprennent dans cette poſture, ils leur fendent le ventre en deux ſans autre examen.

Outre que cette multiplicité de femmes, eſt ſuivie de pluſieurs événemens tragiques, elle emporte avec elle l'injuſtice la plus marquée, en rendant miſérable & inutile une grande partie de cet aimable ſexe. La population du pays en ſouffre, & il en réſulte l'inclination, que les Grands comme les petits prennent pour le péché contre nature, deux différentes cauſes produiſant ce même effet. Les Grands rempliſſant leur Sérail d'un ſi grand nombre de femmes, il en reſte moins au peuple, qui cherche à ſatisfaire ſes paſſions de quelque façon que ce ſoit. D'un autre côté, l'abondance des femmes chez les gens riches, produit une ſatiété qui les fait avoir recours à tout ce qui peut

ranimer leur paſſion par la nouveauté.

CHAPITRE XIV.

Des Danſeuſes, & de leur parure. Autres uſages des Maures.

UN des plus grands divertiſſement des Seigneurs dans leurs maiſons de campagne, ainſi que dans leurs aſſemblées publiques, eſt celui que leur procurent les Danſeuſes, qu'ils envoyent chercher dans un certain quartier de la Ville où il y en a toujours un nombre ſuffiſant pour fournir à toutes les fêtes. Les Mogols ont ce divertiſſement de commun avec les Gentils ; ces filles ſont ſi dévouées au public, qu'on peut dire qu'elles ont fait vœu de débauche, & qu'elles l'obſervent très-réguliérement ; car ſuivant leur

inſtitut elles ne peuvent refuſer perſonne pour un certain prix, qui cependant varie ſuivant leur beauté & leurs perfections. Il y a auſſi des troupes de Danſeuſes, attachées au ſervice des Temples Gentils, & uniquement deſtinées pour l'uſage des Prêtres Bramins, qui deſſervent ces Temples Il s'en trouve d'autres ambulantes ; c'eſt même le plus grand nombre ; elles vivent en Communauté ſous la direction de quelques vieilles femmes de la même profeſſion ; elles y ſont éduquées comme dans une Académie réglée. On pourroit même dire qu'elles y ſont formées comme des chevaux dans un manége. Enfin, elles y apprennent tout ce qui peut tendre à l'art de plaire, dans lequel elles deviennent fort habiles : auſſi rien n'eſt-il plus commun que de voir les Princes & les Seigneurs du pays s'amuſer beaucoup de ces

filles & y dépenſer des ſommes prodigieuſes ; quoique dans leurs Harams ou Sérails il s'y trouve des femmes beaucoup plus belles, & d'autant plus ſéduiſantes, qu'elles ſont parées de cette modeſtie qui eſt naturelle aux femmes ſéqueſtrées des hommes : on recrutte ces Danſeuſes dans tous les états & dans toutes les Provinces ; mais on fait attention à la beauté & à l'agrément. Quelque grande quantité qu'il y ait de ces filles, leur beauté naturelle & les charmes qu'elles acquérent, les font toujours deſirer par préférence. Quiconque voudra conſidérer l'empire des filles de théâtre en France, & combien elles y ſont à la mode, ne ſera pas étonné de leurs ſuccès en Orient. Leurs danſes répugneroient peut-être d'abord aux Européens, ſur-tout à cauſe de leur muſique qui n'a rien d'agréable ; n'étant compoſée que

de petits tambours appellés *Gom-gom*, de Vielles & d'une eſpéce de Fifre qui rend un très-vilain ſon. D'ailleurs, ces inſtrumens ſont joués par des hommes, dont l'air efféminé, les grimaces & les traits ridés choquent les yeux en même tems que leurs airs écorchent les oreilles. Cependant à la longue on eſt frappé moins déſagréablement de ce bruit, & on y démêle quelques airs meſurés, que les Danſeuſes ſuivent fort bien: les paroles de ces airs ſont le ſujet d'une Pantomime, qui tantôt repréſente un amant faiſant ſa cour à ſa maîtreſſe, ou une vieille chargée d'un meſſage d'amour & faiſant ſes efforts pour ſéduire une jeune beauté & l'enlever à un amant en faveur d'un autre; ou enfin, une fille timide qui craint d'être ſurpriſe en intrigue. Ces filles exécutent dans leurs danſes tous ces différens caractéres & les rendent

avec beaucoup d'art, exprimant toutes les paſſions par leur maintien, leurs geſtes & leurs pas, qu'elles y ſavent très-bien adapter. La modeſtie n'eſt pas fort reſpectée dans la plûpart des danſes qu'elles exécutent, même en public; elles y laiſſent toujours échaper des mouvemens & des attitudes laſcives, ſans cependant jamais expoſer aucune nudité, étant très-richement habillées, & toutes couvertes de pierreries. A l'égard de leurs danſes dans les jardins particuliers, elles s'y donnent beaucoup plus de liberté; & elles ne ménagent, ni les regards, ni les poſtures qu'elles croient les plus propres pour remuer & pour provoquer à l'amour; elles ont même des danſes particuliéres, uniquement pour cet objet. En un mot, elles n'obmettent rien de ce qui peut ſéduire les amans; elles ne manquent gueres leur

coup, & elles amaſſent par ce moien d'immenſes richeſſes. l'Archevêque de Goa, les ayant par zéle chaſſées de cette Ville; elles ont fondé un Village tout auprès, où elles réſident en Communauté, & où la Nobleſſe & les gens riches du pays, vont faire des parties de plaiſir. La dépenſe eſt ſi exceſſive, qu'il n'y a que les perſonnes de ces deux claſſes qui puiſſent y atteindre. Au reſte, toutes ces Danſeuſes mettent en bourſe commune leurs profits, qui ſont emploiés à un commerce réglé; ayant à elles des Vaiſſeaux, qui font des voyages avantageux, des Employés & des Facteurs pour leur en rendre compte. Je parle de ce qui ſe paſſoit il y a quelques années, ne ſachant d'ailleurs ſi cet établiſſement ſubſiſte depuis que Goa a tant baiſſé, & eſt ſi fort déchu de ſa premiere ſplendeur.

Malgré la quantité d'avantures

qu'on débite pour prouver leur avidité & leur perfidie envers leurs amans, on en raconte un trait qui fait voir, que même parmi ces femmes débordées, il ſe trouve des exceptions au défaut général de ſentimens qu'on leur attribue. Un Vice-Amiral Portugais, nommé Dom Antonio de Sylva Figueroa, ayant entr'autres extravagances conſommé une partie de ſa fortune avec une des plus célébres de ces Danſeuſes, ſe vit bientôt réduit à une ſituation fort au-deſſous de ſon rang & de ſa naiſſance. Il avoit eu un enfant d'elle, choſe aſſez rare avec ces ſortes de femmes. Pour comble de malheur, il reçut dans ce tems un ordre du Viceroi, d'équiper auſſitôt une Eſcadre. L'impoſſibilité de faire les avances néceſſaires pour cet équipement, le jetta dans la plus profonde mélancolie. Sa maîtreſſe, quoique avec peine, arracha de

lui le ſujet de ſon chagrin, & le quitta auſſitôt très-ſubitement, de façon à lui faire croire, que conformément à la façon de penſer de ces filles, elle alloit l'abandonner en même tems que la fortune ; comme il l'aimoit tendrement, ce dernier malheur étoit ſa plus grande affliction. Mais il fut agréablement ſurpris en la voyant revenir peu après avec un écrain de diamans & des bourſes d'or pour la valeur de ſoixante mille francs, monnoie de France, qu'elle le força d'accepter comme une marque de ſon affection, & cela avec toute la grace qui pouvoit encore donner du prix à ſa généroſité; ce trait ayant fait du bruit, il parvint juſqu'au feu Roi de Portugal; ce Prince en fut ſi touché, qu'il lui envoya par la premiere Flotte des lettres de Légitimation pour le fils qu'elle avoit eu de l'Amiral. Je ſais qu'on a raconté une pareille hiſtoire d'une

Actrice vis-à-vis d'un de nos Seigneurs Anglois, qu'on assure être arrivée à Londres, ce qui n'empêche pas la vérité de celle que je viens de rapporter; & démontre, que les vertus comme les vices, sont de tous les climats; quoiqu'il faille cependant convenir, que ce n'est pas chez les filles prostituées qu'on doit chercher la vertu.

Si l'habillement de ces filles, varie suivant les différentes Provinces, il est partout très-magnifique & très-voluptueux; elles sont si chargées de joyaux, qu'elles en portent depuis la tête jusqu'aux pieds, & même aux doigts du pied. Elles portent au col des carcans, aux bras des bracelets & à la cheville du pied des chaînes d'or & d'argent, souvent enrichies de pierres précieuses. Elles ont aussi des bijoux aux narines, ce qui d'abord fait vis-à-vis de

nous un fort mauvais effet ; mais avec le tems on s'y accoutume. Elles ont ſurtout, ainſi que les autres femmes du pays une façon de conſerver leur ſein, qui contribue beaucoup à leur beauté. Elles l'enferment dans des étuis faits exprès, d'un bois très-léger, joints enſemble & bouclés par derriere ; ce qui leur contient le ſein & l'empêche de trop groſſir : & cependant ces étuis ſont ſi polis & ſi pliants, qu'ils prêtent à tous les mouvemens du corps ſans applatir ni offenſer le tiſſu tendre de la chair comme font les corps de Baleine, dont on ſe ſert en Europe. Le dehors de ces étuis, eſt couvert d'une feuille d'or ou d'argent doré ; elles y ajoutent des diamans ſuivant leurs facultés, & cet ajuſtement eſt une des parties la plus magnifique de leur toilette ; il faut ajouter qu'elles la prennent & la quittent avec beaucoup de facilité.

Pluſieurs d'entr'elles, & ſur-tout celles qui ſont entretenues par des Mogols & des Maures, ajoûtent un ornement qui eſt fort en uſage dans l'Orient; c'eſt de former un cercle noir autour de l'œil, ce qu'elles font avec une aiguille de tête, qu'elles teignent d'une poudre d'antimoine, nommée dans la langue du pays *ſurma*; elles prétendent que cette poudre rafraîchit l'œil, & y ajoûte un nouveau luſtre, au moyen du noir qui l'environne. Les Européens ne diſcernent pas d'abord les graces que les Orientaux attachent à cet ornement; ils y rendent cependant juſtice à la longue, & conviennent que cela a auſſi bonne grace que nos mouches, au ſujet deſquelles j'obſerverai, que lorſque les marchands Malabares en virent pour la premiere fois ſur le viſage de Madame King, femme du Directeur du comptoir d'An-

jengo, ils en furent ſi frappés, qu'ils firent fort ſérieuſement un compliment de condoléance à M. King ſur la maladie de ſa femme, en lui diſant, qu'ils ſe flattoient qu'elle ne dureroit pas. Rien n'eſt comme on voit ſi arbitraire que l'opinion qu'on a de la parure dans différens pays, & quelquefois dans le même.

Un autre ornement que mettent ces Danſeuſes, ſurtout lorſqu'elles ſont avec leurs amans; c'eſt un collier de fleurs à pluſieurs rangs, qu'ils appellent *Mogri*, qui reſſemble au double Jaſmin d'Eſpagne, quoique d'une odeur beaucoup plus forte & beaucoup plus agréable. On ne ſçauroit dire combien ces colliers ſont préférables aux autres parfums, par leur odeur & leur beauté; ils ſatisfont & enchantent à la fois, la vûe & l'odorat.

Pour le reſte de l'habillement,

elles ſuivent l'uſage du pays ; au lieu de jupe, elles portent une grande piéce d'étoffe de ſoye ou de coton de ſoye, dont elles s'enveloppent les reins & le reſte du corps juſqu'à mi-jambes. Elles ne mettent ſur la tête que des bijoux, ou des fleurs, & leurs longs cheveux noirs ſont treſſés.

Les maîtreſſes dont j'ai déja parlé, qui les inſtruiſent ſur tout, leur apprennent principalement à ſe bien mettre & à imiter la nature par l'art ; de ſorte même qu'on ne s'apperçoit point de leurs efforts : au reſte ces filles n'ont rien de la groſſiéreté & de l'effronterie révoltante qui caractériſent les filles proſtituées en Europe dans leur ſéduction ; elles n'employent que douceur & gentilleſſe, & leurs careſſes ſont non-ſeulement ménagées & faites à propos ; mais même aſſez tendres pour prévenir la ſatiété.

Les Maures de leur côté ont adopté la maniere Indienne de porter le turban. Il eſt d'une fine mouſſeline, & les différens réplis qu'on forme pour envelopper la tête le rendent en même tems léger & frais, l'air pouvant pénétrer les plis, qui cependant défendent des rayons du ſoleil. La différente façon de plier le turban marque les différentes profeſſions, rangs & conditions de la vie.

Il eſt certain que les Turcs ont pris le turban des Arabes & des Perſans, & ceux-ci vraiſemblablement des Indiens, qui paroiſſent n'avoir point changé à cet égard, à en juger par la deſcription de leurs habillemens, qu'on trouve ſpécialement dans Quint-Curce en ces termes : *Corpora uſque pedes carbaſo velant; ſoleis pedes, capita linteis vinciunt. Lapilli ex auribus pendent; brachia quoque & lacertos auro co-*

lunt, quibus inter populares aut nobilitas, aut opes éminent, &c. On peut inférer de là combien les Indiens ſont attachés à leurs anciennes coutumes. Les Conquerans Tartares ſe ſont conformés aux uſages qu'ils ont trouvés établis dans les Indes, de même qu'ils ont fait à la Chine, où cette politique n'a pas peu contribué à leur en aſſûrer la conquête. Leurs ceintures ſont encore un de leurs ornemens, étant brodées richement & bordées avec un tiſſu d'or ou d'argent; ils y pendent leur poignard, dont les poignées ſont bien travaillées & ſouvent ornées de pierres précieuſes. Leurs lames ſont courtes, larges, & finiſſent en une eſpece de pointe, que les anciens appellent *Lingula*, à cauſe de leur reſſemblance avec la langue. Leurs cimeterres, qu'ils laiſſent pendre devant eux, ne ſont pas moins

artiſtement travaillés. Au lieu de ſandales à leurs pieds, ils ont des pantouffles ou babouches brodées qu'ils quittent à la porte, ou aux pieds des ſophas quand ils ſont en viſite. Lorſque les Européens vont à l'audience du Gouverneur de Suratte, on les oblige à quitter de même leurs ſouliers avant d'être admis a s'aſſeoir au Divan; ce qui eſt très-raiſonnable, le parquet étant couvert de très-riches tapis.

Les Maures aiment beaucoup à fumer, & pouſſent ſur cela le luxe auſſi loin que les Perſans. Ils plongent leurs pipes de cuir, qui ſont de deux ou trois verges de long dans de l'eau; deſorte qu'ils ne tirent la fumée, qu'après qu'elle a été adoucie & rafraîchie en paſſant par l'eau, ce qui y cauſe un bouillonnement qui fait un bruit aſſez agréable. Les pauvres ſe ſervent pour fumer de

coquilles de noix de coco trempées & préparées de la même maniere.

Ils donnent dans l'aſtrologie judiciaire, ainſi que tous les Orientaux, auſſi bien que les Chinois. Il ne ſeroit point impoſſible, qu'entre les différens points de religion qui ſe ſont tranſmis de l'Orient à l'Occident par la voye de l'Egypte, où Oſyris les rapporta de ſon expédition militaire des Indes, la diſtinction des jours heureux & malheureux eût paſſé aux Romains, qu'on ſait avoir été ſi exacts ſur ce point. Les Gentils ne le ſont pas moins aujourd'hui, & les jours qu'ils croient malheureux, ils ſe gardent bien de laiſſer partir un vaiſſeau, de faire un marché, ni d'entreprendre aucune affaire d'importance. C'eſt auſſi d'après les Rajahs Indiens, que l'Empereur Mogol a emprunté la coutume de ſe faire peſer pu-

bliquement le jour de ſon anniverſaire; ſolemnité qui répond à celle des gallas dans les cours de l'Europe aux jours des naiſſances des Princes.

Dans leurs manieres les Maures tiennent un milieu entre la férocité martiale des anciens Tartares, & la molleſſe effeminée des Indiens. Dès l'enfance ils ſont élevés & formés à une circonſpection & une gravité particuliere, qui ne leur permet pas de s'abandonner à la paſſion, ni de laiſſer échapper aucun mouvement de colére, ce qu'ils regarderoient comme une très-grande indécence. Delà vient que leurs reſſentimens, au lieu de s'évaporer & de s'exhaler en ménaces & en injures, couvent dans leur ſein, juſqu'à ce qu'ils produiſent des ſcénes ſanglantes.

Leur éducation ſcholaſtique ſe borne à peu près à lire l'Alco-

ran, & à écrire en Arabe ou en Perſan. Ils y ſuppléent d'ailleurs en menant leurs enfans de très-bonne heure dans le monde, & même par-tout où ils ont quelqu'affaire à contracter; ils ont grand ſoin de leur donner d'avance les inſtructions néceſſaires pour s'y bien comporter. A peine les enfants des marchands Gentils commencent-ils à jouir des premiers rayons de la raiſon, que leurs peres les introduiſent & les initient dans tous les miſtéres de leur commerce; deſorte qu'il eſt fort ordinaire de voir des enfans de dix à douze ans ſi experts & ſi fins, qu'il ne ſeroit pas poſſible de les tromper dans un marché. Il y a lieu d'être ſurpris de la docilité & de la tranquillité de ces enfans, ainſi que de leur reſpect pour leurs parens. Quoique ils en ſoient tendrement aimés, ces parens ſavent tellement re-

gler & temperer leur affection, qu'ils ne les gâtent point. Toute leur étude conſiſte à ſe faire regarder d'eux comme leurs meilleurs amis ; une fois parvenus à ce point, on peut juger des bons effets qui doivent s'enſuivre.

Les Maures déſirent beaucoup de ſe procurer les eſclaves de l'Abyſſinie, connus dans les Indes ſous le nom de *Caffres Hobchi* : On les tire d'une province nommée *Innariah*, qui eſt dans le cœur de l'Affrique, ſous la domination du Negus d'Etiopie. On en fait un grand trafic dans le Mogoliſtan & dans la Perſe, & c'eſt des ports de la mer rouge & de l'Arabie qu'on les tranſporte dans les Indes. On ne peut rien imaginer de plus poli, de plus luſtré & de plus noir que leur peau, en quoi ils ſurpaſſent même les Negres de Guinée ; ils ont comme eux les cheveux laineux,

ſans cependant avoir les lévres épaiſſes. Cette eſpece d'eſclaves eſt très-eſtimée pour le courage, la fidélité & la dexterité qu'on leur reconnoît. Il n'eſt même pas rare de les voir parvenir à des poſtes honorables & de confiance, juſqu'à devenir Gouverneurs de place. Cette tranſition de la ſervitude à la grande puiſſance ne doit pas étonner, ſi l'on conſidere que tous les Officiers des cours d'Aſie portent le titre d'eſclaves, dont ils ſe glorifient; Schah-Nadir ayant lui-même porté le nom de Thamas-Kouly-Kan, qui ſignifie *Thamas l'eſclave du Roi.* Il faut rendre cette juſtice aux Orientaux, que généralement parlant, ils traitent leurs eſclaves avec beaucoup d'humanité, & ſe les attachent par le ſoin paternel qu'ils en prennent. Les marchands même les élevent dans le négoce, & les emploient

en

en qualité de leurs facteurs & ſupercargos, leur permettant non-ſeulement d'amaſſer du bien pour eux-mêmes, mais encore de le laiſſer à leurs enfans. La ſeule différence qu'il y ait entre ces eſclaves & les hommes libres, c'eſt qu'on ne permet pas aux premiers de laiſſer croître leur barbe, ce point étant obſervé exactement chez les Arabes, qui regardent une barbe entiere comme une marque de liberté, de même qu'une barbe raſée eſt un ſigne d'eſclavage.

CHAPITRE XV.

De la Nourriture des Maures, de leurs Equipages & Voitures.

LA nourriture des Maures n'eſt point du tout mépriſable. Ils mangent du ris cuit & déſſéché en guiſe de pain, & ils le regardent comme

plus léger, plus rafraîchiſſant, & plus ſain, comme plus naturel au climat. L'inſipidité de ce pain eſt ſuffiſament corrigée par les ſauſſes dont ils l'accompagnent; ces ſauſſes ſont faites de poiſſon, de viande ou de volaille ſi étuvés, qu'on n'a pas beſoin de couteau pour s'en ſervir. Ils aiment encore beaucoup l'agneau ou le chevreau roti, farci de raiſins & de piſtaches. Ils ont comme en Europe beaucoup de mets de noms différens, mais les trois plus communs dans l'Inde ſont le Curri, le Kitchari & le Pilau. Les curris ſont très variés, étant une ſorte de fricaſſée qui ſe mange avec le ris, & qui eſt faite de viande ou de végétables. La derniere eſpece eſt pour les Bramins, qui ne mangent jamais rien qui ait eu vie. Les ingrédiens quiy entrent, ſont la chair de noix de coco pour épaiſſir la ſauſſe & le turmeric,

eſpece de racine qui rend la ſauſſe jaune. Enfin on y ajoute beaucoup d'épices pour en rehauſſer le goût. Le kitchari eſt un ris étuvé avec une certaine légume appellée *Dholl*, qu'ils regardent comme très-ſaine & nouriſſante; on le mange avec du poiſſon ſalé, du beure & des marinades de toute eſpece. On a tant donné la deſcription du Pilau, que je la croirois ſuperfluë ici. Tout ce que j'obſerverai, c'eſt que les Européens y ont ajouté du lard qui lui donne un très-bon goût, les Maures y ſuppléent par des fortes épices, & les grands dans leurs fêtes en font un régal ſplendide & très-diſpendieux, en y ajoutant de l'ambre gris. On m'a aſſuré qu'il y a quelques années qu'au fort S. Georges, M. Hyde Tréſorier compta à la Compagnie quatre mille francs, monnoye de France, pour un ſeul plat de ce

ris à ambre-gris, qu'on avoit donné dans un repas ſervi à un Nabab Mogol : la Compagnie ne paſſa cet article qu'après qu'il eut été vérifié par un examen exact. Il eſt certain que les Européens ſe font avec le tems à la nourtiture du pays, & même qu'ils la préférent à la leur, tant du côté du goût, que parce qu'ils la regardent comme plus ſaine. En effet il ſeroit dangereux d'y manger la quantité de viande que nous mangeons dans des climats plus froids, où la chaleur étant plus concentrée facilite davantage la digeſtion. La plûpart des Maures boivent du vin, mais ils lui préférent de beaucoup les cordiaux & les liqueurs les plus ſpiritueuſes. Ils ne trouvent pas le vin aſſez fort pour eux, & ne boivent d'eau-de-vie d'Arrack, que lorſqu'elle a été diſtillée par trois fois. Ils prétendent que l'eau

de-vie connuë ſur la côte ſous le nom Portugaïs de *Aguardiente*, rafraîchit quand on en boit modérément dans le tems des grandes chaleurs. Ils s'obſervent tellement ſur cet article, & ſont ſi reſervés à cet égard, que même ceux qui paſſent pour les plus grands buveurs, ne ſont preſque jamais vus dans l'état indécent, qui eſt en Europe la ſuite de l'ivrognerie. Outre que cette eſpece de débauche nuiroit à leur réputation, il eſt certain qu'elle précipiteroit les Gouverneurs & les Principaux du pays dans un abus bien dangereux de leur puiſſance. Je rapporterai à ce ſujet un fait bien propre à caractériſer le génie de ces Orientaux. Le Nabab ou Vice-Roi du diſtrict d'Amadabat, Prince du ſang des Mogols, ayant bu avec excès, donna il y a quelques années, dans ſon ivreſſe, un ordre de mettre en

feu toute cette grande ville. Son Viſir qui voioit bien que le Nabab étoit tout-à-fait hors de ſens, craignant d'un côté d'exécuter un ordre auſſi barbare, & de l'autre de donner atteinte à l'autorité deſpotique Orientale, recourut dans cet embarras à la femme du Nabab, Princeſſe Perſanne auſſi diſtinguée par ſon jugement & ſon eſprit que par ſa beauté, elle étoit même fort verſée dans la Poëſie Perſanne, & beaucoup plus éclairée que la plûpart des femmes du pays. Son mérite perſonnel lui avoit entiérement captivé ſon mari, qui ſe repoſoit principalement ſur elle du ſoin du Gouvernement. Sa réponſe fut conforme aux principes de l'humanité & aux maximes du Gouvernement Oriental : l'autorité du Prince, dit-elle au Viſir, eſt un point trop ſacré pour que ni vous ni moi prenions ſur nous de ne pas exé-

cuter ſes ordres, il faut lui obéir littéralement. Cherchez donc dans tous les coins de la ville quelques petites maiſons détachées, d'où les flammes ne puiſſent pas ſe communiquer aux autres; faites-y mettre le feu après avoir averti les propriétaires, pour qu'ils aient le tems de ſe ſauver. Dédommagez-les amplement de la perte de leurs maiſons. De cette façon l'autorité de mon mari ſera conſervée, & il n'en arrivera aucun inconvénient conſidérable. Le conſeil de la Princeſſe fut ſuivi: lorſque ſon mari fut revenu de ſon ivreſſe, il lui en marqua toute ſa reconnoiſſance; & cette ſage déciſion donna un nouvel éclat à la réputation de la Princeſſe dans tout le Mogoliſtan.

Les équipages & les voitures des Maures conſiſtent principalement en éléphants, chevaux, Palanquins & Hackries.

Il n'y a que le Mogol, les Princes de ſon ſang, les Nabobes & les grands Officiers de l'Etat qui aient droit de monter les éléphants. Rien en effet n'eſt plus propre à donner des impreſſions de grandeur & de pompe, & à inſpirer la vénération, que de voir un Grand aſſis majeſtueuſement à une telle éminence dans un trône ſur un animal auſſi énorme ſuperbement caparaçonné. Ces éléphants qui ſous le regne d'Aurengzeb faiſoient une partie conſidérable de ſes forces, ſont aujourd'hui beaucoup moins d'uſage à la guerre. On s'eſt convaincu, que malgré leur docilité, depuis l'uſage des armes à feu, il étoit impoſſible de s'en ſervir dans une action, leur maſſe les rendant le but de tous les traits, auxquels ils ne peuvent échaper; & il eſt certain qu'une fois bleſſés & rendus furieux par la douleur de leurs plaies,

ils faiſoient beaucoup de ravage du côté de ceux qui les emploioient & par conſéquent nuiſoient plus qu'ils ne ſervoient.

Les meilleurs chevaux viennent d'Arabie, & ſur-tout de Perſe, & font un article conſidérable de commerce tant par terre que par mer; les Maures n'épargnent ni ſoins ni dépenſes pour s'en procurer, & ils les exercent particuliérement pour s'en ſervir à la guerre. A l'égard de la chaſſe & des courſes de chevaux, quoi qu'ils connoiſſent ces ſortes d'amuſemens, ils s'y livrent peu.

Leurs Palanquins ſont la machine la plus propre pour caractériſer l'indolence & la pareſſe de ce peuple. Ils conſiſtent en un petit bois de lit, & un lit au deſſus de la tête duquel eſt un grand dais de velours ou de drap attaché par des cordes de ſoie ou de coton, au bois de bam-

bou ſur lequel eſt le lit ; au bout de cette machine ſont des bâtons tout d'une piece avec le bambou, qui ſont portés par ſix, ou plus communement par quatre hommes qu'on loue au mois pour cet effet, & à qui on donne de très-modiques gages. La perſonne qui eſt portée dans le Palanquin peut ſe coucher tout de ſon long, & même dormir ſur deux grands couſſins. On prépare l'arbre du bambou pendant qu'il eſt jeune, on le plie pour le faire croître dans la forme requiſe pour le Palanquin. Quelques-unes de ces voitures coutent beaucoup à cauſe de la ſoie, de l'or & de l'argent qu'on y emploie, ſans compter qu'on cizele en argent au pied du lit des repréſentations de lions, griffons & autres figures ſemblables. On travaille ſur quelques-uns des têtes de tigres, mais il n'y a que les perſonnes de grande

autorité & distinction qui aient droit d'avoir cette derniere figure. Il en est de même dans nos factoreries, où les Palanquins à tête de tigre ne peuvent servir qu'au Gouverneur & au premier Officier après lui du conseil. Quelques-uns de nos Anglois desaprouvant cette attitude indolente, ont inventé à Bengale des Palanquins où, au lieu de lit, c'est un fauteuil. L'on y est assis beaucoup plus décemment; d'autres en conservant la forme du bambou en ont fait une espece de chaise à porteur qui se porte sur les épaules à Bombay & à Suratte. Quand il pleut on couvre ces Palanquins d'un imperial fait des feuilles d'un arbre nommé *Brab*, (qui est une espece de palmier sauvage) doublées de ce qui forme un abri impénétrable aux plus violentes pluies. Il y a de plus des fenêtres qu'on ouvre & qu'on ferme comme on veut.

A Bengale & ailleurs on n'eſt pas ſi bien à l'abri de la pluie, parce qu'on ne s'en défend que par une toile cirée ou huilée. La jalouſie des Maures leur fait couvrir différemment les Palanquins où ſont leurs femmes, c'eſt une eſpece de treillis de ſoie colorée & bigarrée, qui n'empêche point l'air d'y entrer, & qui fait que les femmes peuvent voir de dedans ſans être vues en dehors. Il y a une autre eſpece de voiture faite à peu-près comme un Palanquin, nommée *Andola*, dont le bambou eſt droit, au lieu d'être en berceau, deſorte qu'on ne peut y être que couché tout de ſon long; elles ſont moins cheres & moins eſtimées que les Palanquins. Il y a encore des *doulis* faits dans la forme des andolas, mais de cuir ou d'autres matériaux plus communs, ils ne ſervent que pour porter les pauvres malades. Les

Maures ont attaché une telle idée au Palanquin, que dans les pays dont ils ſont la conquête ſur les Gentils, ils défendent à ces derniers l'uſage des Palanquins, ou s'ils le leur permettent, ce n'eſt que le jour de leur mariage. Les Maures ont tant de vénération pour cette cérémonie, que ce jour là un homme leur paroît auſſi grand qu'un Monarque; & par conſéquent on ne doit pas lui envier, ſelon eux, les attributs de la Royauté.

Les Hackries ſont une voiture tirée par des bœufs, ce qui ſemble donner une idée de lenteur qui n'a rien de réel; car il y a tels de ces animaux qui ſuivroient des chevaux au grand trot. Les plus petits ſont les plus légers. Ce ſont les Gentils & ſur-tout les Banianes & marchands de Suratte qui ſe ſervent de ces voitures. Il eſt aſſez ſingulier, que malgré

leur vénération pour ces animaux ils ne faſſent point de ſcrupule de les employer à ce ſervice. Lors qu'ils les châtrent, ce n'eſt point par l'inciſion, l'opération eſt beaucoup plus douloureuſe, puiſque c'eſt par une compreſſion de ligatures, qui en interceptant la nourriture portée dans ces parties, les fait pourrir. C'eſt autant pour le plaiſir du coup d'œil, que par affection pour ces animaux, que les Gentils les tiennent propres & en bon état. Ils les nourriſſent avec des boules faites de fleurs d'une eſpece de pois nommés *Gram*, mêlés avec de la caſſonnade. Tous ces bœufs & ſur-tout ceux de Guzarat & de Cambay ſont généralement blancs comme ceux de Milan; & pour contraſter avec cette blancheur, on peint leurs cornes avec un noir bien luſtré, & on leur pend des ſonnettes comme on fait en Eu-

rope aux mulets ; la plûpart de ces bœufs ſont auſſi forts que ceux de la province de Lincolnshire. Pour revenir aux voitures que traînent ces bœufs, elles ſont ouvertes de trois côtés, couvertes en haut ; il n'y a point de ſiége & on y tient deux tout à plat les jambes croiſées à la maniere Orientale avec des couſſins pour s'appuyer. Au reſte, on m'a aſſuré qu'à Bengale les marchands Gentils ſe ſervent aujourd'hui de chevaux & de chaiſes dont ils aiment beaucoup à faire parade, ce qu'ils ſe permettent ſous le Gouvernement Anglois, où ils ne craignent point de faire paroître leur luxe & leur aiſance.

Il faut convenir que ſi ces Orientaux n'ont pas comme nous le goût des ſtatues, des portraits, des medailles & de tout ce qui eſt d'une curioſité recherchée, ils pouſſent fort loin le luxe ſur

tout ce qui eſt de leur reſſort & à leur portée ; ſur-tout ils ne négligent rien en fait de ſenſualité, à laquelle ils ſont invités par la chaleur du climat qui les énerve, & les rend incapables de cette vertu mâle & de cette fermeté naturelle aux climats plus froids: de là vient leur acquieſcement & leur ſoumiſſion au deſpotiſme. Toute la fertilité du terrein, la temperature enchantée de l'air & les dons les plus précieux de la nature ne peuvent pas les dédommager du défaut de liberté, avantage le plus précieux de tous. En réflechiſſant ſur ces peuples, un Anglois ne peut que trouver de nouveaux motifs de cherir ſa Patrie, où les loix les plus douces, ſous un climat temperé, mettent en ſureté ſa vie, ſes biens, & ce qui ne doit pas lui être moins cher, ſa liberté.

CHAPITRE XVI.

De la Religion Mahometane dans les Indes.

CETTE Religion a été introduite dans l'Indoſtan, comme en pluſieurs autres endroits, par l'épée, quoique dans de certains lieux plus vers l'Eſt, comme dans les Molucques & dans les iſles de Java, Sumatra, Bornéo, elle y ait été répandue par l'inſinuation de ſa doctrine tout à fait conforme à la façon de penſer & à la ſenſualité de ces peuples. Il eſt certain que cette religion étoit ſuivie bien plus ſtrictement dans le Mogoliſtan, lorſqu'il étoit ſous la domination des Pattans. Quatre cens ans avant Tamerlan, ce peuple y avoit fondé un Empire, qui a duré ſous la dynaſtie de

trente-un Rois, juſqu'au tems où les Pattans furent détruits par Babar-Schah, deſcendant de Tamerlan, qui acheva la conquête des Indes. J'ai déja obſervé que les Maures ſe ſont relâchés ſous cette ſuite de Princes, à qui toute religion étoit indifférente. Cet eſprit d'entouſiaſme qui animoit les ſectateurs de Mahomet dans les commencemens de la propagation de leur religion, ne s'eſt pas moins ralenti en Arabie, quoique ce fût la patrie du fondateur. Les Arabes ſemblent avoir renoncé en même tems au domaine ſpirituel & temporel. S'ils gardent encore quelque révérence pour le nom de Mahomet, c'eſt plutôt par habitude que par dévotion. On s'eſt toujours trompé à leur vénération pour ſon nom. Ce zéle expreſſif que montroient les premiers Sarazins, n'avoit pas tant Mahomet pour objet que l'unité

de l'Etre ſuprême ; & ſi en l'invoquant ils y joignoient le nom de Mahomet, c'étoit uniquement parce qu'ils le conſideroient comme le miſſionnaire, le champion de cette unité, & comme le deſtructeur de l'idolatrie, à laquelle l'Arabie avoit été ſi long-tems livrée : du reſte ils regardoient Mahomet comme un autre homme, & ils étoient ſi éloignés de s'adreſſer à lui comme à un ſaint, que dans leurs moſquées & dans leurs oraiſons, au lieu de le prier, ils prient pour lui en le recomdant à la Miſéricorde divine. On a encore une fauſſe opinion ſur les pélérinages de la Mecque ; dans la réalité on ne les fait que par reſpect pour la ſainte maiſon, nommée *Cahabah*, qui eſt à la Mecque. Après avoir été long-tems un temple d'idoles, elle fut dédiée par Mahomet à l'unité de Dieu, & par complaiſance pour

les idolatres, il conſerva cette pierre noire qu'ils avoient adorée comme repréſentant Akbar le plus grand de leurs Dieux. Quant à la tombe du prophéte, elle eſt à Medine, & il n'y a que quelques Mahométans qui la viſitent par révérence pour la mémoire de Mahomet. Quelque près qu'elle ſoit de la Mecque, les Indiens Maures s'en retournent pour la plûpart ſans y aller.

Si quelques bigots Mahometans ont été aſſez foibles pour conſidérer l'alcoran comme un livre inſpiré, le plus grand nombre ne fait de cas que des paſſages qui roulent ſur la doctrine de l'unité de Dieu, objet favori de leur créance; ils conviennent que du reſte c'eſt un ouvrage fort ordinaire pour le ſujet & pour le langage, que tout autre Arabe auroit pu écrire. Motazales fut le premier qui avança cette propo-

ſition, il eut beaucoup de ſectateurs, entre autres pluſieurs Califs même de la race de Mahomet, quelques-uns d'entre eux conviennent que ce livre eſt marqué au coin de l'impoſture, qu'il eſt rempli de fictions abſurdes, que pluſieurs de ſes paſſages ont été adaptés aux différens intérêts & paſſions de Mahomet. On en voit en particulier quelques-uns, dont l'objet eſt de régler la diſtribution du pillage, d'autres pour juſtifier le commerce de Mahomet, avec Marie ſon eſclave Egyptienne, & le ſcandale qu'il avoit donné en enlevant la femme d'autrui. Tout ce qui a quelque prix dans ce livre, ce ſont quelques ſentences de morale ornées de figures & de métaphores où regne l'enflure Aſiatique; encore la plupart ſont-elles des lieux communs, tels qu'a pu les dicter Mahomet à ſes coadjuteurs Rabby le juif

& Sergius le moine Neſtorien, connu chez les Arabes ſous le nom de *Bahirah*; car tout prophéte qu'il étoit, il ne ſavoit ni lire ni écrire. Enfin ſi on vouloit reduire ce livre à ſa juſte valeur, à peine pourroit-on en faire quelques pages. Tout le fanatiſme des Mahométans étant donc tombé dans le lieu même où il a pris ſa ſource, ils ſont devenus bien moins facheux & moins incommodes aux chrétiens & aux autres ſectes qui vivent paiſiblement ſous leur Gouvernement. Ils ſont cependant toujours également rigides ſur un certain point. Ils ne ſouffrent pas qu'on cherche à faire chez eux des converſions pour quelque religion que ce ſoit. Le point de doctrine auquel ils tiennent le plus, eſt l'unité de Dieu; quelques-uns d'entre eux prétendent, que c'eſt un blaſphême de vouloir louer ou definir

l'Etre ſuprême, qu'ils regardent comme infiniment au-deſſus de tout éloge, définition ou comprehenſion. Ils n'approuvent pas qu'on donne à l'Etre ſuprême les titres de bon, juſte & miſéricordieux, prétendant que c'eſt profaner ſa ſacrée Majeſte, que de lui attribuer des attributs humains, ils ſont perſuadés que rien ne peut auſſi bien remplir ſon idée que ſon nom même, ſubſtantif unique qui n'admet point d'adjectif.

A l'égard du paradis ſenſuel, de leurs ablutions & de leurs autres rits & cérémonies, on ſent bien qu'un auſſi grand génie que Mahomet ne donnoit point dans ces abſurdités, il ne les ajouta à ſa religion, que pour s'accommoder aux ſenſations groſſiéres de ſes compatriotes. Je ne m'étendrai pas davantage ſur l'état de cette religion dans les Indes, ne voulant point repeter ce qu'en ont dit pluſieurs Auteurs.

CHAPITRE XVII.

De la Religion des Gentils dans les Indes.

BALDÉE, & quelques Auteurs, ont amplement traité de la Mitologie des Gentils; ſi l'on vouloit ſpécifier toutes les différentes opinions & pratiques, qui ont lieu dans un pays auſſi étendu que l'Indoſtan, il faudroit des volumes. Je ne parlerai ici que de ce qui m'a le plus frappé, & de ce qui n'a été touché qu'en paſſant par les autres Voyageurs, ne renonçant point pour cela à traiter des mêmes ſujets, qui n'affectent pas également tout le monde, & qu'on voit ſouvent ſous différens aſpects.

Rien ne m'a paru plus tenir du paradoxe, que l'attachement obſtiné des Gentils à leur Religion, ainſi

ainſi qu'à leurs coutumes, d'une part & de l'autre ; leur indulgence & leur tolérance envers ceux qui différent ſur des points auſſi ſacrés pour eux. Cet attachement à leurs coutumes, tient du Phiſique de leur conſtitution. Leur façon de vivre avec du ris, des légumes & de l'eau, joint au relâchement qu'occaſionne la chaleur du climat, forme une eſpece d'indolence, de *vis inertiæ*, qui les rend efféminés & incapables d'employer leur raiſon pour ſecouer d'anciens préjugés. A l'égard de leur tolérance, ils la puiſent dans ces principes ; que tout hommage, de quelque nature qu'il ſoit, eſt agréable au Dieu de l'univers ; que toutes les prieres des hommes ſont également admiſes & ſanctifiées, par la ſincérité d'intention ; que la vraie Religion univerſelle, eſt la religion du cœur ; que les différentes formes de culte,

ſont des acceſſoires indifférents, relatifs aux tems, aux lieux, à l'éducation, à la naiſſance; que par conſéquent, tout changement de religion eſt dangereux & inutile, puiſque ſuivant eux, tout honnête homme eſt sûr d'être ſauvé dans la ſienne. Au lieu donc de perſécuter & de brûler ceux qui ſont d'une religion différente, ils n'admettent pas même de proſélytes. Quoique d'autres nations entieres ayent adopté leurs principes, comme par exemple, les Chinois, qui croyent à la tranſmigration des ames & à l'adoration des idoles, introduites chez eux par Fohi, qui n'étoit vrai-ſemblablement, qu'un Prêtre Indien, vagabond. Malgré, dis-je, cette conformité d'opinions, les Gentils Indiens n'entretiennent avec eux aucune correſpondance, & n'admettent point de Communauté; ils ne feroient pas même plus de difficulté,

de communiquer, de faire des mariages & de manger avec les Chrétiens & les Maures, qu'avec les Chinois de leur même religion. Si même quelqu'un des leurs y renonce dans sa patrie, ils supposent charitablement, qu'il l'a fait suivant sa conscience; ils ne le persécutent point, & tout se réduit à le bannir irrévocablement de la Tribu dans laquelle il est né, ce qu'ils croyent une punition suffisante. J'ai encore remarqué leur esprit de tolérance dans leur conduite envers ceux qui ne respectent pas, comme eux, les Vaches. On sait la vénération des Gentils pour ces animaux. S'ils défendent de les tuer, c'est par principe de reconnoissance; ils regardent comme ingratitude de tuer des bêtes aussi utiles au genre humain. Ensuite les fictions fabuleuses, que leur ont transmis leurs Législateurs, les ont conduits à un culte superstitieux; ils

ſe purifient avec l'urine de vache, ils brûlent ſes excrémens, dont ils font une poudre, avec laquelle ils ſe frottent le front, le ſein & le ventre; quand la fiente eſt récente, ils en font une pâte, dont ils barbouillent le plancher & toute leur maiſon, en guiſe de luſtration. Enfin ils pouſſent ſi loin cette ſuperſtition, que ſi un Gentil ſe trouvoit dans la néceſſité de tuer ſon pere, ſa mere, ſes enfans d'un côté, ou une vache de l'autre, il ſacrifieroit ſans héſiter toute ſa famille. Malgré cela, ils n'ont aucune ſorte d'averſion pour ceux qui tuent ces animaux, & ne font aucun ſcrupule de converſer & de lier même ſociété avec ceux qui ſe nourriſſent de cette chair; ce qui vient de leurs idées, que nous avons déja rapportées ſur leur religion. Il y a même des pays ſous leur domination, comme la côte de Malabar, où s'ils ne ſouffrent

pas ouvertement qu'on y tue ces animaux, ils ferment du moins les yeux, quand on le fait. Je rapporterai à ce ſujet ce qui arriva ſous Ecbar-Schah, l'un des Grands-Mogols, biſayeul d'Aurengzeb. Ce Prince avoit un Bramin favori, à qui il ne refuſoit preſque jamais aucune grace. Ce Bramin croyant ne pouvoir employer ſon crédit d'une façon plus méritoire, pria le Mogol de rendre un Edit, par lequel il fût défendu de tuer aucune vache dans la Province où il étoit né; le Mogol lui accorda ſans difficulté ſa demande. Peu de jours après, il ne fut pas peu ſurpris de voir le Bramin paroître devant lui avec toutes les apparences de la triſteſſe; il venoit le prier de révoquer l'Edit qu'il venoit d'en obtenir; le Prince lui accorda cette ſeconde demande, & marqua enſuite de la curioſité de ſavoir le motif de ce changement.

Le Bramin lui répondit, que c'étoit en conſéquence d'un rêve, dans lequel il lui étoit apparu pluſieurs beſtiaux qui le menaçoient de leurs cornes, ſur quoi leur ayant reproché leur ingratitude vis-à-vis de lui, après le ſoin qu'il avoit pris pour conſerver leur eſpece; c'eſt préciſément, lui répondit l'Orateur du troupeau, à cauſe de ton zèle mal entendu, que nous te perſécuterons ſans ceſſe : tu ſais qu'à notre diſſolution, nos ames doivent paſſer dans de plus nobles formes; ainſi ta religion te défend de nous procurer ce changement, en nous donnant la mort; du moins, tu ne dois pas empêcher les autres de nous donner cet avantage, qui nous eſt retardé par ta faute.

Ce n'eſt pas ſeulement aux bêtes à cornes, que ſe borne leur affection; d'après leur opinion, ſur la Métempſicoſe, ils l'étendent à

toutes créatures animées, n'y ayant pas juſqu'au ciron, qu'ils croyent pouvoir être le receptacle de l'ame; & qui par conſéquent peut l'être de celle de leurs parens & de leurs amis : qu'un animal ſoit grand, ou petit, ils ne peuvent penſer ſans horreur à dépoſſéder de la vie ce prétieux préſent de Dieu par la violence. Ils reſpectent tout autant la main du Créateur, dans la puce qui les mord, que dans l'éléphant. Cette averſion de répandre du ſang ne ſe trouve que dans les Bramines, les Banianes & quelques autres Tribus des plus ſtrictes. On peut bien juger qu'aucun de ces Indiens n'eſt propre à combattre; cela n'empêche pas, que comme les Quackres, ils n'eſtiment la valeur chez ceux qui en ſont doués. Un pays auſſi délicieux ne manqueroit pas de ſéduire & d'inviter à ſa conquête; ils changeroient ſouvent de maîtres, s'ils

n'avoient parmi eux des défenſeurs : mais outre les Tribus paiſibles dont on vient de parler, il y en a d'autres dont la profeſſion héréditaire eſt celle des armes, telle que celle des Ketteris & des Zachpouts. C'eſt entre les premiers, qu'on choiſit les Rajahs, les Rois & les Généraux. Cela poſé, il n'eſt pas étonnant qu'il y en ait parmi eux qui commettent les injuſtices & les violences, qui accompagnent le fer & le carnage. Voilà la ſolution du paradoxe apparent d'une religion qui ſemble ne reſpirer que l'humanité, la douceur & la charité; & qui cependant ne procure pas un meilleur Gouvernement : & c'eſt une nouvelle preuve, qu'aucune conſidération, ni divine, ni humaine, n'eſt ſuffiſante pour adoucir la férocité, ni moderer l'oppreſſion d'une Puiſſance purement militaire.

Une autre ſingularité de leur re-

ligion, c'eſt qu'ils perdent irrévocablement leur droit de communion, non-ſeulement pour des fautes volontaires, mais auſſi pour les involontaires, & même pour celles qui ſembleroient pouvoir être juſtifiées par la néceſſité. Tout poltrons, tout effrayés qu'ils ſoyent de la mort en pluſieurs occaſions, la plûpart la préféreroient plutôt que de violer les points fodamentaux de leur Loi; comme tuer une vache, ou manger de ſa chair, boire & manger dans les vaiſſeaux & les plats des gens d'une autre religion, & beaucoup d'autres actions, qu'ils regardent comme ſouillure. Par exemple, ce même Loſdaſs Vittuldas, marchand Baniane dont on a déja parlé page 157, devant aller de Bombay à Suratte ſur un bâtiment anglois, il fit proviſion d'eau dans des vaſes à lui, qu'il acheta lui-même, & il n'en prit qu'une pe-

tite quantité, croyant qu'elle ſuffiroit pour un auſſi court paſſage, qui n'eſt ordinairement que de deux ou trois jours ; cependant le calme & les vents contraires les empêchant d'arriver, toute ſon eau fut conſommée ; il ſe laiſſa périr de ſoif, quoiqu'il y eût beaucoup d'eau à bord ; ſa vie fut en danger ſans qu'on pût l'engager à violer ce point de ſa Loi. Il eſſuia tous les tourmens de la ſoif & y auroit bientôt ſuccombé, ſi un vent frais, qui s'éleva, ne l'eût fait aborder à Gundavi près deSuratte, où il arriva, comme on dit, l'ame entre les lévres.

Les Gentils obſervent encore religieuſement la différence des Tribus dans leur même religion ; il ne leur arrive jamais de manger ni de ſe marier enſemble. Sur la côte de Malabar, c'eſt un crime capital pour les Nayres, qui ſont les nobles du pays, de recevoir

d'un inférieur une bleſſure qui leur faſſe ſortir le ſang. Il y a quelques années, que près de Pénany, la réſidence du Samorin de Calicut, un Nayre eut quelque démêlé avec un Thyvi, eſpece de laboureur. Ils en vinrent à ſe colleter, deſorte que la bêche du laboureur bleſſa par hazard le Gentilhomme, qui ne vit pas plutôt couler ſon ſang, qu'il lâcha priſe & pria ce payſan de ſe retirer au plus vîte & de garder le ſecret ſur cet accident, pour leur intérêt mutuel. Cette avanture s'étant éventée, les autres Gentilshommes s'aſſemblérent. Le réſultat de leur Conſeil fut, qu'ils ſe jettérent ſur ce malheureux Gentilhomme, le hacherent en piéces avec leurs ſabres, à l'inſtar des marſouins, qui lorſqu'un des leurs eſt bleſſé, & qu'ils le voyent ſaigner, l'achévent & le tuent. Les autres Nayres gémiſſant ſur la mort de leur con-

frére, à laquelle leur loi les avoit forcés, prirent jour, pour exterminer la Tribu entiere des Thivi du village, dont étoit le laboureur en queſtion : mais au milieu de leur ſuperſtition, ils firent éclater leur équité ; car étant informés comment l'affaire s'étoit paſſée, ils eurent ſoin de faire avertir à l'avance les Thyvi, afin qu'ils pûſſent ſe cacher juſqu'au jour marqué pour leur maſſacre, paſſé lequel jour, ces habitans pouvoient retourner ſans danger à leur habitation ; les Nayres ne pouvant ſelon leur loi continuer leur vengeance après ce jour. A l'égard des femmes, ſi elles prévariquent avec un homme d'une Tribu inférieure, ils ne les mettent pas à mort. Son châtiment, eſt d'être *ipſo facto*, dégradée, priſe & vendue comme eſclave.

Quand une fois ils ſont exclus d'une Tribu, il eſt impoſſible d'y

être réadmis. Je n'ai jamais entendu parler que d'une ſeule exception à cette loi, que je vais rapporter.

Un Gentilhomme de conſidération, réſidant ſur les bords du Gange, avoit une femme d'une grande beauté, avec laquelle il vivoit dans la plus étroite union; leur tendreſſe réciproque faiſoit leur bonheur. Un matin, que ſuivant la ſimplicité de ſa maniere de vivre, elle alloit à la riviere pour y puiſer de l'eau, un noble Mogol que le hazard fit paſſer par là à cheval, fut ſi frappé de ſes charmes, que cédant à l'impétuoſité de ſa paſſion, il piqua vers elle, la ſaiſit, la mit ſur ſa ſelle & l'emmena ſans égard à ſes cris : ſoit qu'elle fût ſeule ou accompagnée, perſonne ne put informer ſon mari du nom du raviſſeur, de ſorte qu'il lui fut impoſſible de reclamer contre cette violence, qui

n'auroit pas été tolérée ſous le gouvernement Mogol. Il ignoroit de plus quel chemin avoit pris ce Seigneur ; de ſorte qu'il ne ſavoit par où diriger ſes perquiſitions. La vie lui étant devenue odieuſe, dans cette ſituation, il réſolut de quitter ſa maiſon & de ſe faire Gioghi, c'eſt-à-dire Prêtre errant, tant pour diſſiper ſes ennuis, que pour être plus a portée de rechercher ſa femme. De ſon côté le Seigneur Mogol avoit aſſouvi ſes deſirs, & avoit eu deux enfans de cette victime de ſa brutalité ; après l'avoir gardée longtems ſans lui laiſſer la moindre liberté de peur d'être expoſé à la perdre, il ſe relâcha par la ſuite ſur ce point, eſpérant la gagner par cette indulgence. Au bout de deux ans, ſon mari, ſous l'habit de Gioghi, vint par hazard à la porte du jardin où elle étoit, & lui demanda l'aumône : auſſitôt qu'elle l'apperçut,

& qu'elle entendit le ſon de ſa voix, elle le reconnut quoique dans un état auſſi propre à le déguiſer. Dans le tranſport de ſa joie elle l'embraſſa, lui raconta ſes avantures, lui garantit l'innocence de ſon cœur dans tout ce qu'elle avoit ſouffert, & finit par lui dire ſon averſion pour ſon état actuel, lui offrant de s'enfuir auſſitôt avec lui. Son mari lui objecta ſa loi, qui ne lui permettoit pas de la reprendre pour femme, ni d'avoir aucune communication avec elle. Après avoir pleuré ſur la dureté de cette loi & la cruauté de leur ſéparation, ils convinrent que le mari iroit conſulter le principal Prêtre du temple de Jaggernaut,* ſur ce qu'il y avoit à faire pour la réintégrer dans ſon premier état de pureté, c'eſt ce qu'il exécuta ſur le champ; il en revint

* Ce Temple eſt ſitué dans le Royaume d'Orixa, près de la mer.

avec un air qui annonçoit les plus triſtes nouvelles ; il apprit à ſa femme qu'il venoit lui dire un adieu éternel, puiſqu'elle ne pouvoit être relevée de ſon excommunication qu'à des conditions impoſſibles à effectuer, & à l'exécution deſquelles il s'oppoſeroit tout le premier. Ces conditions étoient, qu'elle devoit donner la mort aux enfans de ſon raviſſeur, afin de ne laiſſer aucun monument vivant de ſes profânes embraſſemens ; enſuite elle devoit fuir avec ſon mari, pour ſe retirer enſemble à ce même Temple de Jaggernaut ; & là, on devoit lui verſer du plomb fondu dans la gorge, c'étoit le ſeul moyen de la purifier & de la réunir à ſa Tribu pour y mourir, puiſqu'elle ne pouvoit pas y vivre. Quelque terribles que fûſſent ces conditions, cette femme s'y ſoumit malgré tous les efforts de ſon mari pour l'en diſ-

ſuader. Son amour pour lui, ſa haine pour ſon raviſſeur & ſon zèle pour ſa religion, ne lui firent voir dans ſes enfans, que ceux d'un homme qu'elle deteſtoit; elle les ſacrifia, & accomplit ainſi la premiere partie de la loi qui lui avoit été impoſée par les Prêtres. Elle trouva enſuite moyen de s'échapper avec ſon mari, & elle fut ſe préſenter au Temple avec intrépidité. Après quelques cérémonies préparatoires, & avoir été ſéqueſtrée pendant quelques jours, elle fut conduite à la place de l'exécution dans le parvis du Temple, en préſence d'une foule innombrable de peuple, ſans marquer la moindre frayeur à la vûe de l'appareil & des inſtrumens de ſon ſupplice. Après une courte priere, on lui banda les yeux; mais au lieu de lui jetter dans la gorge du plomb fondu, on lui verſa de l'eau froide, & dans ce moment

les Prêtres l'assurerent que sa résignation au Sacrifice, ayant été assez éprouvée, elle avoit été acceptée par la Divinité, qui lui permettoit de vivre désormais avec son mari.

La religion ayant tant d'empire sur ces peuples, & défendant si préciſément aux femmes l'infidélité; les exemples de celles qui manquent à leurs maris, y sont beaucoup plus rares qu'ailleurs. Je sais que quelques Européens se sont vantés d'y avoir eu des bonnes fortunes. Sans compter qu'il en faut rabattre, il y a tout lieu de croire qu'ils n'auront eu commerce qu'avec des femmes de la plus basse extraction, qui ne sont pas si scrupuleuses, & sur qui l'argent & les préſens, peuvent faire plus d'impreſſion. En un mot, les femmes des principaux Gentils sont mieux défendues de la séduction par leur superſtition & leurs usa-

ges, que celles des Maures ne le ſont par leurs verrouils, leurs jalouſies & la garde continuelle de leurs ſurveillans.

Un autre motif de la prodigieuſe affection & vénération de ces femmes pour leurs maris, c'eſt l'attention qu'on a de les marier d'extrêmement bonne heure. On regarderoit un pere comme peu zèlé pour le bonheur de ſes enfans, s'il ne ſongeoit pas à les établir dès l'âge de trois, quatre, ou cinq ans. Les peres font des dépenſes exceſſives dans la célébration de cette cérémonie. Ces enfans une fois liés dès l'âge le plus tendre, on leur inſpire l'affection mutuelle, comme le point le plus ſacré de leur religion; c'eſt ce qui fait, que malgré la chaleur du climat, on voit ſi peu de femmes manquer à la chaſteté & au lien conjugal. de-là vient auſſi leur réſignation à ſe laiſſer brûler à la mort de leurs

maris. Quelques-unes d'elles ſe trouvant ſous un Gouvernement qui ne permet pas cette ſuperſtition, ſont allées volontairement dans un pays de Gentils, pour pouvoir faire ce ſacrifice en liberté; d'autres, qui auroient pû s'en diſpenſer ſous prétexte d'éléver leurs enfans, n'ont pas manqué d'y ſatisfaire quelques années après, lorſque leur éducation étoit tout-à-fait achevée. Quand elles ne ſe conforment pas à cet uſage, outre les indignités & les reproches qu'elles eſſuyent, il faut qu'elles ſe coupent les cheveux, (ce qui eſt chez elles tout-à-fait honteux,) qu'elles ſe livrent aux offices les plus ſerviles & les plus bas, & qu'elles portent une eſpece d'habillement rouge conſacré à l'humiliation. Celles enfin qui n'ont ni le courage de renoncer à la vie, ni la patience d'eſſuyer tant d'affrons, ſe font Chrétiennes ou

Maures, pour peu qu'elles y trouvent d'encouragement. J'ai déja obſervé que pluſieurs Tribus, & ſurtout celles des petites gens, n'étoient point ſoumiſes à cet uſage, qui n'a lieu que parmi les femmes d'un rang diſtingué, encore ſe relâche-t'on de ce point tous les jours, & les exemples en deviennent plus rares.

Le Suicide philoſophique, que les anciens ont tant célébré, comme fréquent chez les Indiens, l'eſt beaucoup moins aujourd'hui : pendant que j'ai été aux Indes, je n'ai entendu parler que d'un ſeul marchand de Suratte, qui quelques années auparavant avoit quitté la vie ſans autre motif que cette philoſophie, qui a été ſi admirée par Alexandre & toute ſon armée, dans la perſonne du Gymnoſophiſte Calanus. Il s'étoit fait porter ſur un lit vers la riviere Tappy. Les hommes qui le portoient,

avoient ordre de le laiſſer couler dans le courant de la riviere auſſitôt qu'il auroit fini ſa harangue funébre. Il la débita avec beaucoup de décence & d'éloquence à une nombreuſe aſſemblée, parmi laquelle étoient ſes enfans & ſes parens. On l'avoit chargé de poids conſidérables, pour qu'il fût plutôt noyé.

Ces Gymnoſophiſtes n'étoient pas Bramines, comme l'ont avancé à faux pluſieurs Auteurs ; ils étoient de la ſecte de ceux qu'on appelle à préſent *Gioghis*, ſecte qui s'eſt corrompue à la longue, par l'introduction de certains membres, qui y ont apporté l'hypocriſie & tous les autres abus : leur principe diſtinctif étoit la renonciation au monde, la contemplation à ſon plus haut période, la vie hérémitique, ou celle des voyageurs ; enfin cette nudité entiere d'où vient leur nom grec. Dans les

poſtures où ils ſe martiriſent, ils ne prétendent pas inſinuer que les tourmens de la créature ſoient agréables au Créateur, ils ne les ſouffrent, que pour donner des preuves de la profonde contemplation de la Déité, dans laquelle ils ſont plongés, & qui leur fait faire abſtraction aux douleurs du corps. C'eſt auſſi à titre de contemplatifs entierement abſorbés dans leur objet, qu'ils affectent de paroître inſenſibles aux plaiſirs; ce qui n'eſt pas moins difficile que de réſiſter à la douleur. Quelques-uns d'entr'eux ſe mettent ſur un pied d'eſtal au bord de ces étangs, où les femmes des Gentils vont faire leur ablution. Elles ſaluent avec beaucoup de bonne foi & de révérence ces hommes parfaitement nuds, tandis qu'ils roulent les yeux dans la tête d'une maniere effrayante, ſans laiſſer échapper aucune marque de ſenſibilité

aux attentions de ces femmes. Elles s'imaginent qu'il y a une grande vertu prolifique attachée à ce ſingulier acte d'adoration. Quoique la vanité & l'orgueil ſoient chez la plûpart le ſeul mobile de leurs auſtérités, il faut cependant avouer qu'ils ne ſont pas tous également ſuſpects, & qu'il y en a quelques-uns qui font leur métier de très-bonne foi. Une de leurs régles, c'eſt de ne jamais coucher dans aucune maiſon, ni ſous aucun bâtiment couvert : ce genre de vie qui les met ſouvent dans le cas de paſſer la nuit dans les foreſts & dans les montagnes, les met à portée d'étudier la Botanique, où quelques-uns d'eux ont fait d'heureuſes découvertes. A l'appui de leur ſiſtême, ils rapportent des miracles, qu'ils prétendent avoir opéré ; ſans compter ceux qu'ils prétendent ſavoir par la tradition : en voici un, qui du moins

moins prouvera la crédulité des Indiens. Un de ces Gioghis vint un jour dans une grande Ville, au Gouverneur de laquelle il préſenta une lettre de change de deux mille roupies, (c'eſt environ cinq mille livres, monnoye de France,) payable au porteur, & tirée ſur lui par le Dieu Ram; le Gouverneur proteſta la lettre en riant au nez du Gioghi, qu'il traita d'impoſteur. Celui-ci fit le tour de la Ville & fut reçû dans pluſieurs autres maiſons avec auſſi peu de ſuccès & avec la même dériſion. Il n'y eut qu'un riche marchand d'huile qui l'accepta très-dévotement, & lui en paya le montant. Le Gioghi, après avoir remercié ce marchand au nom du Dieu, prononça une malédiction ſur la Ville en la quittant, en conſéquence de laquelle tous les habitans, à la réſerve du marchand d'huile, & de ſa famille, devoient avoir la lépre

pendant douze ans. Selon l'hiſtoire la malédiction fut ſuivie auſſitôt de ſon effet. Ce prétendu miracle ſe répandit dans tout le pays, & fut raconté à Bombay il y a quelques années par un Baniane, qui aſſuroit avoir vû le fils d'un des principaux Officiers de cette Ville attaqué de cette lépre. Il convenoit cependant que les ſymptômes en étoient fort diminués, parce que c'étoit dans la douziéme année, terme auquel elle devoit expirer.

Les Gentils ne ſe contentent pas de fictions paſſagéres & de miracles accidentels de tems à autres. Ils inſiſtent ſur l'exiſtence d'un prétendu miracle conſtant & perpétuel, qui ſelon eux a lieu ſur la côte de Malabar, & preſque dans tout l'Inde. C'eſt l'épreuve du plomb fondu & de l'huile bouillante. Il eſt bien difficile en effet, de pénétrer la vérité à cet égard;

car quand même ce ſeroit une invention de ces Prêtres, il faudroit ſupoſer que tout le Gouvernement ſéculier eſt de connivence avec eux contre toute juſtice & équité. Je n'ai point vû par moi-même ces ſortes d'épreuves; mais il y a actuellement en Angleterre beaucoup de perſonnes qui en ſont témoins oculaires. On m'a aſſuré que pluſieurs Directeurs des comptoirs Anglois, avoient mis tous leurs ſoins a découvrir la fraude qui peut avoir lieu dans cette épreuve, juſqu'à faire garder en priſon celui qui devoit la ſubir, & attacher un mouchoir autour du poignet, cacheté de leur propre cachet, juſqu'à l'inſtant de la cérémonie. Malgré toutes ces précautions, & toutes celles que l'incrédulité peut inſpirer, ils n'ont jamais pû découvrir aucune fourberie, ni tour d'adreſſe à ce ſujet. Quelques-uns ne pouvant nier le

fait, ont prétendu, que l'eau, l'huile & le plomb bouillant, ne peuvent pas affecter la main juſqu'au point de la brûler : ſi cela étoit, le miracle tomberoit. Je me rappelle à ce ſujet, qu'une Dame Angloiſe réſidente à Tellicherry, dont la réputation n'avoit pas été entierement ménagée, étant préſente à une de ces épreuves, dit qu'elle étoit ſûre que ce n'étoit que plaiſanterie & que cela ne devoit pas brûler ; ſur quoi elle y mit le doigt pour l'eſſayer, ce qui la fit crier de douleur & preſque s'évanouir. Le Gouverneur lui dit plaiſament à cette occaſion, ſans doute, Madame, vous venez de faire cette épreuve pour l'honneur de votre vertu. Cette cérémonie ſe fait avec beaucoup de ſolemnité. La perſonne qui eſt accuſée de meurtre, de vol, d'infidelité conjugale, ſi c'eſt une femme, ou qui dénie une dette,

eſt conduite en public devant le feu où eſt un chaudron rempli d'eau, d'huile, ou plus communément de plomb bouillant; elle a une feuille de Palmier ſauvage ceinte autour de l'habit, ſur laquelle eſt écrit le chef d'accuſation; on lui lave la main ſoigneuſement, & après une invocation ſolemnelle de la Divinité par un Bramine, l'accuſé plonge ſa main dans le fluide; s'il la retire ſans être bleſſé, il eſt abſous; ſinon il reçoit le châtiment preſcrit par la Loi pour le crime dont on l'a accuſé. On m'a aſſuré qu'on avoit tant de foi à cette ſorte de juſtification, qu'on a vû des Indiens Chrétiens & des Maures ſoumettre volontairement leur cauſe à cette épreuve.

Comme les Souverains des pays où cette coutume eſt en vigueur, n'uſent d'aucune réſerve, & ne refuſent aucun examen là-deſſus,

il eſt certain que ſur la moindre recommandation de quelques perſonnes d'autorité aux Directeurs de la Compagnie qui ſont ſur la côte, on examineroit tellement à fond tout ce qui a rapport à cette épreuve, qu'on pourroit ſtatuer d'une maniere ſatisfaiſante ſur le vrai ou ſur le faux de cette pratique. La Société Royale de Londres fait tous les jours des recherches ſur des points qui ne ſont pas plus intéreſſants. Si par l'événement le fait ſe trouvoit vrai, ce ſeroit le moyen de découvrir une méthode naturelle de réſiſter au feu bien plus ſûre & plus rafinée que ce qu'en ſavent nos Batteleurs Européens, ou bien l'on en concluroit que la divine providence, quand on y a recours, ne dédaigne pas d'accorder ſon entremiſe en faveur de l'innocence, ce qui eſt très-digne de la bonté de Dieu & plus naturel que

de l'attribuer à la puiſſance du Démon.

On a déja dit combien les Gentils obſervoient la diviſion des claſſes, ils ne communiquent jamais & ne ſe marient pas même d'une claſſe à l'autre ; un Orphévre, par exemple, ne pourroit pas épouſer la fille d'un Apoticaire. Chacun reſte dans la profeſſion où il eſt né ; point de paſſage ni de mélange d'un métier à l'autre. Il arrive de là, que tel qui auroit brillé dans un autre état, eſt fort médiocre dans celui qu'il a embraſſé ; cependant d'un autre côté, cette diſtribution aide davantage au maintien de l'ordre. Chaque claſſe à un Chef qui eſt comptable des fautes des particuliers. Au moyen de cet arrangement, on en fait le dénombrement, on évalue leurs biens & on les raſſemble plus facilement. Peut-être croira-t'on que les arts mé-

chaniques ainſi tranſmis héréditairement, doivent atteindre enfin à la derniere perfection. Il arrive bien plutôt, qu'aſtreints par leur naiſſance à tel état, les artiſans n'ont aucune émulation pour s'y diſtinguer, & reſtent au point où étoient leurs peres. Je crois bien que le peu de ſûreté qu'ils ont de jouir de leurs acquiſitions ſous un Gouvernement deſpotique, contribue à cette négligence & à ce découragement.

Quoique les Bramines tirent leur prééminence de leurs fonctions religieuſes, ils ſont quelquefois employés dans le Civil, ſans pour cela déroger à leur caractère. Ils ont un langage particulier pour eux, appellé le *Hanſerit*, dans lequel le Vedham, le Chaſter & les autres livres de leur Loi ſont écrits. A l'égard de ceux qui s'en tiennent à leur devoir ſacré, rien n'eſt ſi ſimple que leur genre

de vie, ils ſont tout à fait exempts de la plûpart des vices & ſur tout des paſſions violentes, à quoi contribue ſans doute leur façon de ſe nourrir de légumes ſans manger de viande. Pour ce qui eſt de l'avarice, qui eſt une paſſion froide, ils ne le cédent à perſonne ſur ce point. On peut dire que ceux qui ſe mêlent des affaires temporelles y ſont entierement livrés. Leur conſtitution eſt généralement ſaine ſans être forte; ils ont le ſens du toucher & de l'odorat très-exquis, ce qu'ils doivent ſans doute à leur abſtinence de chair; les fleurs leur font bien plus d'impreſſion qu'à nous; ils ſont très-délicats ſur le choix de l'eau commune, s'y connoiſſant auſſi bien qu'en vin; auſſi eſt-ce un des objets de leur ſenſualité. Il eſt conſtaté que les bleſſures de ceux qui ſe nourriſſent de Végétables, ſont plutôt & plus facilement guéries que celles de

ceux qui mangent de la viande; ce qui vient de la quantité d'humeurs que font ces derniers. Les Bramines ont, comme nous l'avons déja obſervé, pluſieurs ſecrets de Philoſophie naturelle. Si on ne les rapporte pas en Europe, ce n'eſt pas qu'ils refuſent de les communiquer, cela vient plutôt de ce que la plûpart des Européens ne s'occupent que des moyens d'augmenter leur fortune, & négligent entiérement de ſe procurer ces utiles lumières.

Si l'on combine enſemble l'abſurdité de leur Mitologie, leur incarnation de Viſtnou, les exploits du Singe Singa, les guerres du Dieu Ram, les vertus de la Vache Camdoga & leurs autres fictions ridicules avec cette morale exquiſe, tant ſpéculative que pratique, qu'on peut puiſer dans leur doctrine; on ſera forcé d'avouer que l'eſprit humain peut

raſſembler tout ce qui ſemble le plus incompatible.

Leur Religion, toute groſſiere qu'elle eſt, n'exclut point l'idée du Dieu de l'Univers. S'ils admettent des Dieux locaux & particuliers, ils les ſubordonnent à un Dieu ſupérieur & plus puiſſant; leur Brama eſt leur Dieu ſuprême, le Jupiter Indiges de leur pays.

Ces peuples s'étant toujours fait un point capital de ſuivre leurs principes ſans admettre aucun mêlange étranger, il y a tout lieu de croire que leur religion eſt la plus ancienne du monde, & que la Métempſicoſe qu'a adoptée Pitagore en eſt dérivée, ainſi que pluſieurs autres articles & cérémonies religieuſes; entre autres conjectures on peut juger que la Vénus de Paphos, qui ſelon Tacite ne reſſemble à aucune figure humaine, tiroit ſa ſource de l'adoration qu'on rendoit dans les

Indes à une certaine idole, qui s'élévant orbiculairement d'une large baze vient ſe terminer en pointe; on a coutume particuliérement, ſur les bords du Gange, de lui préſenter les vierges avant de les livrer à leurs maris. Ces idoles ſont les copies de celle qui eſt adorée par les Gentils, ſous le nom de *Jaggernaut.* C'eſt une grande pierre noire pyramidale, qu'ils prétendent être tombée du ciel, & s'être miraculeuſement préſentée d'elle-même au lieu où eſt le temple qu'on lui a conſacré. Cette pierre eſt le ſimbole du pouvoir qui préſide ſur la génération univerſelle, qu'ils attribuent à la chaleur & à l'influence du ſoleil agiſſant ſous la ſubordination de ce pouvoir, & à qui ils adreſſent la priere ſuivante. *O toi Puiſſance qui illumines l'orbe reſplendiſſant, daigne auſſi éclairer mon ame de façon, que je puiſſe*

marcher dans la voie qui t'eſt la plus agréable. On peut donc juger que Jaggernaut eſt préciſement ce qu'étoit Jupiter chez les Payens, le principal Dieu, ſous différens noms; ou bien le Mythras des Perſans, qui eſt le même que la Vénus Uranie. Selon eux la divinité repréſentée par cette image, préſide au feu; ils l'honorent dans un certain tems de l'année ſur les rives du Gange par une grande cérémonie, qui conſiſte à porter une idole taillée ſur le modéle de Jaggernaut dans une niche ſur un char triomphal, le tout décoré de dorure & de clinquant: on garde cette machine pendant quelques jours dans le plus bel appartement de la maiſon; la maniere de marquer ſa dévotion, eſt de ſe mettre dans les poſtures les plus obſcenes, & de faire les geſtes les plus laſcifs devant l'idole, après quoi on la

porte pròceſſionnellement au Gange, & l'on jette le tout dans la riviére, c'eſt comme un hommage qu'on rend à ce fleuve, à cauſe de la propriété qu'on lui ſuppoſe de contribuer à la fertilité des terres conjointement avec le ſoleil. Ils étoient ci-devant dans l'uſage d'orner l'idole de beaucoup de bijoux, ce qui rendoit la cérémonie très-diſpendieuſe. Ils en ont beaucoup rabattu depuis qu'ils ſe ſont apperçus, que les Chrétiens & les Maures épioient attentivement où l'on jettoit la ſtatue, & repêchoient la plûpart de ces effets précieux; ce qui ſembloit aux Indiens un pillage ſacrilege.

On pourroit donc penſer que c'eſt d'après cette figure pyramidale qu'on a imité les obeliſques & les pyramides d'Egypte, comme auſſi on pourroit conjecturer que la tranſmigration des ames,

la diviſion de la ſemaine en ſept jours ſous l'influence de ſept planettes, la diſtribution du Zodiaque en ſignes, l'uſage de l'encens & pluſieurs autres points de doctrine ont été puiſés chez les anciens Bramines. Au reſte, il y auroit de la témérité à vouloir garantir cette dérivation & cette conformité vis-à-vis de tems auſſi reculés.

Une vérité ſur laquelle on peut compter, c'eſt la vénération que les Perſans ont eue de tout tems pour la doctrine des Bramines. Elle eſt prouvée par des paſſages d'Ammien Marcellin & des autres Perſans; les Mahométans mêmes conſervent encore aujourd'hui cette même admiration, & ne ſeroient pas même ſi oppoſés qu'ils le ſont aux Gentils ſans le Polytheiſme de ces derniers, qui leur fait admettre ſur la côte de Malabar juſqu'à trois cens trente-

trois millions de Dieux, qui cependant, comme je l'ai déja obſervé, ſont des êtres ſecondaires, & des eſpeces de miniſtres du Dieu ſuprême. C'eſt du moins ce que j'ai pu recueillir des Bramines que j'ai conſultés.

CHAPITRE XVIII.

De la Religion des Perſes.

CE ſujet a été ſi parfaitement & ſi profondément diſcuté par le Docteur Hyde, * qu'il y auroit de la préſomption à prétendre ajouter quelques nouvelles lumieres ſur cet objet. Je ne ferai donc ici que rapporter le reſultat des converſations que j'ai eues avec les deſcendans des an-

* M Hyde a publié à Londres un Traité *de Religione Perſarum*, qui eſt aujourd'hui exceſſivement rare.

ciens Mages aujourd'hui refugiés dans les Indes, ce qui ſervira à appuyer le ſentiment de ce ſavant Auteur. Si quelque fois je me trouve différer d'avec lui ſur quelques points, ſon autorité devra l'emporter, étant certain qu'il a étudié beaucoup davantage cette matiere, & que j'aurois pu de mon côté, ou me tromper à l'Anglois corrompu que parlent ces Indiens, ou n'avoir pas pris des inſtructions aſſez préciſes.

Quoi qu'il en ſoit, il faut diſtinguer deux différens états de la religion chez les Perſes; le premier eſt celui de cette religion ſous Zoroaſtre, à qui je donne ce nom comme plus familier & plus connu que celui de Zaratoucht, qui eſt ſon vrai nom, avant qu'il fût corrompu par les Grecs; l'autre époque de la religion eſt celle de la moderne telle qu'elle eſt pratiquée aujourd'hui dans la Per-

ſe & dans les Indes, fort defigurée par les différens changemens qu'on y a faits.

C'étoit ſous le regne d'Hiſtaſpes, environ cinq cens ans avant la naiſſance du Sauveur, que Zoroaſtre fleuriſſoit. On convient unanimement qu'il étoit très-verſé dans les Mathematiques & dans la Philoſophie naturelle, d'où il a probablement tiré de ſublimes notions ſur le feu, qui ſont la baſe de ſa religion, & qui ont été conſervées par ſes ſectateurs. Il eſt certain qu'il trouva l'adoration du feu déja établie dans le pays, puiſqu'il y avoit depuis longtems des *Pyræum*, c'eſt-à-dire des temples, où l'on conſervoit un feu perpétuel; mais cette adoration étoit ſi mêlée d'idolatrie & de ſabaïſme, que Zoroaſtre entreprit de la purger de ſes abſurdités, & de la reduire aux deux points eſſentiels, qui ſont le fon-

dement de cette religion, ſavoir la créance d'un Dieu ſuprême, & celle de l'action du ſoleil en qualité de ſon premier miniſtre préſident à toutes les œuvres & ſimboles de la pureté. Les Perſes ſont ſi convaincus de l'immenſité de Dieu & de la préſence univerſelle de ſon pouvoir, qu'ils regardent comme une impiété ou du moins comme un ſigne de peu d'intelligence de lui ériger des temples, n'y ayant rien de ſi ridicule, ſelon eux, que d'attribuer une idée de local & de confinement à la divinité; c'eſt, diſent-ils, l'enfermer entre quatre murailles, & rien ne les choque tant : delà cette célébre maxime, qu'il ne peut pas y avoir de temple digne de la majeſté de Dieu, ſi ce n'eſt l'univers entier & le cœur d'un honnête homme. De toutes leurs opinions, celle à laquelle ils ſont le plus attachés, c'eſt la

néceſſité d'un être exiſtant par lui-même de toute éternité, Auteur de tout bien. Ils ne déteſtent rien tant que l'opinion des Perſans ſchiſmatiques, qui ont embraſſé avec les Manichéens le ſiſtéme des deux principes du bien & du mal. Voici leur opinion à cet égard :

Ils diſent : » Que Dieu auteur » de tout être a créé la matiere » premiere ou le fluide, dans le- » quel ſont eſſentiellement com- » pris les principes conſtituans de » toutes les formes, ſous leſquel- » les ont été créés le globe, les » hommes, les animaux, les vé- » gétables, les minéraux &c. « dont ils prétendent que l'eſſence eſt au centre du feu,* que toute choſe y eſt engendrée & peut s'y reſoudre, ces particules étant le *minimum* de toute exiſtence ; quelques Philoſophes Grecs ont été de cette

* Il eſt évident que le mot latin *purus* dérive du Grec pur, qui ſignifie feu.

opinion. Tout ce fluide céleſte, cette mere ſubſtance, cette matiere crue des différentes formes futures, étoit un cahos où l'on ne pouvoit rien diſtinguer juſqu'au tems que Dieu ordonna la ſeparation générale, & régla la diverſe coagulation des parties qui y étoient contenues; cette diviſion conſiſta en eſprit & en matiere, ou plutôt en lumiere & en opacité, entre leſquelles il ſubſiſte un perpétuel conflit, malgré le principe d'activité imprimé par la Divinité à cette premiere matiere. Le feu tend à rarefier & reduire toutes choſes à leur fluidité originelle; la matiere ou l'opacité travaille de ſon côté pour réſiſter à cette action du feu. C'eſt à ce principe qu'ils attribuent la cohéſion des corps & leur averſion méchanique & paſſive pour leur diſſolution. Ce n'eſt que par l'impreſſion de l'activité du feu élémen-

taire qu'il peut y avoir du mouvement dans l'univers, rien ne pouvant s'y maintenir dans l'ordre que par l'expanſion & l'impulſion de ce feu ; ainſi les coagulations formées hors de ce feu compoſeroient une ſubſtance impénétrable rendue compacte par le froid, & enveloppée dans l'obſcurité, deſorte que la matiere ne contient point de qualités poſitives, ce ne ſont que les négatives qui s'enſuivent de la privation de la chaleur & de la lumiere. C'eſt de ce conflit que viennent le bien & le mal, mais ce dernier eſt entiérement aſſujetti au premier. Selon eux, il eſt tout différent de regarder Dieu comme l'Auteur du mal poſitif, ou de croire qu'il permet un mal comparatif ; & puiſque l'on voit pluſieurs effets dans la nature, qui au premier coup d'œil paroiſſent mauvais, & qui cependant ſont juſtifiés par la ſa-

geſſe de leur cauſe, parce qu'il en reſulte un bien, il faut préſumer que tout le reſte de ce qui nous paroît mal, n'eſt pas moins juſtifiable, ſans que nous puiſſions en pénétrer les vraies cauſes. Ils ajoutent que la perfection étant l'attribut le plus propre de la Divinité, il n'y a point d'injuſtice en elle de n'avoir pas créé l'homme auſſi parfait; ils perſonnifient ce phantôme de mal, tel qu'il paroît dans l'état actuel de la nature, ſous le nom de *Harriman*, d'où eſt tiré le mot grec *Arimanius*, comme auſſi ils donnent à Dieu la dénomination de *Orouzm* dont on a fait *Oroſmades*, ils l'appellent auſſi *Yeſd* ou *Yeſdan*. Ce conflit doit durer juſqu'à la conſommation des ſiécles, tems fixé par Dieu : c'eſt alors, diſent-ils, que la puiſſance de la lumiere ou du pur eſprit prévaudra ſur l'eſprit d'opacité, & l'ombre du mal

ſera effacée de la terre. On voit par là que les Perſans, bien loin d'être matérialiſtes devroient plutôt être traités de ſpiritualiſtes, puiſqu'ils réduiſent toute matiere en eſprit; ils regardent cependant ce dernier comme créé par la Divinité.

A l'égard du feu ils le placent dans le globe du ſoleil, qu'ils appellent *Mythras* ou *Mihir*. Ils lui rendent hommage en conſéquence de tous les biens qu'il nous procure. Ils ſont d'ailleurs ſi éloignés de confondre la ſubordination du miniſtre avec la Majeſté du Créateur & du Maître, qu'ils ne regardent le ſoleil que comme un inſtrument aveugle, dirigé & gouverné par les impreſſions immédiates de Dieu; ils ne donnent même à ce glorieux luminaire que le ſecond rang dans les ouvrages de Dieu, reſervant le premier à l'eſprit humain, qu'ils regardent

regardent comme une merveilleuſe production de la puiſſance Divine. Ils diſtinguent deux ſortes de feu, l'un d'ignition, tel que celui qui eſt dans le ſoleil, feu commun qui a différens dégrés de vivacité, & qui n'eſt jamais ſans chaleur, quoique quelquefois ſans lumiere; l'autre néceſſaire pour nourrir le premier, par lequel il eſt continuellement attiré comme un ruiſſeau vers ſon embouchure, c'eſt le feu élémentaire dans ſa premiere ſimplicité repandu dans l'atmoſphere, ou coexiſtant avec toute ſubſtance en différentes proportions, comme dans le ſel, l'eau, les eſprits, généralement par tout enfin, élaſtique, mais ne perdant rien de ſon élaſticité en communiquant ſon feu, toujours impalpable & ſouvent inſenſible, empreignant librement tout le globe dans ſes dernieres profondeurs, toujours

en mouvement, deſorte que rien dans l'univers ne peut être dit en repos. Telle eſt la notion que Zoroaſtre nous a donnée du feu, d'où l'on ſeroit tenté de croire, que cet habile Philoſophe connoiſſoit déja l'électricité, qui eſt chez nous une découverte ſi moderne.

Ils croient l'ame engendrée dans ce feu élémentaire ſuivant l'organiſation particuliére de ſon corps. Ils imaginent que le cœur eſt le laboratoire principal, qui renvoie dans la partie ſupérieure les eſprits animaux, dont les plus légeres ſecrétions ſont arrêtées à la cervelle, où recevant une autre coction, il s'en forme la réflexion, la mémoire & la raiſon. Boerhave, dans ſon traité du feu, a ſemblé favoriſer cette opinion, *animam ex igne conſtare*. S'il avoit connu la doctrine de l'électricité, il ſe ſeroit plus attaché à diſcuter ce ſiſtême.

Les Perſans ne pouvant croire que Dieu eût fait un ouvrage auſſi eſtimable que l'ame, pour qu'elle n'eût pas une durée plus longue que le court paſſage de la vie, ſont fort attachés à l'opinion de ſon immortalité ; ils ne prétendent point expliquer dans quel état elle doit ſe conſerver, & leur ignorance à cet égard n'ôte rien à la probabilité de ce ſentiment. Si on les en croit le combat du bien & du mal ne nous juſtifie point de préferer ce dernier, puiſque nous pouvons nous aider de notre raiſon pour choiſir la vertu; d'où ils concluent qu'il y aura des recompenſes & des punitions dans l'autre vie ; mais ces punitions, ſelon eux, ne ſont point, comme dans le chriſtianiſme, les flammes éternelles. Le feu eſt un élément trop noble & trop pur pour faire les fonctions d'exécuteur ; ils prétendent même qu'une des fonctions de Mihir,

c'eſt à dire du feu ou de l'amour divin, ce qui chez eux eſt ſinonime, eſt de moderer les châtimens infligés par la juſtice ſur les ames. En conſéquence le lieu de ſouffrance eſt peint chez les Perſes modernes, comme une region obſcure & ténébreuſe, où tout ne reſpire que le dégoût & l'horreur. Ce ſont des cavernes, remplies de ſerpents & d'eaux épaiſſes froides comme la glace. Cependant ces tourmens devant être tempérés par la miſéricorde, ils ne peuvent croire qu'ils ſoient éternels, ils penſent qu'après un certain tems les coupables ſeront délivrés de leurs peines, & admis à une eſpece de bonheur, qui eſt inférieur à la vérité à celui des juſtes, dont les méchans ſeront diſtingués par une brûlure marquée ſur le front. Enfin ils proportionnent la punition, pour le dégré & la durée, à la fragilité humaine. Pour

ce qui eſt des recompenſes, ils les croient infinies & incommunicables, comme la bonté divine.

La religion de Zoroaſtre étoit trop ſimple, pour ſatisfaire aux idées groſſiéres du vulgaire, il n'y avoit d'ailleurs rien à gagner pour les Mages, qui ſont aujourd'hui connus dans les Indes ſous le nom de *Duſtour*, nom derivé du mot Perſan, qui ſignifie *forme* ou *coutume*. Il n'eſt donc pas étonnant que la religion de Zoroaſtre ne continuât pas long-tems dans ſa pureté. Ces livres étoient détruits, ſoit par accident, ſoit qu'on eût égard aux innovations contre leſquelles ces livres auroient dépoſé, ſi on les avoit laiſſé ſubſiſter. Un des principaux Mages nommé *Erda-Viraf*, prétendit les avoir retenus de mémoire, & les avoir raſſemblés dans un volume, connu aujourd'hui ſous le nom de *Zindavaſtaou*. C'eſt leur principal li-

vre de loi, écrit en vieux Perſan. A en juger par la traduction qui en a été faite en Perſan moderne par un Duſtour nommé *Melik-Chadi*, qui vivoit il y a environ deux cens cinquante ans, la doctrine primitive de Zoroaſtre a été très-viciée par les changemens & additions qu'Erda-Viraf y avoit introduits; de là ces rits & cérémonies abſurdes, qui ſont aujourd'hui en pratique parmi les Perſes, comme entre autres leur attachement à leur ceinture, ſans laquelle ils ne peuvent pas être un moment, leur affectation à couvrir leur bouche avec un morceau de toile, quand ils ſont devant le feu, de peur de le polluer, en reſpirant deſſus. C'eſt toute cette ſingularité dans leurs actes de religion, qui les rendit ſi ridicules aux yeux des autres nations, & ſi odieux aux Mahométans ſur-tout. Si Erda-Viraf

leur a preſcrit dans ſa traduction de Zoroaſtre toutes ces nouvelles cérémonies, purifications, &c. ce n'a été que pour l'avantage des Mages, à qui il revenoit par ce moyen des ſalaires & des honoraires. Quelque difficile qu'il fût du tems du Docteur Hyde de ſe procurer une copie de cette traduction, on en a à préſent aſſez aiſément, ſans autre frais que ceux de la copie : on m'a même aſſûré qu'il y avoit pluſieurs de ces copies en Angleterre. S'il y a quelques autres ouvrages ſous le nom de Zoroaſtre, il eſt certain qu'ils ne ſont pas de lui, ce ne peuvent être que des extraits, ou traductions défigurées, ainſi que le livre dont nous venons de parler, & vraiſemblablement par la même main. Quoi qu'il en ſoit, ce qui nous en reſte eſt très-parfait & très-pur en fait de morale, & aucune nation ne l'emporte à cet

égard ſur les Perſes qui ſont aux Indes; car pour ceux qui ſont en Perſe même ſous le nom de *Guébres*, je n'ai eu aucun éclairciſſement ſur leur compte, je ſçais que ce qu'on en rapporte ne leur eſt pas avantageux; mais je ſçais en même tems, que la calomnie étant une ſuite de l'oppreſſion, il ne faut pas s'en fier préciſément à ce qu'on en debite.

Il y a lieu de croire que les Sophis de Perſe, ainſi nommés à cauſe de leur habillement blanc, ne ſont que les ſucceſſeurs des anciens Mages, quoiqu'ils ſe conforment extérieurement à la religion Mahométane, pour avoir la paix, comme font les Sabaïtes modernes, les Druſſiens & les Kalbiens vers le mont Liban & aux confins de Bagdat. Le vrai fond de doctrine de ces Sophis eſt le plus pur miſtique, qui ne contrediſant aucune religion, peut

prendre la forme & la reſſemblance de toutes ; ce qui ſe voit par la comparaiſon des ouvages miſtiques de ces Aſiatiques contemplatifs avec ceux de nos Chrétiens, où l'on voit régner le même genre, annonçant de part & d'autre l'union la plus intime avec la Divinité & le detachement le plus marqué de la matiere. C'eſt ce que l'on peut voir dans les ouvrages de Jacob Behmen, Proteſtant, l'un de nos plus célébres miſtiques modernes, qui a même adopté le ſiſtème du feu dans le goût de celui des Perſans. Ces Sophis aſſûrent qu'ils ſentent dans cet état de quiétiſme un très-grand plaiſir, à peu près comme lorſqu'après avoir étouffé de chaleur, nous reſpirons un air frais & agréable. Ils recommandent particuliérement trois points à obſerver ; premiérement de payer de retour l'amitié & les bienfaits,

ſecondement de vaincre les cœurs par la généroſité, troiſiémement de ne jamais ſe départir de la douceur, de l'humilité & de la candeur.

En finiſſant cet article, je demanderai grace pour l'obſcurité qui a pu s'y rencontrer, & qu'on doit pardonner en faveur de la difficulté qu'il y a de traiter une matiere auſſi abſtraite, & de trouver des termes pour exprimer des idées qui nous ſont auſſi peu familieres.

CHAPITRE XIX.

Des Funérailles des Gentils.

C'Est à Bombay que j'ai eu occaſion de voir les cérémonies des Gentils, lorſqu'ils enſéveliſſent, ou qu'ils brûlent leurs morts, ce dernier uſage étant beaucoup

plus commun. J'assistai à Back-Bay sur la côte à la cérémonie funeraire d'une jeune femme de la race des Ketteris, qui n'avoit pas plus de vingt ans. Ceux qui accompagnoient son mari, creuserent un trou en forme de puits, dans lequel ils menagerent une niche, où devoit être le corps de cette femme assis, avec de la place pour un plat de ris crud, & un pot plein d'eau à ses côtés. Aussitôt que le trou fut prêt, ils l'y descendirent avec tous ses habits & ses pierreries, tels qu'elle les portoit précisement, quand elle étoit en vie. Dès qu'elle y fut placée, son mari qui jusques là s'étoit tenu fort tranquile comme spectateur, sauta dans le tombeau, ôta à sa femme tous ses bijoux & les emporta avec lui, après quoi on combla le trou On enterre ordinairement ceux de la race des Ketteris; cependant les Rajahs, & les

grands Seigneurs qui en ſont, ont le privilege d'être brûlés, s'ils le veulent après leur mort. A l'égard de ceux qui ne ſont pas brûlés, ſi les femmes ont envie de leur tenir compagnie, les Bramines leur enveloppent le col ſur le bord de la foſſe, & on les enterre avec leurs maris.

J'ai auſſi vu brûler le corps d'un jeune homme d'environ dix-huit ans, fils d'un Baniane. On avoit préparé le bucher ſur le rivage. Le pere aſſiſtoit à la cérémonie nue tête & ſes habits déchirés, ce qui chez eux eſt une marque de deuil. Auſſi tôt que le corps fut placé ſur le bucher, & que les Bramines eurent marmotté quelques priéres, on mit le feu à un des coins, il flamba bientôt, le bois étant fort ſec & en grande quantité, dans peu le corps fut conſumé juſqu'aux cendres, ſans rendre aucune mauvaiſe odeur,

comme il arrive, lorſqu'il n'y a pas aſſez de bois, ou que la pluie l'a rendu humide. Un Bramine raſſembla les cendres, & les jetta avec cérémonie dans la mer, où il entra le plus avant qu'il put ſans s'expoſer. Ceux qui ſont ſuperſtitieux & qui peuvent fournir à cette dépenſe, ordonnent qu'on raſſemble leurs cendres dans une urne, qu'on la cachete, & qu'on la jette dans le Gange, aux eaux duquel fleuve ils attribuent une ſainteté particuliére. Ce qui attira le plus mon attention dans la cérémonie, ce fut la contenance du pere, qui obligé ſuivant la coutume du pays comme le plus proche parent de mettre le feu au bucher, en fit le tour par trois fois, comme en courant & avec tous les ſignes du deſeſpoir, & tournant le dos au corps, il paſſa ſa main par derriere pour y mettre le feu; après quoi frappé, de

douleur, il ſe roula dans le ſable, ſe frappa l'eſtomac & ſe déchira le viſage.

Voilà encore une conformité des Romains & des Payens occidentaux avec les Indiens, comme on peut le voir par la deſcription des cérémonies pratiquées par les premiers en pareil cas, c'eſt donc une nouvelle preuve de l'opinion mentionnée ci-devant, que pluſieurs coutumes des Indiens, tant religieuſes que civiles, ont pénétré de bonne heure en Italie, ce qui ne paroîtra pas hors de vraiſemblance à ceux qui voudront conſidérer la communication de l'Egypte avec la Grece, & de la Grece avec l'Italie, ſurtout ſi on ſe rappelle les expéditions d'Oſyris & de Bacchus. Il n'eſt pas douteux que la connoiſſance des Indes ne fût auſſi familiére à Rome vers la fin de la république, qu'elle l'eſt à pré-

ſent en Angleterre, Auguſte ayant reçu des Ambaſſades de Princes Indiens, après que ſes troupes y eurent porté la guerre ſous ſes auſpices. Le commerce faiſoit encore une voie de communication entre les Indes, & l'Empire Romain à travers l'Egypte par la mer rouge, de l'Euphrate au golfe Perſique, & même par la Perſe, qui donna paſſage à la premiére ſoie qui fut portée de la Chine & nommée *Sericum*, parce que cette nation s'appelloit alors *Seres*. Les troubles qui déſolerent enſuite Rome & les pays intermediaires, interrompirent tout commerce avec les Indes, juſqu'à ce que ceux de Salerne & les Vénitiens le r'ouvrirent par la voie du grand Caire & d'Alep, à l'aide des Arabes & des caravanes de Perſe. Enfin le Portugais Vaſcogama découvrit en 1497. la navigation de l'océan Indien, depuis laquelle

nous avons beaucoup plus de liaiſon avec les Indes, & le commerce s'y eſt beaucoup plus étendu.

CHAPITRE XX.

Diverſes Obſervations concernant une eſpece de Pygmées, les Nôces des Indiens, l'uſage qu'ils font du Sagau, du Poivre & du Betel, le Caractere de leurs Bramines, la Reine d'Attinga, la façon ſinguliére de ſe battre chez les Sarimpatans, les Maladies des Indiens, &c.

QUOIQUE les Européens ayent donné le nom commun de Gentil, comme dérivé du Portugais corrompu, c'eſt-à-dire de la langue franque, à tous les habitans des côtes maritimes de l'Inde, il eſt inconcevable combien tous ces peuples, quoique payens, différent entre eux par rapport aux

coutumes & aux mœurs. On trouve auſſi cette différence entre ceux d'une même côte, qui ne ſont ſéparés que par les hautes montagnes de Balagat, ainſi nommées de *Bal*, qui ſignifie *montagne*, & de *Gat*, qui veut dire *plat*, parce que ces montagnes ont ſur leur ſommet des plaines délicieuſes, aſſez peu connues aux Européens. Ce pays eſt diviſé en côte de Malabar, & en côte de Coromandel. Il n'y a pas moins de variété dans le climat. Quoique les deux côtes qu'on vient de nommer ſoient ſous la même latitude, & qu'il n'y ait pas plus de cent lieues de l'une à l'autre; on voit quelque fois les vents d'hiver régner ſur la côte de Coromandel, tandis qu'on eſt en été à Malabar.

Dans le pays qui tire vers le Nord, le Continent s'élargit, & le milieu des terres eſt couvert de

forêts impénétrables qui ſervent de repaire aux bêtes ſauvages de toute eſpece; on trouve dans les domaines du Rajah de Carnatic une eſpece ſinguliere de créatures, dont j'avois entendu parler aux Indes, & dont la deſcription me fut confirmée par celles qu'on y avoit vûes peu de tems avant mon arrivée.

Vencagi, marchand du pays & habitant de la côte, envoya pour préſent au Gouverneur Anglois de Bombay, qui étoit pour lors M. Horne, un couple de ces créatures, par un Vaiſſeau dont le Capitaine Boag étoit Commandant; voici comme elles étoient. Elles avoient à peine deux pieds de haut, la forme entierement humaine, & marchoient ſur leurs deux pieds; ces animaux étoient d'un blanc pâle ſans autres cheveux ni poils, qu'aux endroits où nous en avons communément.

Leurs actions étoient très-ſemblables, pour la plûpart, aux actions humaines, & leur mélancolie faiſoit voir qu'ils ſentoient fort bien leur captivité. Ils faiſoient leur lit avec ſoin dans la cage, dans laquelle on les avoit envoyés ſur le Vaiſſeau. Quand on les regardoit, ils cachoient avec leurs mains les parties, que la modeſtie défend de montrer. Les jointures de leurs genouils ne rentroient pas comme celles des Singes, elles étoient ſaillantes comme celles des hommes, circonſtance qui leur eſt commune avec les Oranoutangs *, qu'on voit dans la partie Orientale des Indes à Sumatra, à Java & dans les Iſles aux Epices, dont ceux-ci ſembloient être les diminutifs, quoique cependant plus reſſemblans à l'eſpece humaine. La navigation de la côte de Carnatic à Bombay n'eſt pas longue, n'y

* Apparemment ce ſont des Singes.

ayant pas plus de ſix à ſept degrés ; cependant ſoit que l'air de la mer ne leur convînt pas, qu'ils ne pûſſent pas ſupporter leur captivité, ou enfin que le Capitaine n'eût pas pourvû à une nourriture qui leur fût convenable, la fémelle mourut de maladie, & le mâle donnant toute ſorte de ſignes de douleur, prit tellement à cœur la mort de la fémelle qu'il refuſa de manger, & ne lui ſurvécut pas plus de deux jours. Le Capitaine ayant rapporté tout ceci au Gouverneur à ſon retour à Bombay, ce dernier lui demanda ce qu'il avoit fait des corps : il dit qu'il les avoit jettés dans la mer ; le Gouverneur lui ayant demandé pourquoi il ne les avoit pas conſervés dans de l'eſprit de vin, il répliqua bruſquement que cette idée-là ne lui étoit pas venue ; ſur quoi le Gouverneur récrivit à Vencagi de lui en procurer un autre couple à

quelque prix que ce fût, étant déterminé à ne rien épargner pour avoir une telle curioſité; Vencagi lui répondit qu'il voudroit de tout ſon cœur l'obliger en cela, mais qu'il craignoit de ne pouvoir y réuſſir; que ces créatures venoient d'une fôreſt qui étoit à 70 lieues au-deſſus de leur pays, que ce n'étoit que ſur les bords de ces forêts qu'on pourroit les ſurprendre, & qu'ils étoient ſi exceſſivement ruſés & prudens, qu'à peine pouvoit-on réuſſir à en prendre quelques-uns dans l'eſpace de cent ans : concluons de là, que l'exiſtence des Pigmées n'eſt pas entiérement fabuleuſe, puiſque rien n'approche plus de leur deſcription que les créatures dont nous venons de parler.

Entre les différences qui caractériſent les diverſes nations d'Indiens, je ne rapporterai que les particularités qui m'ont le plus frappé. Près du Pays des Kemp-

ſouts, Pirates de la côte, il y a un petit Gouvernement indépendant, qui par ſa conſtitution eſt ſoumis à une femme, qu'on appelle *Ranni*, qui eſt le feminin de Rajah. Une de ces Souveraines, nommée *Débouri*, qui pouvoit lever environ cinq mille chevaux; (car c'eſt leur façon de compter leurs forces,) avoit tant de courage, & étoit tellement Amazone, qu'un de ſes fils ayant été tué dans une bataille, par le fameux Badgerou, elle lui fit un défi en forme, qu'il refuſa en répondant que le parti n'étoit pas égal, puiſqu'elle ſe couvriroit de gloire, & ſe feroit une reputation immortelle, ſi elle remportoit l'avantage; au lieu qu'il ne ſe feroit aucun honneur en venant à bout d'une femme. ce fameux Badgerou étoit le Chef des Marrajahs, le même qui avoit conquis Baſſaim, & l'Iſle de Salſette ſur les Portugais.

Quoique les Gentils menent

une vie très-frugale, j'ai déja obſervé qu'ils faiſoient des dépenſes exceſſives pour les nôces de leurs enfans ; ils y conſomment ce qui feroit une dot ſuffiſante, & n'épargnent rien pour l'ornement de leurs maiſons, non plus que pour les répas, les proceſſions, la muſique, les danſeuſes & les feux d'artifices. Toute leur ambition eſt de pouvoir dire combien ils ont dépenſé à ces nôces. Les Bramines ne manquent pas d'en tirer leur part, leurs fonctions étant néceſſaires pour finir la cérémonie. On a vû à Bengale des marchands y dépenſer douze mille livres ſterlings ; outre les préſens conſidérables qu'ils faiſoient, ils invitoient les Anglois à un repas ſervi à la maniere Angloiſe, préciſément comme à Londres, ce qui leur coûtoit en particulier cinq cens livres ſterlings.

Les Gentils, ainſi que les au-

tres Orientaux, aiment à paroître gros, ce qui ſelon eux ajoûte à leur bonne mine & à la dignité de leur port. Pour y parvenir, quelques-uns boivent tous les jours beaucoup de beurre fondu, que la chaleur du climat conſerve perpétuellement liquide ; ils prétendent que cela engraiſſe, & que cette pratique eſt autoriſée par l'expérience. J'ai vû en effet quelques-uns de ceux qui en font uſage fort gros. Rien au reſte ne doit être ſi mal-ſain, ni produire plus de bile & d'humeurs.

Les Banianes, qui ne mangent point de viande, ni ne boivent de liqueurs ſpiritueuſes, cherchent à y ſuppléer & à ranimer leurs forces, non-ſeulement par la chaleur des épices & du poivre long, rouge ou vert, qu'ils mangent crud ou bien cuit dans leurs ragoûts ; mais encore par l'uſage de la drogue Aſſa-Fœtida, qu'ils appellent

pellent *Hing*; ils en ont d'une autre ſorte qui eſt plus fin & plus tranſparent, qu'ils nomment *Hingurah*, tous les deux viennent de Perſe. Cette puante drogue leur donne la plus mauvaiſe odeur, non-ſeulement du côté de l'haleine, mais même par la tranſpiration des pores. Pour ſe juſtifier, ils diſent que cette drogue eſt ſaine, cordiale & très-propre à prévenir les crudités & les indigeſtions.

Selon eux le poivre eſt rafraichiſſant, il ſembleroit qu'ils en devroient bien connoître les qualités ſur la côte de Malabar, où il croît; ce qu'il y a de certain, c'eſt que dans les cas de fiévres brûlantes, ils en prennent de très-grandes quantités dans une eſpéce de gruau de ris, qu'ils appellent *Congis*.

Ils ſe ſervent du Mirobolan comme purgatif, & l'eſtiment beaucoup, même comme médecine de

précaution. Ils en ont de pluſieurs ſortes & de ſi forts, qu'ils prétendent qu'on eſt purgé en les tenant dans la main fermée. C'eſt peut-être une exageration Aſiatique.

Leurs roſeaux ſecs, qu'ils appellent *Criat*, & qu'ils donnent dans des infuſions d'eau chaude, reſſemblent aſſez à la grande centaurée ; c'eſt une potion amére qu'ils prétendent très-ſtomachique & aidant à la digeſtion.

Quant au Sagou, qui vient de la partie Orientale des Indes, ils n'en font point de cas ; ils ſoutiennent que quand il eſt bouilli, ce n'eſt qu'une apparence de gelée, qui n'eſt point du tout nourriſſante dans la réalité ; le Sagou étant eſſentiellement plein d'eau, & n'ayant rien de ſubſtantiel.

La coutume de mâcher le Betel, eſt auſſi univerſelle aux Indes qu'à la Chine. Quelques Européens même, & ſurtout les Por-

tugais l'ont adoptée ; il n'y a que très-peu d'Anglois qui ayent pû s'y faire. On en offre par politeſſe dans toutes les viſites, comme en Angleterre on préſente un verre de vin ; dans les compagnies nombreuſes on le met ſur des cabarêts du Japon, nommés *Bandege*, & on en diſtribue à tout le monde. La doſe doit être compoſée néceſſairement de trois ingrédiens ; ſavoir la feuille de Betel, la noix de Betel & le Chunam ; s'il y manquoit quelqu'un de ces trois ingrédiens, on ne pourroit pas donner au Betel cette couleur de rouge foncé, qui réſulte de leur mixtion. La feuille de Betel reſſemble à celle de Laurier, & vient ſur des échalats, comme le Houblon ; elle eſt d'un goût chaud, piquant & aſſez agréable, quand on y eſt fait. La feuille a de grandes fibres. La noix de Betel ou d'Arek, reſſemble, pour la forme &

l'épaiſſeur, à une noix Muſcade; elle eſt ſeulement un peu plus dure, marbrée en dedans avec des rayes blanches & rouges, & d'un goût inſipide. On la coupe avec des ciſeaux faits exprès, qu'ils portent toujours ſur eux à cet effet, & on les enveloppe avec la feuille. Ils la préférent bouillie, comme ayant plus de force. Je ne conſeillerois à perſonne d'en manger de verte. Elles affectent tellement les eſprits animaux, qu'on tombe à l'inſtant ſi on n'y eſt pas accoutumé; il eſt vrai qu'on en revient tout de ſuite, ſans s'en trouver mal après. Le Chunam eſt une chaux brûlée, faite de belles coquilles, elle eſt trempée comme ſi on devoit s'en ſervir en guiſe de mortier, & on la conſerve dans des boëtes rondes, d'or, d'argent ou de métail; ils ajoûtent à ces trois articles, par ſenſualité, du Cachounda; c'eſt de la terre du Ja-

pon, qui au moyen de ce qu'on y ajoûte & des parfums qu'on y mêle à Goa, devient ſi agréable, qu'on la revend avec avantage au Japon même. Elle eſt diſpoſée en gâteaux ronds, de la largeur d'un écu de trois livres, mais un peu plus épais; la couleur en eſt d'un brun foncé à la ſurface, le tiſſu en eſt caſſant & graveleux. Pour le goût, cela ne paroît pas meilleur que de la craie commune; mais enſuite il en reſte un goût très-agréable dans la bouche. Ils y joignent encore du Cachou noir parfumé, qu'ils portent dans de petites boëtes; il eſt d'un bon goût, & ils le regardent comme un provocatif pour les plaiſirs de l'amour, en le prenant à part; ce qui le fait fort rechercher par tous les Aſiatiques. Si on les en croit, l'uſage du Betel adoucit la poitrine & fortifie l'eſtomac, quoiqu'ils en avalent rarement le jus.

Enfin il conſerve les dents quoi qu'il les terniſſe. Pour moi je crois qu'il y a plus d'habitude que de fondement dans cette opinion, & que le Betel eſt devenu, comme le Tabac, un objet de plaiſir.

Les Gentils, pour la plûpart, aiment beaucoup les ſucreries & les confitures; ils en ont quelques-unes de parfaites & de différente eſpece, que nous ne connoiſſons pas même en Europe.

Les Indiens de la race des Ketteris, ne ſont pas ſi ſtricts dans leur Religion, que les Bramines & les Banianes. Ils prennent beaucoup de libertés, que ceux-là n'oſeroient ſe permettre; par exemple ils boivent des liqueurs cordiales, ils mangent du poiſſon & de la chair de différens animaux; il n'y a que celle de bœuf dont ils font tous la plus rigoureuſe abſtinence. Ils donnent auſſi davantage dans la pluralité des femmes & des con-

cubines, car les Bramines & les Banianes ſe contentent d'une ſeule femme, à moins qu'après une longue expérience, ils ne la trouvent ſtérile, ce qui eſt matiére à un grand reproche ; mais auſſi fort rare. On a déja dit que les femmes ont des enfans de très-bonne heure, & ordinairement dès douze ans ; pour moi j'en ai vû de groſſes dans leur dixiéme année, auſſi n'en ont elles plus paſſé trente ans, & quelquefois avant ce tems. Elles perdent de bonne heure la délicateſſe & l'embonpoint qui les rendent ſi aimables. C'eſt cependant ce qui n'arrive pas à ces beautés célébres de Cachemire, qui étant nées dans un climat moins Méridional & dans l'air pur des montagnes, conſervent leurs charmes & leur fécondité auſſi long-tems que les Européennes ; auſſi ſont-elles le partage des principaux Seigneurs du pays.

A en juger par les Villages entiers de pêcheurs, qu'on voit ſur la côte, & qui fourmillent d'enfans, il paroît conſtant que la nourriture de poiſſon aide à la fécondité; d'où l'on peut conclure que rien n'eſt ſi juſte que la remarque de M. de Monteſquieu, lorſqu'il obſerve, que le régime de certains Moines, eſt tout-à-fait contraire à l'intention du fondateur.

J'ai déja dit que les femmes des Gentils avoient aſſez de liberté & en abuſoient rarement; lorſqu'elles ſortent dehors, ou qu'elles ſont à leurs portes, ſi on s'arrête pour les regarder, elles prennent cela pour un affront qu'elles reſſentent vivement, ſi l'on en croit leurs geſtes & leurs murmures. Quelques-unes même diſent en ce cas tout haut: Deckh-namur, ce qui ſignifie dans leur langue: *regarde & créve*; pour le général

elles ſont certainement fort réſervées, & évitent de parler à d'autres qu'à leurs maris. Si l'on voyoit une femme ſouffrir qu'aucun homme, autre que ſes parens, lui parlât; quelque innocente que fût la converſation, elle ſe feroit preſque autant de tort, que ſi elle en étoit venue aux dernieres extrémités; auſſi les Indiens ſont-ils fort étonnés de la familiarité qui régne en Europe entre les deux ſexes; & lorſque nous leur diſons que nous comptons ſur la vertu de nos femmes, ils nous répondent, en ſecouant la tête par un de leurs proverbes, qui dit, que ſi l'on approche le beurre trop près du feu, il eſt bien difficile de l'empêcher de fondre.

Non-ſeulement les Gentils tiennent depuis des ſiécles à leur religion; mais même ils conſervent leurs traditions & leurs coutumes: toute leur conduite n'eſt

que routine, & leur genre de vie eſt aujourd'hui préciſément le mêmê, que celui des ſiécles précédens, tel que l'ont rapporté les premiers Voyageurs.

Tout éloignés qu'ils ſoient de répandre du ſang, ils ſont très-vindicatifs, & n'épargnent ſur cela aucun artifice, ni aucun moyen de perdre ceux qu'ils haiſſent; leur ſoupleſſe leur ſert à s'inſinuer auprès des Gouverneurs & des gens puiſſans, dont ils ſe ſervent comme d'inſtrument pour ſe venger, & cela avec tant de rafinement & de politique, que quelquefois à peine on les en ſoupçonne. On peut dire à cet égard, qu'ils conduiſent leurs intrigues auſſi adroitement qu'aucun courtiſan Européen.

On a beaucoup parlé de la fréquence des empoiſonnemens dans les Indes; quelques éclairciſſemens que j'aye recherchés

ſur cet objet, il ne m'a pas paru qu'ils y fûſſent plus communs qu'ailleurs. J'ai à la vérité entendu dire que les bords du Gange produiſoient une ſemence, qui une fois avalée, adhère à l'eſtomac, où elle végette & s'étend en branchages qui font mourir immanquablement un homme, ſans qu'aucun ſecours de la médecine puiſſe l'extirper, ni en empêcher l'accroiſſement. Avant que de raiſonner ſur ce fait, que je ne garantis pas, il ſeroit néceſſaire de le vérifier exactement.

Les Bramines étant regardés comme les dépoſitaires de la littérature, ainſi que de la religion du pays, y ſont dans une très-grande conſidération; les Rajahs les employent en qualité de Miniſtres & de Secrétaires, ſous le titre de Nagur Bramines ou Scribes. Ces derniers ont la coutume de mettre au haut de tout ce qu'ils

écrivent, le chiffre 1, de même que les Religieuſes mettent le nom de Jeſus au haut de leurs lettres. L'intention des Gentils, eſt de repréſenter par-là l'unité de Dieu.

Les Bramines courtiſans prennent toutes les maximes & les vices de la Cour. Ils adoptent les principes de rapine & d'oppreſſion, dont ils ne refuſent point d'être les inſtrumens ; auquel cas ils perſécutent leurs freres, auſſi-bien que les autres. Enfin ils s'éloignent de l'ancienne pureté de leurs mœurs, deviennent pervers, & ſont tout différens des Bramines contemplatifs, qui conſervent la ſimplicité & la pureté d'une vie retirée. Il faut cependant convenir que cette corruption n'a pas pénétré dans la côte de Malabar, où même les Bramines, qui ſe mêlent des affaires temporelles, retiennent l'humanité & le déſintéreſ-

ſement de leur inſtitution primitive.

On voit ſur cette côte de Malabar un uſage fort ſingulier. Les Nayres, cette Nobleſſe militaire, dont nous avons déja parlé, ont ordinairement une femme qui ſert en même tems à pluſieurs : la Loi n'a point limité le nombre des hommes ; mais par une convention tacite, rarement ils ſont plus de ſix ou ſept. On ne voit point qu'il en réſulte jamais ni quérelle, ni jalouſie entre tous ces maris. La femme n'eſt cependant pas obligée de porter de l'affection à plus d'un, comme auſſi elle n'en eſt pas moins reſpectée, ſi elle ſe ſert de ſon privilége dans toute ſon étendue. Si l'un des maris vient à la maiſon lorſqu'elle eſt occupée avec un autre, il apprend par une certaine marque, qu'on laiſſe à la porte, que ſon tour n'eſt pas encore venu, & il s'en va tout bonnement; auſſi, en conſéquence des

paternités équivoques, qui doivent réſulter d'une telle coutume, on hérite du côté des femmes, & le népotiſme a lieu du côté de l'enfant de la ſœur.

Les femmes dans ce pays ne ſe couvrent point du tout le ſein, à quoi elles n'attachent aucune idée d'immodeſtie. Les Européens à leur abord ſont émus & tentés par cette nudité; mais ils ne ſont pas long-tems dans le pays ſans s'y accoutumer, de ſorte que par la ſuite, ils ne reſſentent pas plus d'émotion à la vue de cet objet, que les habitans du pays même ſur la côte de Malabar. Les femmes tiennent plus ſtrictement à cette coutume que partout ailleurs. Une femme qui avoit été quelque tems dans les établiſſemens Européens, où elle s'étoit conformée à nos uſages, ayant continué de ſe couvrir le ſein, oſa paroître en cet état devant la Rei-

ne d'Attinga ; cette Princeſſe, irritée de ce manque de reſpect, ordonna qu'on lui coupât le ſein pour la punir de braver ainſi les Coutumes du pays : cette Reine d'Attinga eſt Souveraine héréditaire d'un Etat, où les Anglois ont un Comptoir, nommé *Aniengo*, vers le Cap Comorin. Par les Loix du pays, ce doit toujours être une femme qui gouverne : elle ne peut pas ſe marier ; mais afin qu'il ne lui manque point d'héritieres de ſon ſang, elle peut choiſir ceux qu'elle veut, & en auſſi grand nombre qu'il lui plaît, pour les aſſocier aux honneurs de ſon lit. Les plus beaux jeûnes gens de ſa Cour compoſent ſon Sérail ; les enfans mâles ont rang parmi la Nobleſſe, & les filles ſeules peuvent prétendre à la ſucceſſion.

Des Coutumes auſſi étranges pourroient faire imaginer que les Malabares ſont auſſi barbares que

les Sauvages de l'Amérique, c'eſt à quoi l'on ſe tromperoit; ils ſont très-policés, graves comme la plûpart des Orientaux, ſavent garder leur rang & obſerver le ſilence, ſurtout dans les fonctions publiques; ils ſont d'ailleurs ſi ruſés en fait d'intérêt, qu'on ne peut guéres commercer avec eux ſans l'éprouver. Ils mépriſent & ſe défient des longs diſcours, lorſqu'il eſt queſtion d'affaires d'Etat. Leurs harangues ſont ſuccintes & patétiques. Un Roi de Travancor ayant reçû deux Ambaſſadeurs, que lui envoyoit le Naïck de Maduré; & l'un deux ayant fait une harangue prolixe, comme le ſecond ſe préparoit à continuer à l'endroit où l'autre en étoit reſté, le Prince lui dit ces mots d'un viſage auſtère, *ne ſoyez pas long, la vie eſt courte.*

Les jours de Fêtes, & en quelques autres occaſion, les Princes

Malabares, & ſpécialement le Samorin de Calicut, font des feſtins, où tout le pays eſt invité ; c'eſt plutôt la profuſion des mets, que leur délicateſſe, qui rend ces repas ſi coûteux, puiſqu'on n'y ſert que du ris fait de grain appellé *Dholl*, avec la ſauce de Turmeric, de la noix de Coco & d'autres végetables, tous articles à très-bon marché, & on n'y boit que de l'eau. Les Paraſites y ſont de terribles goinfres, car il n'eſt pas rare d'y voir quelques invités, ſéduits par le gratis du feſtin, s'y ſurcharger tellement l'eſtomac, qu'ils en meurent. Cet événement n'eſt regardé que comme une plaiſanterie ; & pour vanter la magnificence d'une Fête, on compte ordinairement le nombre des perſonnes qui y ſont crevées.

Près des Etats du Samorin, ſont ceux du Rajah de Sarimpatan, qui n'a encore jamais été

ſubjugué. Ces peuples ſe ſont fait une loi conſtante de ne faire jamais que la guerre défenſive, comme auſſi de ne jamais tuer aucun homme dans l'action. Leur façon de combattre, quoique fort extraordinaire, leur réuſſit. On les éléve de jeuneſſe à couper le nez de leurs ennemis; c'eſt à quoi ils ſe bornent, & ce qu'ils font avec beaucoup de dextérité. Leurs voiſins, qui ne ſont pas ſans doute des plus braves, conçoivent une crainte ſi exceſſive d'être ainſi défigurés, qu'ils n'ont jamais oſé les attaquer. Ceci me rappelle le célébre ſtratagême de Jules-Céſar, qui à la bataille de Pharſale, parcourut les rangs de ſes vétérans ridés, & les exhorta à tirer au viſage des jeunes Patriciens efféminés, qu'ils avoient à combattre, *miles, faciem feri.*

Les Indiens en général ne ſont pas fâchés d'avoir les Européens pour voiſins, tant parce que ce

voiſinage fait fleurir chez eux le commerce, que parce qu'il leur procure le debit de leurs denrées. Il faut auſſi leur rendre cette juſtice, qu'ils commencent rarement les querelles. Ce ſont plutôt les Gouverneurs qui, pour ſatisfaire à leurs paſſions, à leurs intérêts & à leurs reſſentimens particuliers, engagent leur nation dans des guerres coûteuſes, qu'ils repréſentent comme honorables & néceſſaires, ſur quoi il leur eſt facile d'en impoſer. Les Princes Indiens de leur côté, pour ſe défendre, nous haraſſent par des courſes continuelles juſqu'à nos portes, & nous font beaucoup de tort, en interdiſant à leurs ſujets toute communication & tout commerce avec nous : ils en ſouffrent à la vérité eux-mêmes, mais ce n'eſt pas pour long-tems, parce que nous ſommes les premiers à nous laſſer de ces guerres. Ce qu'ils font

encore pour nous nuire, c'eſt d'offrir leur commerce à d'autres Puiſſances Européennes, qui ſaiſiſſent cette occaſion avec empreſſement pour nous ſupplanter, & qui dans cette vue ſèment quelquefois la diſcorde.

Le climat des Indes eſt en général fort ſain, à moins d'accidens particuliers, qui ſont attachés au local, comme les ſables brûlants des côtes, la ventilation interceptée par les forêts, &c. Ces pays ſont rarement affligés des deux plus grands fléaux de la nature, qui ſont les tremblemens de terre & la peſte; à l'égard des premiers, l'état actuel de la caverne d'Elephanta, dont on a parlé, eſt une preuve que ce continent en a été exempt depuis deux mille ans, quoique ſa ſituation montagneuſe ſur le bord de la mer, aſſez pareille à celle de Naples, de Liſbonne & des villes de Sicile, ſem-

ble menacer ce pays de fréquens tremblemens. Pour ce qui eſt de la peſte, je n'en ai jamais entendu parler, on n'y eſt pas non plus affligé d'aucune maladie épidémique; car on ne doit pas donner ce nom au flux de ſang, qui attaque bien plus fréquemment les Européens, non plus qu'à la petite vérole, quoiqu'il faille convenir qu'elle fait quelquefois beaucoup de ravage chez eux, ſur-tout vers la côte de Malabar. Les Bramines ordonnent un reméde bien ſimple pour le flux de ſang, qu'ils prétendent infaillible. C'eſt une abſtinence ſtricte de tout autre mêts que du ris cuit ſans ſauſſe; ils lui attribuent une qualité abſorbante ſpécifique contre l'acrimonie, qui cauſe cette maladie. Pour boiſſon ils ordonnent de l'eau commune corrigée par un peu de cinnamome ou de bois de caſſia. A l'égard de l'écorce de

Telly-Cherri, qu'on a long-tems vanté comme un reméde excellent contre le flux de ſang, on en eſt beaucoup revenu depuis que l'expérience a convaincu qu'il n'étoit pas auſſi ſouverain. On eſſuie quelquefois ſur la côte de Malabar une maladie terrible, appellée *le Mordéchen*, dans laquelle le malade eſt attaqué de vomiſſemens & de douleurs dans les inteſtins, qui l'emportent ſouvent en trente heures. Le reméde le plus efficace que les Medecins du pays connoiſſent, c'eſt d'appliquer des cautéres à la plante des pieds. Leur revulſion puiſſante opére preſque toujours un effet ſalutaire. Les Barbirs ſont une autre eſpéce de paraliſie, qui attaque principalement les Européens, & leur ôte l'uſage de leurs membres. Les Indiens l'attribuent aux excès vénériens; ſouvent ce n'eſt qu'une ſuite des remédes, qu'on

fait pour guérir des maladies vénériennes ; quelquefois auſſi cette maladie vient du froid, qu'on contracte en s'expoſant au brouillard ou au ſerein. Les Médecins Malabares ſoutiennent même qu'il eſt mal-ſain de ſortir au ſoleil levant, parce qu'on eſt expoſé aux vapeurs humides de l'atmoſphére, qui ſe ſont élevées pendant ſon abſence.

On connoît peu dans les Indes les maladies chroniques, telles que la goutte, le rhumatiſme, la pierre & la conſomption. Je ne ſaurois trop repéter ce que j'ai déja obſervé, qu'avec un régime ſobre on pourroit ſe garantir de ces maladies ; & il eſt certain que la crainte de s'y expoſer ne doit empêcher perſonne de paſſer aux Indes.

FIN.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MATIÉRES.

A

ABDURGAFOUR. Fameux Commerçant, *Page*, 155
Akbar. Idole des Gentils, 260
Albacore. Poiſſon, ſa Deſcription, 8
Albatroſſe. Poiſſon, ſa Deſcription, 16
Alcoran. Idée qu'en ont les Mahométans, 260
Alhena, Teinture rouge qui ſert pour la parure des Indiens & des Turcs, 35
Andola. Sorte de Voiture, 252
Angazeja. Iſle, 23
Angria. *Voyez* Conagi.
Aniengo. Comptoir des Anglois, 351
Armes des Marattes, 116
Arrac fait de noix de Coco, 66
Aſſa fœtida. Drogue dont les Indiens font uſage, 336
Attinga. Etat où les femmes régnent à l'exclucluſion des hommes, 351
Aurengzeb, 210, 269

B

BABARSCHAH, Deſcendant de Tamerlan, fait la conquête des Indes, 258

Badgerou eſt défié par une Princeſſe au combat
Page, 334
Balagat. Montagnes, 329
Baldée, 264
Bandurah. Fort, 71, 101
Bang. Herbe dont l'uſage rend les Indiens furieux, 194
Barbiers d'Orient, leur dextérité, 177
Barirs, eſpéce de Paralyſie, 358
Behmen. Célébre Auteur myſtique Proteſtant, 321
Betel. Uſage qu'en font les Indiens, 338
Birampaut. Etoffe des Indes, 154
Bœufs de l'Iſle de Johanna, 42
Bœufs de Guzarath, 254
Bombay. Deſcription de cette Iſle, 45
Droit de poſſeſſion des Anglois ſur Bombay, 61
Bonites. Poiſſon, 7
Booby, 17
Bouchers. (Iſle des) 82
Brab. Palmier ſauvage, 251
Brama. Dieu des Gentils, 299
Bramins. Viſion extravagante d'un d'eux, 269
Vertus & vices des Bramins, 348

C

CAAB (le Poëte) à qui Mahomet donne ſon manteau, 204
Cachou noir. Son uſage, 341
Cachounda. Terre du Japon, dont le mélange perfectionne le Betel, 340
Caffres Hobchi. Eſclaves, 239
Calanus (le Gymnoſophiſte) 285
Canara. Morceau d'antiquité dans l'Iſle de Salſette, 104

Q

Caranja. (Iſle de) Page, 85
Caravanes de Suratte. Comment elles étoient préſervées de la violence des Arabes, 183
Chauſſures des Maures, 235
Chevaux des Marattes, 116
Chikliſtan, Rajah des Indes, ſes intrigues, 214
Chunam. Chaux brûlée qui entre dans la compoſition du Betel, 340
Cimeterres des Maures, 234
Coco. Sa Deſcription, 32 & 65. On en fait des cordages, 176
Comro, Iſle. Sa deſcription, 22
Conagi Angria. Son hiſtoire, 139
Congis. Eſpéce de Gruau de ris, 337
Copra (Huile de) 66
Corumbis. Laboureurs qui ſont également propres pour l'agriculture & pour les armes, 115
Couli-Kan, 59
Coulis. Montagnards, 208
Criat. Roſeaux ſecs, 338
Curri. Mets en uſage chez les Maures, 241

D

DAMAR. Arbre, 167
Danſeuſes de Suratte. Leurs artifices, leurs coquetteries, leurs uſages, 220, 225
Dauphin pris mal-à-propos pour le Dorade, 8
Deſpotiſme. Son origine peut être priſe dans la nature du climat. 256
D'holl. Ris fait de grain, 355
Dollar. Monnoye de l'Iſle de Johanna, 34
Dorade. Poiſſon. Sa deſcription, 8
Doulis. Voiture des Indiens, 251
Druſſiens, 320
Dungaddi. (la pointe de) 69

Duſtour. Nom moderne donné aux anciens Mages, 317

E

ECBAR-SCHAH. Mogol, 269
Ecureuils. Eſpéce particuliére, 42
Electricité connue de Zoroaſtre, 314
Eléphant. Nom du Tonnérre qui annonce les pluies de Maï à Bombay, 50
Eléphanta (Iſle d') Où ſont des Monumens d'antiquité admirables, 83
Eléphants. Leur uſage dans les Indes, 248
Emirs ou Omrahs ſe rendent indépendans dans leurs Gouvernemens, 213
Epreuve du plomb fondu, 291
Erda-Viraf. Un des principaux Mages, 317
Eſclaves chez les Gentils, 127

F

FEMME condamnée a avoir le ſein coupé, 351
Femmes de Suratte. Combien elles ſont gardées, 218, Comment elles ſont punies, 219
Femmes groſſes à dix ans, ſtériles à trente, 243
Femmes qui ont pluſieurs maris. *V.* Attinga,
Feu. Sentimens des Perſans ſur cet élément, 313
Figueroa Commandant Portugais, 226
Flux de ſang. Remede pour l'arrêter, 357
Friction pratiquée à Suratte, 175
Funérailles des Gentils, 323

G

GAMBROUN. Remarque ſur l'intemperie de l'air, 93
Généroſité d'une Danſeuſe Indienne, 226
Gengiskan. Son hiſtoire, 202

Gentils Indiens. Leur religion & leurs mœurs, *Page*, 264
Ghenims. Nom des Marattes dans l'Inde, 107
Gomgom. Eſpéce de Tambour, 223
Goulu de mer. Poiſſon. Sa deſcription, 11
Gouverneurs des Colonies Angloiſes dans les Indes. Leurs injuſtices, 355
Goyaves. Eſpéce de prunes, 32
Grab. Sorte de vaiſſeaux, 60
Gram. Eſpéce de pois, 254
Guebres en Perſe, 320
Guzarat. Ses manufactures & leur origine, 195
Gymnoſophiſtes, 286

H

HACKRIES. Voitures tirées par des bœufs, 253
Hanſerit. Langage particulier aux Bramines & aux livres de la loi, 296
Henara. Fort, 82
Hing. Nom que les Indiens donnent à la drogue Aſſa Fœtida, 337
Hingurah. Autre eſpéce de la drogue Aſſa Fœtida, 337
Holagukan. Empereur Mogol, 204
Horne (Monſieur) Gouverneur Anglois de Bombay, 330
Huile de bois. Elle ſert à nourrir & à conſerver les planches des vaiſſeaux, 165
Humanité (beau trait d') 181
Hyde (Monſieur) Son Traité *de Religione Perſarum*, 304

I

INNARIAH. Province de l'Abyſſinie, 139
Izdigerdes, dernier Roi des Perſes, 195

J

JAGGERNAUT. Idole, 300, 301
Johanna. Iſle. Sa deſcription, 19
Joueurs de gobelets des Indes, 179

K

KALBIENS 320
Ketteris. Les armes ſont leur profeſſion héréditaire, 272
Kitcharri. Mets en uſage chez les Maures, 242.

L

LASCARS. Mariniers noirs, 168
Lolldaſs Vituldas. Ses intrigues, 160. Son exceſſif ſcrupule en matiere de Réligion, 274

M

MAHIEU (le fort) 101
Mahim (fort de) qui garde le paſſage de Bombay à Bandurah, 71
Mahmud Ally, Riche marchand. Ses malheurs, 353
Malabares. Leurs Mœurs, 352
Manufactures de Suratte, 185
Marattes. Leurs mœurs, leurs uſages, 107
Marſouin. Poiſſon pris par quelques-uns pour le Dauphin, 10
Melik-Chadi. Traducteur du Zinda-Vaſtaou, 318
Metempſicoſe. Pitagore l'avoit empruntée vraiſemblablement des Gentils, 299
Mirobolan. Son uſage en Medecine, 338
Mocock. Eſpéce d'animal, 421
Mogol (la Cour du). Sa deſcription, 216. Cet Em-

pereur ſe fait péſer publiquement, 236
Mogri. Colliers de fleurs, 231
Mohilla. Iſle voiſine de Johanna, 23
Monguls. Peuple Tartare, 108
Mordechen. Maladie, 358
Moſtazem. Caliphe, 205
Mythra ou Mihir. Nom que les Perſans donnent au ſoleil, 312

N

NAVIGATEURS de Suratte, 167
Nayres. C'eſt pour eux un crime capital de recevoir d'un inférieur une bleſſure qui faſſe ſortir le ſang. Hiſtoire à ce ſujet. 275. Avanture ſinguliére d'une femme de Nayre, 277
Négocians de Suratte. Leur droiture, 161. Leur ſang froid, 162
Negus d'Ethiopie, 239
Newroj Ruſtumgi, tire ſon origine des Rois de Perſe, 105
Nôces des Gentils. Leur ſomptuoſité, 335
Noddy, Oiſeau de mer. Sa deſcription, 17

O

OBELISQUES & Pyramides d'Egypte, copiées ſur celle de Jaggernaut, 302
Ongles des pieds. Ils diſtinguent les gens de qualité, 35
Opium. Sa vertu & ſon uſage, 187. Hiſtoire à ce ſujet, 189
Oranoutangs, 331
Oroſmades. Son Etimologie, 311
Orouzm. Dénomination attribuée à Dieu. 311
Otway. Fort poſſedé en propriété par Mahmudally, 156

P

PAGODES, 75 & 16. Pagode établie par un moyen extraordinaire, 79
Palanquin. Voiture, 249
Pangais. Batteau. Sa deſcription, 21
Pattamares. Meſſagers de Suratte à Bombay, 187
Pattans. Leur établiſſement à Agra, 207
Pavot. Sa vertu extraordinaire, 192
Perroquet. Poiſſon, 43
Perſans. Leur Empire étant détruit, ils ſe refugient à Suratte, 195 & 196
Pigmées (Eſpéce de) 333
Pilote. Poiſſon-Pilote. Sa deſcription, 14
Pluies. Elles durent à Bombay depuis Maï juſqu'à Septembre, 51
Poiſſons de l'Océan. On leur reproche la ſéchereſſe, 15
Poiſſons. Deſcription de ceux de l'Océan, 4
Poivre. Son uſage dans les fiévres brûlantes, 337
Pommes de pin ſauvages très-groſſes dans l'Iſle de Johanna, 32

Q

Queue-Jaune. Poiſſon. ſa deſcription, 15

R

RABBY le Juif. Coadjuteur de Mahomet, 261
Rachpouts. Montagnards, 208
Raia Gentils. Seigneurs indépendans, rédoutables au Mogol, 209
Ranni. Titre de Souveraine, 334
Rari (Fort de) 129
Religion Mahométane dans les Indes, 257. Religion des Gentils, 264. Religion des Perſes, 304

Roi de Johanna. Sa fortune & ſon uſurpation, Page, 26

S

SABAITES, 320
Sagou peu eſtimé des Indiens, 338
Sagri. Sucre tiré du coco, 66
Salſette (Iſle de). Sa deſcription, 94
Sanganians. Pirates, 58
Sein. Les femmes de Suratte le renferment dans des étuis d'une conſtruction ſinguliére, 229
Sepai. Soldats employés pour Bombay, 56
Serail d'hommes pour la Reine d'Attinga, 351
Seres. Ancien nom des Indiens, 327
Serpent. Les Charlatans l'attirent avec le ſon du flageolet, 180
Sophis de Perſe ſont ſucceſſeurs des anciens Mages, 320
Sorabkhan. Gouverneur de Suratte. Ses malheurs, 157
Succeur, Poiſſon. Sa deſcription, 14
Suicide. Il eſt moins fréquent aujourd'hui dans les Indes, 285
Suratte. Deſcription de cette Ville, 151
Surma. Poudre d'antimoine, qui ſert à la parure des femmes de Suratte, 230

T

TEG-BECKAN. Gouverneur de Suratte, 160
Telly-Cherry (l'écorce de) Remede contre le flux de ſang, 358
Tentes ſous leſquelles on couche. Elles ſont très-mal-ſaines, 24
Thyvi. Eſpéce de laboureurs, 275
Tick. Bois qui s'emploie à Suratte à la conſtruction des vaiſſeaux, 165

Toddi. Liqueur dont on fait le meilleur Arrack', Page, 67
Toddi. Oiſeaux, ainſi nommés de l'arbre de ce nom, 67
Topaſes. Demi noirs au ſervice de Bombay, 55
Travancore (le Roi de). Sa réponſe à une harangue prolixe, 352
Tremblemens de terre. Il n'y en a point aux Indes, 356
Tropique (Oiſeaux du). Leur deſcription, 16
Trompe de mer. Sa deſcription, 17
Turban des Maures. Comment ils diſtinguent les différentes profeſſions, 233

V

VAISSEAUX de Suratte, 164
Varels. Montagnards, 208
Vaſcogama, Portugais, qui découvre la navigation de l'Océan Indien, 327
Vénus de Paphos. Sa conformité avec les Idoles des Gentils, 300
Verandas. Sorte d'auvent en uſage à Suratte, 74
Vieille femme (Iſle de la). Sa deſcription, 81
Volans. (Poiſſons) Leur deſcription 4

Y

YESD ou Yeſdan. Dénomination attribuée à Dieu, 311

Z

ZARATOUCHT. *Voyez* Zoroaſtre,
Zindavaſtou. Livre de Loi des Perſans, 317
Zoroaſtre ou Zaratoucht. Perfection de ſa morale, 319

Fin de la Table des Matiéres.

BRITISH
3 NO 74
MUSEUM

155